

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. VIII. No 51
MONTREAL, 22 MAI 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

LES BEAUX JOURS DU PRINTEMPS



COQUETTE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 22 MAI 1897

DEVINETTE



—Ma chère, j'ai rencontré tout à l'heure un jeune monsieur qui avait un ventre énorme. Je ne sais où il est passé!

Pensées Inédites d'Auteurs Inconnus

Il faut rigoureusement punir les premières fautes des enfants pour prévenir les secondes qui seraient bien plus grandes.

x

On ne peut rendre les enfants capables dans quelque chose de grand sans les endurcir au travail dès leur jeunesse.

x

L'épargne est le premier et le plus grand gain et le plus grand et le plus certain revenu.

x

L'homme est bien heureux et Dieu lui fait une grande grâce lorsqu'il a une bonne femme.

x

Il vaut mieux avoir affaire à de bons ignorants qu'à de savants méchants.

x

Si bien qu'on soit guéri, on n'est pas si bien que si on n'avait pas été blessé.

x

Beaucoup donner et ne rien demander est un sûr moyen de plaire.

x

On est jeune en sa vieillesse lorsqu'on est vieux en sa jeunesse.

x

Il n'y a rien de plus bas et de plus méchant que le mensonge.

x

On ne trouve guère d'hommes fort jeunes et fort sages.

x

On pardonne facilement quand on aime véritablement.

x

La lecture des bons livres fait les sages et les savants.

x

Il n'est rien de plus difficile que de retenir sa langue.

CHERCHEUR.

MOULINS A AUMONES

On sait que les Ka'moucks ont des "moulins à prières". Voici un inventeur — américain, cela va sans dire — qui vient d'inventer, dit-on, le "moulin à aumônes".

L'appareil est un distributeur automatique où il n'est nullement besoin de déposer les deux sous qu'exigent les autres. Au contraire! Il est agrémenté d'une manivelle qu'il n'y a qu'à tourner une centaine de fois pour "amener une pièce de dix centimes, salaire du travail accompli.

Les faméliques qu'un morceau de pain peut sauver de la mort ne se le feront pas dire deux fois. Ils tourneront la manivelle à tour de bras, tant que l'aumônier automatique aura du billon dans le ventre... Et comme il faut que rien ne se perde, le travail ainsi dépensé devra servir, en actionnant une petite machine électro-dynamique, à charger des accumulateurs, qui pourront être appliqués ultérieurement à l'éclairage, au chauffage, à une foule de menus usages divers.

IL SAIT TOUT

Albertine.— Voyons, Alfred, savez vous, vous qui savez tant de choses, de combien une femme doit lever sa robe, à la promenade?

Alfred.— Elle doit la soulever un peu au dessus deux pieds.

EST-CE VRAI

Elle.— J'ai lu dans un journal que les hommes vivent d'habitude quelques années de plus que les femmes.

Lui.— Je doute fort de cela; mais les années de femmes sont habituellement plus longues.

PAS D'EXCEPTION

Madame.— Il est bien dur pour une jeune fille qui se marie de quitter le nom de ses parents pour prendre celui de son mari.

Monsieur.— Puisqu'elle lui prend tout ce qu'il a, pourquoi laisser cela de côté?

DIVERGENCE D'OPINION

Mr Rentretard.— Chacun s'accorde à dire que l'air du matin est excellent pour la santé, ma chère amie.

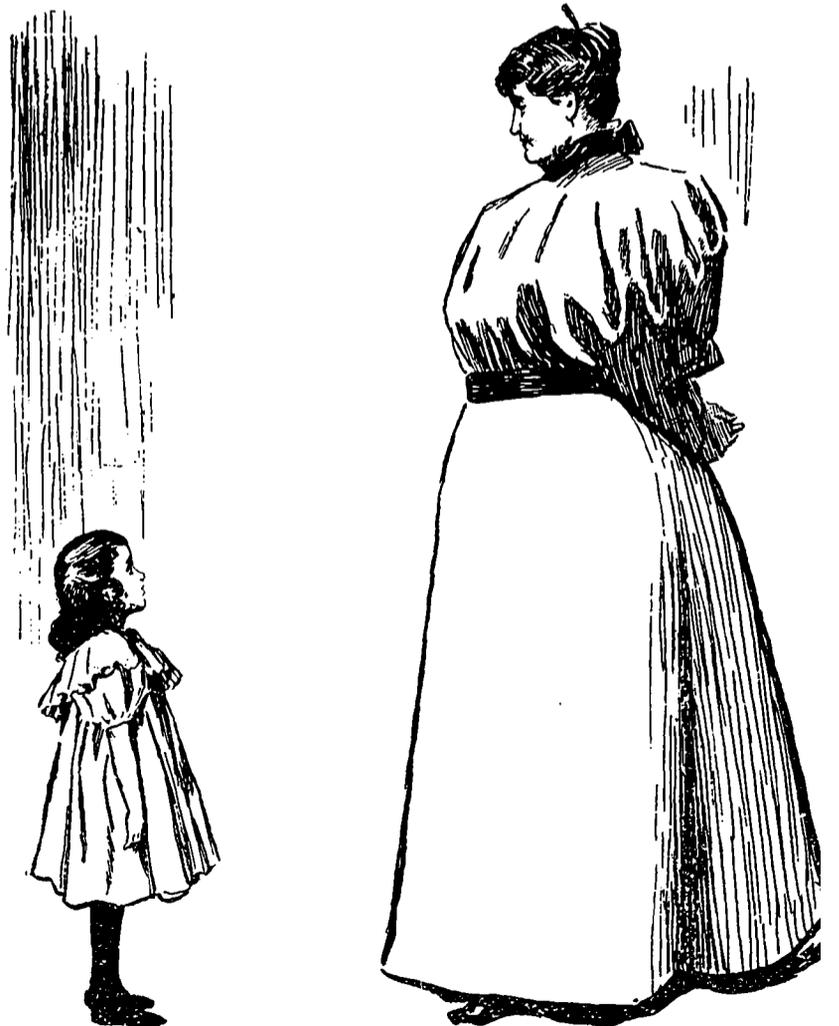
Madame (sèchement).— Moi, je suis bien certaine que l'air de 3 heures du matin est très mauvais.

QUESTION INDISCRÈTE

Mlle Mère.— Vous comprenez qu'on a encore des illusions quand, comme moi, on n'a vécu que dix huit courtes années.

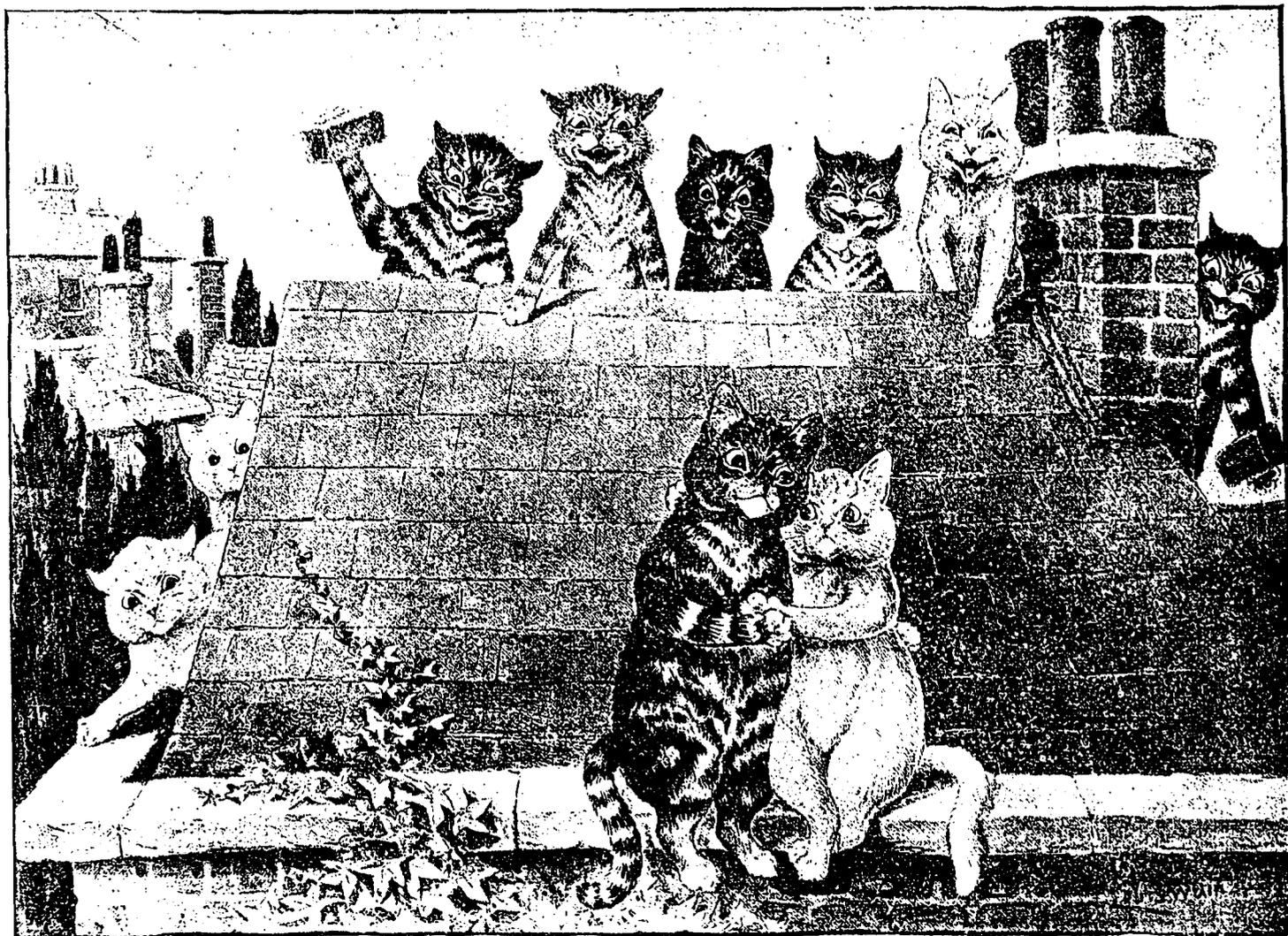
Mr Pincessansrire.— Et où étiez-vous le reste du temps?

INVRAISEMBLANCE



Louissette.— Voyons, maman, je suppose bien que tu n'as jamais été aussi petite que moi?

L'AMOUR SUR LES TOITS



EN OBSERVATION.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXV

LA CAVALE

Lorsque dans le désert, la cavale sauvage
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé, penchent leurs longs cheveux,
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant
Les lions hérissés dorment en grommelant,
Elle se sent fléchir, ses narines qui saignent,
S'enfoncent dans le sable et le sable altéré,
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

A. DE MUSSET.

Fantaisies Lipogrammatiques⁽¹⁾

PHYSIOLOGIE DE LA PÊCHE ET DES PÊCHEURS A LA LIGNE

(suite)

Sans B

Vous est-il arrivé, parfois, de converser avec un de ces types étranges qui ont nom : Pêcheurs à la ligne ?

Si oui, vous avez dû remarquer que ceux de ces messieurs ayant atteint ce qu'on désigne par l'euphémisme "un certain âge," se plaignent amèrement de ne plus aussi facilement réussir comme au temps de leur verte jeunesse.

Ils en paraissent surpris ? Il n'y a vraiment pas de quoi.

Je m'étonne, au contraire, qu'après tant de catastrophes causées par les asticots et les vers de vase, le poisson naïf se laisse encore attraper à cette vieille, vieille plaisanterie, généralement cousue de fil blanc, qu'on appelle un hameçon ! Comment admettre, en effet, que, quand un goujon vient d'être vivement emporté, sous les yeux de sa famille et de ses amis, par un ver rouge attaché à une petite ficelle, il se trouve couramment un autre goujon assez dénué de la plus élémentaire circonspection pour aller se jeter, presque aussitôt, sur un ver rouge identique, suspendu à cette même ficelle ?

(A suivre)

LOUIS PERRON.

(1) Lipo: je laisse; gramma: lettre.

IL A TOUT DÉVOILÉ

Le recorder.—Constable, avez-vous quelque charge contre le prisonnier ?
Le prisonnier (criant).—Comme de raison qu'il y a quelque chose, je ne paie jamais la traite aux hommes de police.

PAS TOUT A FAIT ÇA

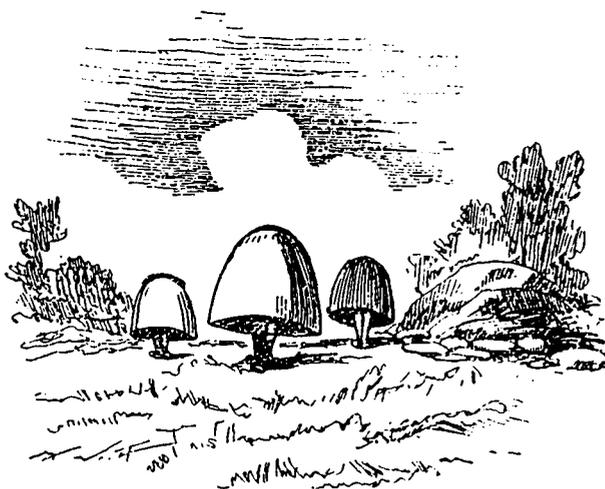
Le mari (examinant une photographie de madame, qu'on vient d'apporter).—Oui, ma chère, il est parfaitement fait et très ressemblant. Pourtant, pour être tout à fait toi, il faudrait qu'il soit moins silencieux.

UN FIN DE SIÈCLE

Le professeur.—Pourquoi la grande découverte de Christophe Colomb, celle de l'Amérique, n'a-t-elle été appréciée que longtemps après sa mort ?
L'élève.—Parce qu'il n'a pas assez dépensé d'argent pour ses annonces.

Quand la couleur des cheveux n'est pas agréable, on n'a qu'à employer le Rénovateur des Cheveux, de Hall ; c'est une préparation inventée pour restaurer et améliorer les cheveux et leur couleur.

ILLUSION D'OPTIQUE



Non, lecteurs, ce ne sont pas de gigantesques champignons que vous apercevez-là. Ce sont trois jeunes filles qui cherchent, dans l'herbe, le jonc d'engagement qu'une d'entr'elles a laissé tomber.

IL A FAIT LE TOUR



Le chœur des fumeurs désabusés. — Oh... h... h... h... h... (Et dire que c'est le simple bout de cigare que le jeune chien est en train de flâner qui a fait tout cela !)

L'IVROGNE ET LE POURCEAU

FABLE FIN DE SIÈCLE

Près d'une borne, au coin d'un mur,
Un citoyen se roulait dans la crotte :
Il était, comme on dit dans le peuple, en ribotte.
Il s'était aplati-là comme un fruit trop mûr,
La bouche ouverte, l'œil stupide,
Et, sans souci du lendemain,
Non plus que du respect humain,
Cuvait mollement son liquide.
Près de lui dans le même coin,
S'étalait un beau tas d'ordures :
En cherchant quelques épiluchures,
Un porc qui passait vint y fourrer son groin.
— "Veux-tu t'en aller, sale bête,"
Lui dit l'ivrogne, l'apostrophant.
L'animal, quoique bon enfant,
Avait son amour propre, il releva la tête,
Et s'éloignant de quelques pas,
S'assit sur son train de derrière :
— "Eh bien ! non, lui dit-il, je ne te ferai pas
" L'honneur de me mettre en colère,
" Mais ces mots-là de bonne foi,
" Font dans la bouche une étrange figure !

" Où trouver une créature,
" Plus sale et plus bête que toi ?
" Te voilà vautré dans l'ordure,
" De l'univers toi qui te dis le roi !
" Et demain tu seras malade,
" Tu diras : j'ai mal au cheveu,
" Mais s'il se trouve un camarade,
" Vous recommencerez à vous saouler tous deux !
" Ah ! tu m'appelles sale bête !
" Mais que dirais-tu donc, si tu voyais ta tête,
" Ces cheveux éméchés et ce nez violet ?
" Ce pantalon et ce gilet
" Souillés pas le trop plein de ta débauche infâme !
" Cette échine avachie et ces membres perclus !
" Je cherche où peut être ton âme !
" Non, tu n'es qu'un trou, rien de plus !
" Va, reste-là dans la boue où tu grogues,
" Plus ignoble qu'un vieux torchon !
" Ah ! qu'on est fier d'être cochon,
" Quand on regarde les ivrognes !"

XXX.

Pour copie conforme, PIERRE DU SAULT.

LES FLEURS ET LEUR LANGAGE

(Pour le SAMEDI)

I

Les premiers rayons du soleil venaient de pénétrer à travers les touffes de verdure et les guirlandes de fleurs d'une jolie tonnelle, lorsqu'une jeune fille, tenant à la main une palette préparée pour la peinture à l'aquarelle, en franchit le seuil ; après avoir groupé quelques fleurs dans un vase, elle saisit ses pinceaux et l'on aurait pu voir naître alors sous ses doigts d'autres fleurs dont celles qui servaient de modèle auraient été jalouses, si les fleurs n'étaient étrangères aux petites passions humaines.

La jeune fille mettait toute son âme dans ce travail ; aussi les heures passaient vite et le soleil s'élevait déjà bien haut sur l'horizon, lorsqu'une voix amie vint la tirer de sa profonde préoccupation en lui adressant un bonjour affectueux.

— Déjà ici ! Déjà en toilette ! s'écria la jeune artiste en tendant la main à son amie Léontine, jeune fille plus gracieuse que jolie, plus recherchée dans sa parure que vraiment élégante.

— Te figures-tu qu'il est de bonne heure ? s'il en était ainsi, belle et noble amie, vous n'auriez point le bonheur de recevoir, sous votre toit de verdure et de fleurs, votre très humble servante et sincère admiratrice, dit Léontine en faisant une profonde révérence.

— Tu te moques. A ton aise, chère amie ; je ne

m'en fâche pas, pourvu qu'on me permette de suivre mon goût, et d'oublier les heures dans un travail plein de charme.

— Tu as raison, Sophie, la peinture est un art charmant ; je m'y livrerais comme toi si j'en avais le temps.

— Je te croyais bien plus libre que moi : tu as une bonne mère qui te dispense de toute préoccupation au sujet des travaux d'intérieur ; tu n'as ni jeunes sœurs ni grands parents qui réclament tes soins...

— Mais comptes-tu pour rien les devoirs de société, le soin de la toilette. Avant de venir ici j'ai essayé trois robes.

— Tu en auras là, je pense, pour longtemps.

— Que tu es simple ! il y a tout juste de quoi faire mon choix pour notre petit bal de ce soir ; tu sais que nous aurons des étrangers, des Parisiens.

— Eh bien ! qu'est ce que cela prouve ?

— Allons ! je renonce à causer avec toi. Voici heureusement ta cousine Nathalie ; elle me comprendra, j'espère. N'est-il pas vrai, Nathalie, que vous vous parerez de votre mieux pour la fête de ce soir, dit Léontine en s'adressant à une

belle jeune fille qui s'avancait avec indolence ?

— Moi ! répondit Nathalie, à quoi bon me donner cette peine ?

— Pour être admirée, pour être entourée d'hommages.

— Vous croyez qu'ils me manqueront ?

— Non pas, dit Sophie, car l'amabilité les fait obtenir, et tu es si aimable quand tu veux.

— C'est possible, mais je ne prendrai pas la peine de vouloir ; j'ai pour plaire un moyen plus facile : je suis riche, cela suffit : le monde est si sot !

— Pas toujours ! reprit Sophie, et si tu m'en crois, chère cousine, compte un peu moins sur la richesse ; la richesse me fait, à moi, l'effet de cette fleur brillante que retrace en ce moment mon pinceau, de ce bouton d'or dont parle le poète :

Il semble dire : viens à moi, Ce joli bouton satiné
Bel enfant, je suis ton image ; Qui sourit comme l'innocence,
Ma fleur, naïve comme toi, Recèle un suc empoisonné,
Est l'attribut de ton jeune âge. Et souvent blesse l'imprudent.
[ce.]

La richesse, c'est une distinction qu'il faut savoir se faire pardonner sous peine d'exciter l'envie.

— Tu as mille fois raison, s'écria Léontine ; aussi ce n'est pas moi qui placerai mon bonheur dans la richesse ; mon plus vif désir est de plaire, de plaire à tous.

LA MÉSAVENTURE DE JOE SANSFAÇON



I

Monsieur. — Ma femme a rempli mon encrier, je puis maintenant écrire cette lettre à ma fille aînée.



II

... Quand on pense que les anciens écrivaient sur la pierre, avec une pointe. Ah, le progrès. L'inventeur de l'encre n'était pas un imbécile.

ELLE RÉUSSIRAIT



Alfred.—Dis, ma mignonne, si nous décidons de nous sauver ensemble demain soir, pourras-tu paqueter ta valise sans que personne ne t'aide.

Albertine.—Oh, oui ! Alfred. Papa et maman m'aideront.

—Plaire à tous ! s'écria Sophie, je te croyais fiancée à ton cousin...

—C'est vrai ; mais plus j'obtiens de succès, plus il m'aime.

—Léontine, tu joues là un jeu dangereux.

—Trêve de morale ! Nous venons l'une et l'autre de faire notre confession, à toi de dire franchement où tu places ton bonheur ?

—Dans mon talent. C'est lui qui me donne aujourd'hui mes jouissances les plus pures ; c'est lui, j'espère, qui me consolera lorsque le temps m'aura enlevé tous les biens de la jeunesse.

Sophie achevait en ce moment de peindre une belle de jour. Léontine, qui s'était approchée pour regarder : Oh ! la jolie fleur ! qu'elle est bien dessinée ! Permetts, chère amie, que je m'en empare.

—Je permets de grand cœur, dit Sophie avec une douce malice.

Coquettes c'est votre emblème :
Le grand jour, le bruit vous plaît ;
Briller est votre art suprême,
Sans éclat le plaisir même
Devient pour vous sans attrait !

—Toi, Nathalie, tu me demanderas sans doute ce bouton d'or, qui est l'emblème de la richesse ; moi je conserverai, en souvenir de notre causerie d'aujourd'hui, et comme symbole de mon humble talent, une branche de lilas. L'avenir nous dira laquelle de nous a fait le meilleur choix.

II

Quinze ans plus tard le hasard ramena les amies sous la tonnelle ;

mais, hélas ! le temps avait laissé de cruelles traces sur le front de deux d'entre elles. Ce fut Léontine qui le remarqua la première. Léontine n'était plus jolie ; elle n'était plus jeune ; elle ne s'était point mariée, car le défunt qui faisait son bonheur avait éloigné d'elle son fiancé. En voyant Sophie, toujours calme, toujours heureuse et encore belle, en voyant les beaux enfants auxquels celle qui était à la fois épouse, mère et femme artiste enseignait les éléments de son art, Léontine ne put s'empêcher de comparer l'existence de la femme qui sait s'occuper sérieusement à la vie de celle qui ne songe qu'au plaisir. Tirant alors de son sein l'emblème qu'elle avait choisi : "Tiens, dit-elle à Sophie, ta fleur m'a porté malheur ; je te la rends... trop tard, hélas !"

—L'œuvre Léontine, il n'est jamais trop tard pour revenir au bien. Mais ton emblème n'a point la vertu funeste que tu lui attribues ; pour te le prouver, je le reprends ; je vais le donner à mes filles, après avoir dessiné vers la tige de la belle de jour une mauvaise herbe qui signifie regrets.

—Tu peux bien en faire autant de bouton d'or, dit Nathalie, moi aussi je me suis trompée. J'ai trop compté sur ma richesse, je n'en ai pas usé comme j'aurais dû le faire, et je n'ai rencontré qu'affections mensongères, adulation perfide : les envieux surtout ont rendu ma vie bien amère !

—Je dessinerai donc une ronce, emblème de l'envie, au pied du bouton d'or ; en plaçant un brin d'armoise, qui, dans le langage des fleurs, veut dire bonheur, auprès de ma branche de lilas, je dirai assez que mon humble talent m'a donné toutes les jouissances que j'en attendais. Ces trois fleurs, puisque, chères amies, vous me rendez les vôtres, vont figurer dans le même tableau ; avant de les remettre à mes filles, j'écrirai au bas cette phrase, qui se trouve formée au moyen de nos trois groupes de fleurs : La coquetterie ne laisse que des regrets : la richesse excite l'envie ; le talent seul donne le bonheur.

F. X. B.

CE QU'IL AVAIT DIT

Papa Beaupère (nervusement).—J'aurais à vous parler un instant, monsieur ! Vous êtes resté tard, très tard hier, chez moi et quand ma fille, après vous avoir quitté est rentrée dans sa chambre, je l'ai entendu sangloter pendant une heure. Vous êtes un misérable, monsieur, et je veux savoir ce que vous avez pu lui dire pour la mettre en cet état ?

Le jeune Sanslesou.—Elle sanglotait ?

Papa Beaupère.—Oui, monsieur, et je me demande pourquoi vous l'avez insultée elle et moi. Et je ne sais que m'arrête...

Le jeune Sanslesou.—Jamais je n'ai eu cette intention, monsieur. C'oyez bien...

Papa Beaupère (éclatant).—Enfin, que lui avez-vous dit ?

Le jeune Sanslesou.—Que j'étais trop pauvre pour l'épouser.

PREUVE CERTAINE

Monsieur.—Nos voisins sont encore dans leur lune de miel.

Madame.—A quoi vois-tu ça ?

Monsieur.—Ils vont magasiner ensemble.

ÇA NE FAISAIT PAS

Rouleau.—Pourquoi ne prends-tu pas Roublard pour ton associé, puisqu'il t'en faut un ?

Rouleau.—Roublard a été, dans les temps, engagé par ma femme. Supposes-tu que j'ai besoin, dans mes affaires, d'un homme plus dégourdi que moi ?

SIGNE DES TEMPS

Rouleau.—Quelle est, suivant toi, la plus grande invention des temps modernes ?

Rouleau (vivement).—La collection des comptes.

LA MÉSAVENTURE DE JOE SANSAFAÇON — (Fin)



III
...Là, ça y est. — Ton père affectionné, Joe Sansfaçon.



IV
...Aie... aie...

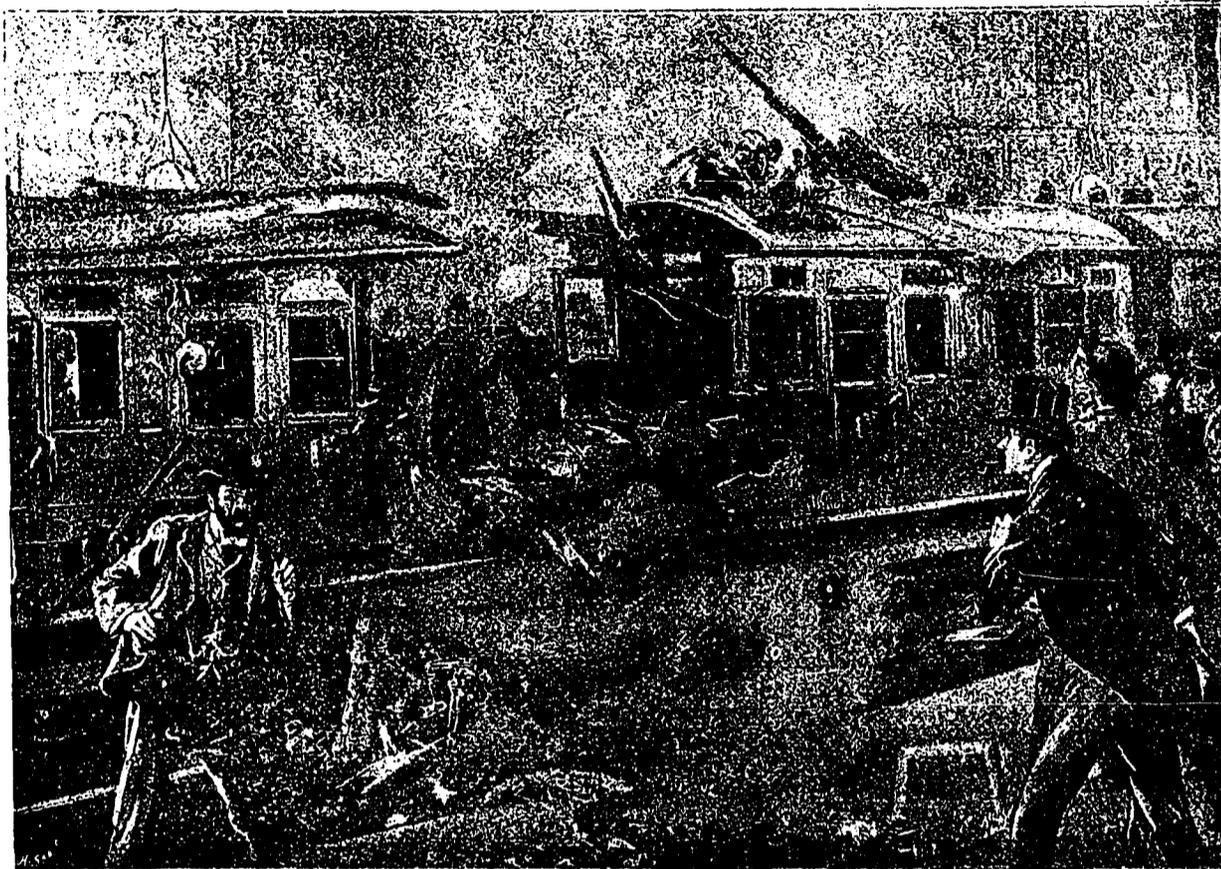


V
...Sapristi ! La première fois que j'écrirai, à présent, ça sera avec une plume-fontaine ou, alors, j'aurai rien sur la tête.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre les Maladies Nerveuses et propres à la femme, la Fatigue ou Epuement Cerebral, Idées Fixes, Scrupules, Débilité Générale. Voir l'annonce.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



L'EXPLOSION D'ALDERSGATE STATION.

mais d'après examen attentif de la commission d'enquête, il résulte que c'est dans l'intérieur d'un compartiment de première classe que l'explosion s'est produite, au moment où le train entrait en gare d'Aldersgate.

En effet, le cylindre, placé au centre même du wagon, sous la partie où l'explosion s'est produite, a été retrouvé presque intact et les blessures auxquelles ont succombé, ne pas les voyageurs, le wagon étant heureusement vide, mais les personnes stationnant dans la gare, ont toutes été atteintes par les fragments de fer, de bois ou de verre projetés en tous sens au moment où l'explosion s'est produite.

Ce doit être un engin renfermant des matières explosibles qui a été déposé, à une des stations précédentes, sous une des banquettes du compartiment au milieu du wagon, avec une mèche devant brûler un certain temps et un mécanisme propre à faire percuter une amorce.

Est-on en face d'un attentat anarchiste ou du crime isolé de quelque fou ?

C'est le deuxième attentat commis sur une ligne de chemin de fer, chacun se rappelle

lant l'explosion du 30 septembre 1893, qui eut lieu, sur le chemin de fer Métropolitain, proche la gare de Praed Street, et qui coûta la vie à quinze personnes. Ce fut le signal de toute une série d'attentats avec des explosifs, car, à quelques jours de là, éclatait une bombe chargée de dynamite au Parlement, puis à la Tour de Londres, puis enfin dans une des salles d'attente de la gare Victoria.

Une longue enquête finit par établir, d'une façon certaine, la culpabilité



L'OCCASION du jubilé de diamant de Sa Majesté la reine d'Angleterre, les frères Spencer, aéronautes Anglais bien connus, ont procédé à l'équipement de toute une flotte de ballons captifs destinés à porter, de 500 à 1,000 pieds d'altitude, ceux des loyaux sujets de sa Majesté Britannique avides d'émotions et d'air pur.

Six aérostats aménagés pour recevoir, à la fois, une vingtaine de passagers, iront, ce jour-là, déployer le pavillon anglais à des hauteurs jusqu'alors réservées aux oiseaux du ciel.

Les ascensions auront lieu de jour et de nuit avec accompagnement obligé d'illuminations, projections, etc., et dans Hyde Park, Regent Park, St-James Park et autres jardins publics qui, comme on le sait, sont fort nombreux à Londres.

Un des membres de cette famille Spencer n'est pas un inconnu pour Montréal : c'est Stanley Spencer qui, à l'occasion de l'Exposition Régionale, en 1893, vint effectuer, à Montréal, plusieurs belles ascensions, tant de ballon que de montgolfière.

Dans une de ces ascensions qui eut lieu sur le terrain de l'Exposition, un des propriétaires du SAMEDI, Mr Ferdinand Poirier, prit place dans la nacelle du jeune aéronaute et effectua un joli voyage, un peu accidenté peut être, mais néanmoins fort agréable qui, commencé à l'Exposition, se termina sur le territoire de Lachine, au sommet de quelques arbres où le ballon se déchira et d'où les voyageurs descendirent à la force du poignet.

Nous donnons ci contre le portrait de Mr Stanley Spencer dans une position qui lui est favorite au cours de ses ascensions en montgolfière,

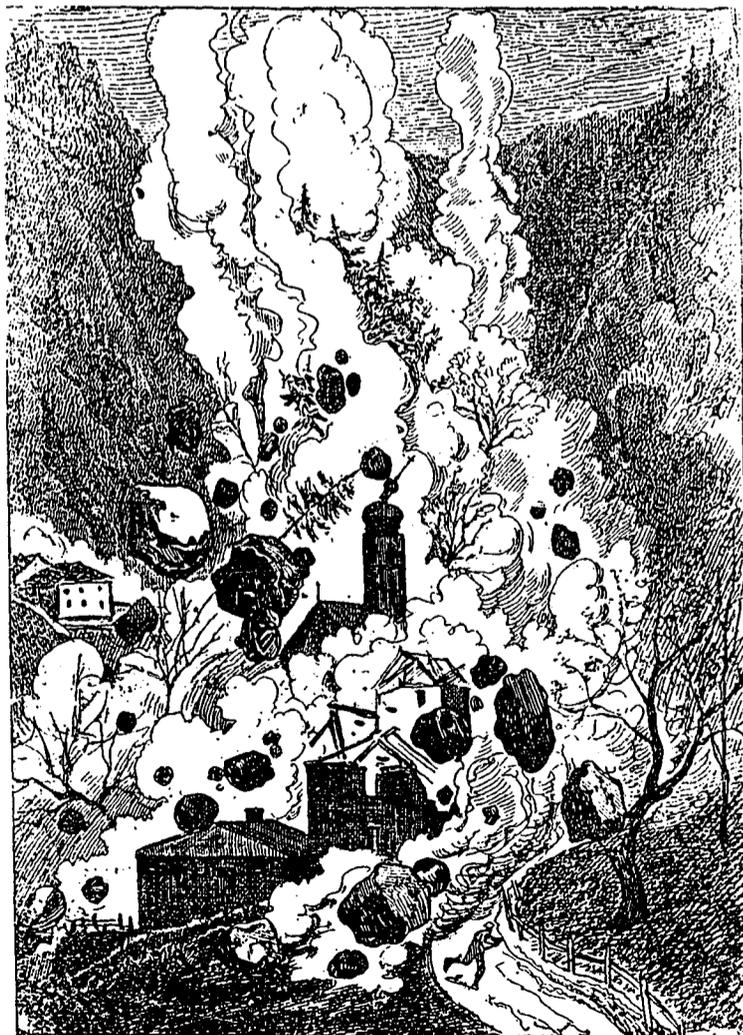


M. STANLEY SPENCER, AÉRONAUTE.

c'est-à-dire assis sur une légère angule suspendue au cercle du parachute que laisse tomber la montgolfière parvenue à quelques milliers de pieds d'altitude.

Après la terrible hécatombe du Bazar de la Charité, à Paris, voici une catastrophe qui vient de tuer dix personnes et d'en blesser un plus grand nombre.

Il s'agit de l'explosion encore inexplicable, quoiqu'on puisse probablement l'attribuer à une bombe criminellement déposée, arrivée il y a quelques jours à la Station d'Aldersgate, sur le chemin de fer souterrain de Londres. On avait, au début, cru pouvoir attribuer l'accident à la rupture d'un des cylindres contenant l'hydrogène employé à l'éclairage des wagons,



LA CATASTROPHE DE DANTE.



LES TROUPES TURQUES MARCHANT SUR PHARSALE.

lité des féniens Irlandais. Y a-t-il lieu de donner la même origine à l'attentat de Aldersgate ? C'est ce que, peut-être, l'enquête à laquelle se livre la police londonnienne, arrivera à démontrer.

Il faut se féliciter que le compartiment choisi pour ce criminel attentat fut un de première classe, généralement vide sur cette ligne. Mais c'est égal, je crois que ce crime aura un effet reflexe sur les recettes de la compagnie du chemin de fer souterrain. Comme si ce n'était déjà pas assez d'être privé de lumière et à peu près d'air respirable sans encore risquer les bombes plus ou moins garnies des compagnons anarchistes ! Que cette fin de siècle nous apporte donc de surprises désagréables et qu'il est difficile de se trouver en sûreté, en quelque lieu qu'on habite, en ces temps de panclastite, de roburite, de mélinite, dynamite et autres désagréables choses en ites.

* * *

Les montagnes ne se rencontrent pas entr'elles dit un adage populaire.



M. LÉO TAXIL.

Peut-être pas entr'elles mais, trop fréquemment avec les infortunés dont les habitations sont venues, bénévolement, se placer à l'abri de ces puissantes assises que l'on s'était habitué à considérer comme absolument inamovibles. Nous avons eu en France la montagne qui glisse, puis celle qui brûle, voici, en Allemagne cette fois, la montagne qui s'écroule sur la tête des voisins. C'est à Dante que s'est produit cette catastrophe qui, si elle n'empêche pas les confiants humains de venir bâtir près et à la base des montagnes, leur donnera, peut-être, un peu de cette circonspection qui semble de-

voir, à l'avenir, remplacer l'abandon complet vis-à-vis de ces masses puissantes de roches qu'on était habitué à ne pas considérer du tout comme vagabondes.

Il est vrai que depuis des siècles le Vésuve, à intervalles plus ou moins réguliers, laisse s'entrouvrir son cratère, couler les flots de sa lave incandescente et que le sort de Pompei et d'Herculanum engloutis sous les cendres ne semble aucunement préoccuper les philosophes habitants de Torre del Greco, fuyant devant la lave, pour revenir quelques semaines après, reconstituer leurs maisons et rétablir leurs champs endommagés jusqu'à la prochaine colère du volcan.

Mais revenons à Dante dont notre dessin représente la catastrophe au moment où les blocs de rochers, déchaussés de leurs antiques alvéoles par une force irrésistible, glissent, se précipitent sur les pentes avec une vitesse s'accroissant sans cesse pour, finalement, s'amonceler dans la vallée, écrasant les maisons et leurs habitants et remplissant d'un amas chaotique de pierres, de terre et d'informes débris, une de ces jolies et pittoresques vallées qui semblaient devoir être le séjour de la vie tranquille. Mais à quoi se fier, mes amis, si les blocs erratiques qui jadis voyageaient, aux temps déjà éloignés de la période Glaciaire, sont remplacés, en ce siècle de progrès, par les montagnes errantes, marchantes, glissantes, brûlantes, que sais-je enfin !

* * *

fracas, déclarer à ses auditeurs, en grande partie des journalistes, que depuis de nombreuses années il se f...ichait du public dans les plus hauts prix, et que les différentes œuvres (!) plus haut énumérées, était toute sortie de la même usine, celle de son cerveau facétieux avec un brin de collaboration d'un ex-médecin de marine, aujourd'hui cafetier, juif de naissance et sceptique par profession, et d'une Anglaise, Miss Vaughan, pas palladiste du tout, mais s'occupant prosaïquement de la vente, à Paris, de machines à écrire de fabrication Américaine.

Est-elle assez panachée cette "affaire parisienne", suivant le vocable adopté, et ne rappelle-t-elle pas étonnamment la description que l'on accusait un académicien célèbre d'avoir donné de l'écrevisse. (Ecrevisse : petit poisson rouge qui marche à reculons.)

A cela près, disait le conteur de cette maligne anecdote, que l'écrevisse n'est pas un poisson, qu'elle n'est rouge que cuite et ne marche pas à reculons, la définition est assez exacte. Nous en dirons autant pour l'"affaire bien parisienne" en question.

Donc, pour résumer, le Marseillais Taxil a avoué au public être le père du palladisme, l'auteur de la plus colossale mystification des temps modernes ; le "roi des fumistes" s'est congratulé d'avoir "mis dedans" ses contemporains (pas tous, peu estimable confrère !) des prêtres, des cardinaux (tout un concile), Sa Sainteté le Pape lui-même, et cela pour battre monnaie à son seul profit en foulant aux pieds les choses les plus respectables.

Taxil s'était, pour la circonstance, coiffé du fez cher aux leurs de son quasi compatriote — mais combien différent — Alphonse Daudot.

Il a subi, sans broncher, les peu flatteuses interruptions de ses auditeurs, le traitant de "gredin, coquin, bandit, canaille, immonde fripouille" et s'égayant, seul, de ses fourberies de Gaudissart en goguette. Enfin, espérons que ce triste monsieur est définitivement enterré et que nous n'entendrons plus parler de lui.

Ainsi soit-il. Nous donnons ci-contre les portraits du sieur Jogand et de la mystérieuse Diana Vaughan qu'un de nos confrères, qui a inutilement traversé l'Océan, sans pouvoir l'admirer, pourra enfin, contempler à loisir dans les colonnes du SAMEDI. Nous garantissons l'authenticité des portraits.

LOUIS PERRON.

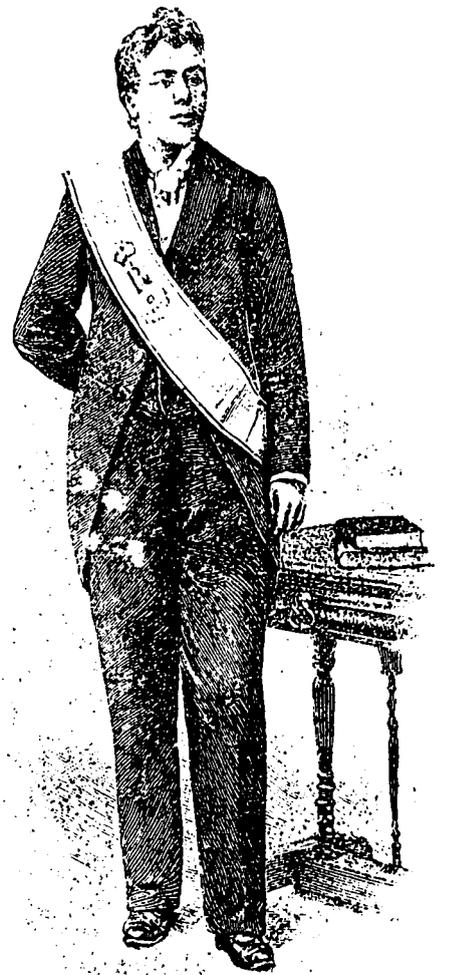
L'homme est une substance lumineuse enveloppée d'ombre.— JOHN STERLING.

La délicatesse est le sourire du cœur.

EDOUARD GALLOU.

Une colossale mystification, un poisson d'avril monstrueux, avec un peu de retard seulement, c'est la conférence donnée le 19 avril, dans l'amphithéâtre de la Société de Géographie, à Paris, par le célèbre Léo Taxil, vulgo Mr Gabriel Jogand, Marseillais de naissance, sceptique par tempérament, l'auteur enfin de maints ouvrages anti-cléricaux d'abord puis, quand le susdit Taxil déclara avoir trouvé son chemin de Damas, d'autres ouvrages anti-maçonniques, parmi lesquels les plus célèbres sont "Le Diable au XIX Siècle", "Les Confessions d'un ex-palladiste", etc.

Depuis longtemps ceux qui sont au courant des dessous de la littérature savaient, à n'en pas douter, quo le peu recommandable maître Jogand, dit Taxil, était, avec peut-être quelques sous-collaborateurs plus ou moins besoigneux, l'unique auteur du "Diable au XIX Siècle" et des autres ouvrages attribués à Miss Diana Vaughan. Aujourd'hui il n'y a plus le moindre doute et le triste sire qui s'est acquis une popularité universelle a eu le front de venir, au cours d'une conférence annoncée à grand



MISS DIANA VAUGHAN,

en tenue de grande maîtresse inspectrice générale des Triangles lucifériens du Palladisme.

ODE A LA CHARITÉ

Vous qui ne souffrez pas du souffle des hivers,
Qui trouvez le bien être au sein de l'existence,
Vous pour qui l'oiseau chante en toute circonstance
Pour qui les arbrisseaux demeurent toujours verts.

Avez-vous quelquefois songé que le malheur
Au pied de vos maisons, au seuil de votre porte,
Sur tant de misères que la souffrance emporte
Appesantit sa main qui sème la douleur.

Alors, n'avez-vous pas longuement tressailli
En pensant que la faim, compagne des misères,
Torture des enfants, des pères et des mères,
Attendant qu'un baiser de vos cœurs ait jailli ?

Oh ! quand vous les verrez pleurer, les pauvres gens,
Quand vous contemplez leur immense détresse,
Au milieu des plaisirs que donne la richesse,
Femmes, vous sourirez aux tristes indigents.

Car, si Dieu vous donna la grâce et la beauté,
S'il plaça dans vos yeux de velours tant de charmes,
Il a, dans ces beaux yeux, mis l'amour et les larmes,
Et, dans vos cœurs ardents, la sainte charité !

Les pauvres, gémissant dans leurs mornes taudis,
N'attendent que de vous leurs rêves d'espérance,
Et c'est pour soulager l'horreur de la souffrance
Que Dieu créa la femme, ange du Paradis...

Donnez ! votre secours est un rayon joyeux,
Vous savez que l'aumône est sœur de la prière,
Et le bien que l'on fait ici-bas sur la terre,
Mesdames, est compté doublement dans les cieus.

Donnez ! et les vieillards aux fronts déjà tremblants,
Reconnaissants, auront une bonne parole
Lorsque vous glisserez une légère obole
Dans leur rugueuse main, du bout de vos doigts blancs.

Donnez ! et les enfants, et les mères en pleurs,
Béniront votre nom gravé dans leur mémoire,
Souvenir immortel plus noble que la gloire,
Qui laisse un doux parfum, discret comme les fleurs !

Ces pleurs que vous aurez séchés si gentiment,
Changés en perles d'or, deviendront des étoiles,
Et quand la nuit sur vous étendra ses grandes voiles,
Vous les verrez briller dans le pur firmament.

Toujours la moindre cause a son petit effet :
Le soir, en vous berçant sous vos étreintes roses,
Vous trouverez vos cœurs plus gais et moins moroses,
Car il porte bonheur, le bien que l'on a fait.

Et, par la charité, le pauvre moins trahi
Sentira, grâce à vous, son âme réchauffée,
Et quand vous passerez, délicieuse fée,
Il baisera vos mains en vous disant : " Merci ! "

GEORGES MOUSSAT.

OPTIQUE



Comment une femme apparaît à une autre femme.

Un Nouveau Traitement de la Folie

Il y a en ce moment, une école de praticiens philanthropes qui, pleins de commisération pour les fous infortunés passant le reste de leurs jours entre les quatre murs d'un cabanon, ont rêvé de rendre à la circulation ces esprits détraqués et de les guérir par l'application, à forte dose, du grand air et de la liberté.

Rien de mieux que ces idées généreuses, à la condition toutefois que leur mise en œuvre ne devienne pas un fléau pour les gens, jusqu'à cette heure sains d'esprit.

Voici ce qui vient de se passer pas bien loin d'une grande ville, dans un petit village choisi comme lieu d'expériences par un de nos plus célèbres aliénistes.

Un de ses patients, le richissime russe Sétouktof, après une fête ultra prolongée était venu s'échouer, atteint de la folie des grandeurs, mais absolument inoffensif, à la maison de santé du Dr X...

Pensant que le grand air et la douce influence des travaux champêtres aurait sur l'intelligence détraquée de son riche client, un effet réparateur. Mr X..., l'envoya pensionner chez les Brichoux, une brave famille de cultivateurs composée du père, de la mère, de la grand'mère et de deux enfants. Pendant deux jours entiers Sétouktof fut calme et digne, très calme et très digne même, mais, le troisième jour, voilà qu'il s'imagina être poule et en cette qualité, il se mit, en l'absence de la mère, à couvrir le dernier rejeton des Brichoux qu'il étouffa. L'émotion de ce premier incident à peine passée, il s'empara de la belle mère de Brichoux, une pauvre veuve impotente et la précipita dans l'écluse du moulin où la brave femme se noya.

DÉCOUVERTE MATINALE



Alfred.—Dis donc... Albertine... comment qu'ça s...fait... qu'tas les pieds... si froids?

Le docteur X... appelé, et après avoir constaté que l'état de son client s'améliorait de jour en jour, arriva à persuader aux Brichoux, légèrement terrorisés par les procédés de leur pensionnaire, qu'après tout, en étouffant le petit, Mr Sétouktof n'avait agi que par bonté d'âme, et que la noyade d'une simple belle-mère semblait démontrer plutôt un retour vers la raison qu'un accès de folie furieuse.

Bref, les Brichoux, bien payés et sur l'assurance que les accès de Sétouktof deviendraient de plus en plus rares consentirait à le garder. Trois jours après, il mettait le feu à la maison ; il est vrai qu'aussitôt il partait en grande hâte chercher les pompiers.

Résultats merveilleux du plein air et de la liberté, un mois après Mr Sétouktof était guéri mais... les époux Brichoux donnaient des signes non équivoques d'aliénation mentale.

Brichoux esquissait des cavaliers seuls sur les mains et son épouse tournait comme une derviche, à la grande joie de Sétouktof qui riait comme une petite folle.

Si bien que, pendant que l'ex-patient du Dr X... rasé de frais, mis à la dernière mode, achevait doucement sa cure d'air en gardant les oies et en faisant des vers à Chloris, le pauvre Brichoux, perché sur son toit, brandissait une fourche à fumier et se posait en Neptune commandant aux flots. Il se faisait même faire un cent de cartes de visite au nom du Dieu des mers.

Mme Brichoux de son côté, scandalisait la paisible et innocente population de Grésilly-les-Savates, lieu de sa naissance, par le spectacle de danses très osées empruntées au répertoire fin de siècle de Grille d'Egout ou de la Petite Egypte.

La conclusion : Elle est facile à deviner ; hier j'ai rencontré cet excellent Sétouktof en chapeau de soie, ganté et cravaté aux oiseaux, la barbe taillée en pointe ; il m'a fait très gentiment part de sa guérison et m'a emmené à l'Hospice des aliénés voir les Brichoux, devenus fous furieux, se livrant dans une vaste cage semblable à celles des singes à des galipètes étonnantes.

Il est vrai que le Dr X... espère que l'internement leur fera du bien.

Mais que dites vous de ce chassé croisé ? Je comprends que le Dr X... et ce bon Sétouktof soient absolument satisfaits. Mais mettez vous un peu à la place de ces infortunés Brichoux.

PARISIEN.

IL SE LE RAPPELAIT

Mme Boulingrin.—Avant que nous ne soyions mariés, Joseph, tu me disais que tu ne restais jamais tard dehors, le soir ?

Mr Boulingrin.—Ah, je me le rappelle très bien.

Mme Boulingrin.—N'est ce pas ?

Mr Boulingrin.—Oui, c'était à 11 h. 45 m. du soir.

QUESTION ÉLUCIDÉE

Bouleau.—Pourquoi tous, gens mariés ou célibataires, regardent-ils et épient-ils sans cesse les nouveaux mariés ?

Rouleau.—Bien simple, les célibataires les regardent parce qu'ils pensent leur voir faire l'amour ; les gens mariés parce qu'ils pensent les voir se quereller.

GARDES - BARRIERES

Ils sont gardes-barrières, le père et la fillette, mais gardes sur une ligne secondaire, construite comme ligne de décharge, pour dériver les trains de marchandises qui seraient trop encombrants sur la ligne principale.

Sauf cette circulation de grand transit, qui s'opère surtout la nuit, la ligne n'est guère chargée. Simplement huit trains par jour, quatre montants, quatre descendants, font avec une lenteur réglementaire le service des voyageurs pour les stations peu fréquentées d'ailleurs.

Huit trains, si lentement qu'ils marchent, sont vite passés et les jours coulent assez monotones pour le garde et sa fillette, car le poste se trouve écarté des stations et du village, en plein pays perdu, sur un point où la ligne franchit des marais ; les distractions ne peuvent arriver que par la route, qui coupe la ligne en passage à niveau et pour la surveillance de laquelle le poste de garde est établi. Du poste on la voit, cette route, serpenter comme une digue tortueuse entre les fossés d'arbres et les trous d'eau, mais elle n'amène guère que des charrettes de paysans ou des voitures de tourbiers.

Pourtant, depuis quelques semaines, chaque jour à la même heure passe, sur son cheval de promenade, la demoiselle du château, belle et riche, qui n'a plus ses parents et qui, dit-on, ne se mariera pas. Elle allait, l'au dernier, épouser un jeune officier de marine, qui dut partir vers les pays lointains et vient d'y mourir. Par cette route, la dernière fois qu'elle le vit, elle accompagna son fiancé et, pour elle, c'est un souvenir fidèle d'en refaire le chemin tous les jours.

Dans le pays on l'appelle simplement la Demoiselle. Svelte en son costume d'amazone tout de velours gris, sous sa coiffure d'homme en feutre clair, où flotte un long voile blanc, elle apparaît brune et fière.

Le cheval est noir, d'un noir à reflets de métal ; il est fin des jambes et noble d'encolure, et certes, on dirait que, pour ses sabots délicats, l'acier du rail et le pavé du passage à niveau sont trop durs, car avant de s'engager par la barrière, il ne manque pas une fois de se dérober et ne se décide qu'au coup d'éperon. Il est ombrageux, à ce qu'on raconte, et s'effraye du chemin de fer et la Demoiselle a choisi cette heure pour traverser la voie, parce qu'elle est sûre de ne pas rencontrer un train.

Or, chaque jour, quelqu'un guette ce retour coutumier de la belle et triste amazone ; c'est la fille du garde-barrière, Chrétienne, une blondine au type de Flandre, avec de grands yeux noyés dans le bleu.

Chrétienne est rêveuse. D'ordinaire, dès qu'elle se sent libre, elle se sauve, court le marais ou reste couchée dans les hautes herbes, le regard tendu vers le ciel pour suivre les nuages en leur course infinie ; mais chaque jour, à cinq heures, elle est là, revenue près du poste. De loin, sur la route, elle a distingué le cheval noir et le voile blanc, et à demi cachée derrière la première barrière elle attend la Demoiselle, qu'elle regarde passer.

Elle passe indifférente, la belle amazone, et l'enfant, qui l'admire, n'a pas osé la saluer ; car elle en est loin, la petite sauvageonne en haillons, de cette jeune personne aux airs de princesse, fière comme une fée, riche comme une reine. La saluer, lui parler, pour Chrétienne, qui la considère avec une sorte de superstition paysanne, ce serait une audace sacrilège. À peine elle ose la regarder et, quand elle la voit disparaître par la seconde barrière, elle la suit aussi loin que son regard peut suivre dans la direction du château, dont les tourelles blanches apparaissent là-bas, de l'autre côté du grand marais, au milieu du parc qui les entoure.

Ce soir pourtant Chrétienne s'est promis d'arrêter la Demoiselle au passage afin de la prévenir. Le poste est averti que demain, vers cinq heures, un train doit circuler pour le Président, qui revient de voyage avec des ministres. C'est un train rapide, comme sur la grande ligne, avec un roulement de tonnerre et des vitesses, d'éclair, et, si la Demoiselle arrive en même temps aux barrières, son cheval prendra peur. Or Chrétienne voudrait bien se sentir assez courageuse pour dire à la Demoiselle de passer plus tôt ou plus tard.

Mais, par mauvaise chance, ce soir le cheval noir s'est montré plus indocile, plus nerveux, et, pour l'enlever à la main, la belle amazone a dû se cambrier ; par l'effort, sa longue jupe de velours s'est relevée

légèrement, découvrant au talon d'une botte élégante un petit éperon d'or.

Cette simple vision du pied mignon, chaussé, comme dans les contes, de cuir fin et d'or, a troublé Chrétienne, dont les lèvres n'ont plus eu la hardiesse de remuer. Et seulement, lorsque les deux domestiques qui suivent la Demoiselle sont passés à leur tour, Chrétienne a retrouvé sa force pour parler ; mais ils ont cru peut-être qu'elle demandait des sous, et ne l'ont pas écoutée.

Sans doute la rencontre n'est pas à redouter, et ce serait un étrange hasard si, pour une fois qu'arrive un train à cette heure, le cheval noir survenait à point pour s'en ombrager ; comme si la différence de quelques minutes ne suffisait pas à tout arranger. Alors pourquoi Chrétienne en ce moment a-t-elle l'intuition vive d'un malheur, qu'elle ne pourra pas empêcher. Pourquoi, puisque demain elle n'aura qu'à courir au-devant de la Demoiselle, qu'à l'attendre, qu'à lui faire le signal de ne pas avancer.

Mais le lendemain, sur la ligne, ingénieur, inspecteurs, employés, tout le personnel était apparu, donnant des instructions sévères pour la bonne circulation du train présidentiel, et lorsque arrivèrent les environs de cinq heures, dix minutes plus tôt que de nécessité, les deux barrières étaient fermées. Par l'ordre des chefs, par la volonté de son père, Chrétienne, debout, adossée à l'une d'elles, les garde, afin qu'un ivrogne de charretier ne s'avise pas par hasard d'enfreindre la consigne.

Tout à l'heure, elle a regardé dans la direction où chaque soir arrive la Demoiselle, elle a dans les lointains aperçu le voile blanc ; mais son père, qui veille au poste, lui crie : "Face à la voie !"

A regret elle se détourne. Pourtant il lui semble qu'elle n'a plus peur ; car la Demoiselle est encore loin et déjà le train s'annonce au détour de la ligne avec ces coups de sifflet stridents que, par crainte de risques, les trains spéciaux lancent à tous les signaux de la route...

Aux poteaux qu'il laisse derrière lui, Chrétienne a jugé la vitesse... Sûrement avant que la Demoiselle ne survienne, il aura passé. En tournant, il s'est développé comme un éventail ; Chrétienne l'a vu : quatre wagons seulement ; il court, il est léger. En quittant le virage, il a repris son élan et l'on ne voit plus que l'avant de sa machine, dont les deux lanternes grandissent, grandissent, et le voilà...

Le voilà... Bien qu'il fût sur la voie descendante, sur la voie la moins proche d'elle, Chrétienne sent les battements de sa poitrine, car un train de vitesse qui passe, c'est un tonnerre qui roule... Sur le sol on commence à le sentir trembler et c'est à peine si Chrétienne peut entendre l'ordre de son père : "Attention !"

Attention ! Contre la barrière Chrétienne se tient fixe, fixe...

Oh ! le cri derrière elle, le cri d'angoisse, au bruit duquel Chrétienne s'est retournée... Sur le cheval noir, qui la porte en une course éperdue, la Demoiselle lutte en vain pour le retenir. Oh ! l'appel de détresse, l'ap-

pel de la grande dame, le cri désespéré qui dans le cœur de la fillette en haillons retentit d'un écho sympathique !

Éffaré par les sifflets, le cheval noir se sera saisi d'égarément et, par la route familière, au plus grand vertigo de ses quatre pieds, il accourt... il arrive à la première barrière ; s'il ne s'abat contre elle, il va la sauter... alors pour sauter la seconde, il lui faudra reprendre pied, et, dans cet éclair d'instant, dans cette luire de pause, le train l'attrape et le broie, puis avec lui la belle amazone !

Et si rapide qu'elle soit, la vision est précise et horrible ; car Chrétienne sent en même temps autour d'elle l'haleine du cheval et la vapeur de la machine. Oh ! l'épouvante du choc et de l'écrasement...

Mais de quel élan Chrétienne elle-même est emportée ? Devant le train, dont le souffle la frôle, malgré les cris de son père, elle a couru... Par quelle force soudaine a-t-elle pu si vite ouvrir la seconde barrière et faire le chemin libre...

Le chemin libre, l'amazone est sauvée !... car le cheval a sauté la première barrière et, du même élan, sans reprendre pied, rasant juste la machine qui juste derrière lui passe à toute vitesse, sur la route ouverte il a pu s'élaner...

Et maintenant, en sa course folle entre les fossés d'arbres et les trous d'eau, là-bas dans la direction des tourelles, il ramène la belle amazone que Chrétienne a sauvée.



"Pourquoi ne s'est-elle pas relevée ?" (P. 10, col. 1)

BOCCA

Mais Chrétienne, pourquoi ne s'est-elle pas relevée ? Le train passé, vers elle a couru son père, qui la remporte évanouie ; en l'atteignant au front d'un coup de son sabot fin, le cheval noir l'a cruellement blessée.

Or, quelques semaines plus tard, dans l'unique chambre du poste où son père la soigne, aidé par une femme du château, Chrétienne eut le sentiment qu'elle sortait d'une longue maladie.

Il lui sembla, dans ses mains, tenir le petit éperon d'or que, sous l'ob-

session de son délire, elle avait désiré, réclamé... Oui, c'était bien lui, le petit éperon aux délicates ciselures.

Alors, devant ce signe matériel, qui fixait son souvenir, elle parut se réveiller d'un douloureux rêve et, près d'elle vit, souriante et douce, la Demoiselle, là, si près d'elle, à son chevet, la belle amazone, dont autrefois elle se croyait si loin.

Chrétienne, c'est qu'il n'est pas de distance pour les grands sentiments du cœur.

FERNAND CALMETTES.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 24 AVRIL 1897

Les Etapes d'un Million

XVI

(Suite)

—A merveille. Quel bonheur que je vous aie vu ce soir !

—Moi-même je vais être appelé un jour ou l'autre ; je ne pourrai que répéter que ce que vous aurez déjà dit.

—Alors on mettra Jacques en liberté ?

—C'est probable ; si, cependant, sa folie millionnaire tournait à l'état aigu, et qu'il devint un danger réel pour sa famille, il faudrait bien se résigner à le laisser partir pour une maison où se traitent spécialement ces sortes de maladies.

—Dans une maison de fous ?

—Assurément

—Ce serait affreux.

—Je ne dis pas non ; mais qu'y faire ? Assumeriez-vous la charge de le garder près de vous ? Encore le voudriez-vous que vous n'y seriez pas autorisée. Je vous le répète, agissez pour le mieux de vos intérêts et comptez sur moi en toute circonstance.

—Pierre, je vous remercie, repartit Mme Matrain, vous êtes un bon frère, Dieu vous bénira.

La brocanteuse sortit sur ces mots.

XVII

Le lendemain, vers dix heures du matin, Mme Matrain se présentait au bureau du commissaire de police, et demandait l'autorisation de voir son mari.

—Asseyez-vous un instant, Madame, répondit froidement le magistrat, et veuillez, je vous prie, répondre aux questions suivantes :

—Combien y a-t-il de temps que vous êtes mariée ?

—Quinze ans.

—Pendant ce temps avez-vous eu à vous plaindre de votre mari ?

—Non.

—Vous a-t-il quelquefois frappée ?

—Jamais.

—Est-il sujet à la colère ?

—Parfois.

—Avez-vous remarqué en lui, depuis quelques temps, de brusques changements dans son caractère ?

—Depuis six mois il est plus taciturne qu'auparavant.

—A quoi attribuez-vous cela ?

—Je ne sais.

—Ne lui est-il jamais échappé devant vous de parler de fortune, de sommes considérables qu'il possédait et que son frère lui aurait dérobées ?

—Jacques n'a jamais eu mille francs en sa possession.

—Vous êtes certaine ?

—Qui peut l'être plus que moi ?

—Effectivement. Comment les deux frères s'entendaient-ils ?

—Très bien ; dimanche dernier ils ont dîné ensemble.

—Qu'est-ce que ce sac de voyage dont il a été question dans la scène d'hier ?

—Pendant l'occupation prussienne, nous avons logé des soldats et l'un d'eux est parti sans emporter son sac de voyage.

—Qu'y avait-il dedans ?

—Quelques menus effets qui ne valaient pas trois francs.

—Votre mari prétend que ce sac contenait un million, et que, l'ayant prêté à son frère pour aller à Paris, celui-ci a trouvé la cachette et pris le tout ?

—Je crois que mon pauvre Jacques perd la tête.

—Vous n'avez aucun soupçon contre votre beau-frère ?

—Ah ! certes non, le cher homme. Tenez, je crois une chose : Jacques est jaloux de son frère ; sa prospérité commerciale lui travaille le cerveau.

—C'est tout ; revenez à une heure, je vous ménagerai une entrevue avec votre mari.

—Ce ne sera rien, n'est-ce pas ?

—Je ne puis vous le dire ; dans quelques jours nous verrons.

—Jacques va donc rester en prison.

—Parbleu.

—Longtemps ?

—Je n'en sais rien, vous dis-je.

—Et son magasin ?

—Vous êtes bonne pour le tenir.

—Et les affaires ?

—Madame Matrain, j'ai l'honneur de vous saluer.

Le commissaire ferma la porte de son cabinet au nez de la visiteuse et vint se rasseoir à son bureau.

Il écrivit sur la feuille blanche d'un dossier, créé la veille au soir, la conversation qu'il venait d'avoir avec la femme du prisonnier.

—Peuh ! fit-il, se parlant à lui-même, sa femme a raison, c'est un toqué ; on lui trouvera un cabanon n'importe où, c'est ce qu'il y a de mieux à faire."

Avant de rentrer à son domicile, Mme Matrain alla chez son beau-frère.

—Je quitte à l'instant le commissaire, lui dit-elle.

—Vous avez vu Jacques.

—A une heure de l'après-midi seulement je serai mise en sa présence.

—Et que vous a-t-il dit le commissaire ?

—Il m'a interrogée.

Mme Matrain raconta la conversation que nous connaissons Pierre l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut terminé son récit, il reprit à son tour :

—Vous avez parlé d'or ; Jacques va être considéré comme ayant agi sous l'influence d'un dérangement d'esprit et sera acquitté.

—Quelle chance !

—Oui, car une condamnation, si bénigne soit-elle, est toujours désagréable pour les membres d'une famille, tandis qu'un cas de folie n'a pas les mêmes conséquences.

—Mais Jacques n'est pas fou à lier ; C'est une lubie qui lui passe, et avec des soins on peut le guérir.

—Je le souhaite.

—Il me tarde d'être auprès de lui.

—Ne le brusquez pas ; laissez-le vous raconter ses griefs contre moi ; voilà ce que je vous recommande.

—Je ne puis, pourtant, lui laisser croire qu'il a bien agi.

—Alors, prenez-le par la douceur ; du reste, plus vous le verrez s'enfoncer dans ses songes creux et dans ses revendications idiotes, plus la cure sera difficile.

—Je le saurai bientôt.

—Revenez me voir dans la soirée.

—A tantôt.

Mme Matrain regagna son logis. A une heure, elle se présentait de nouveau au bureau du commissaire de police ; un instant après elle était introduite auprès de son mari.

Celui-ci se promenait d'un bout de la pièce à l'autre depuis quelques instants. Apercevant sa femme, il s'arrêta :

—Enfin, dit-il d'un air à moitié fâché, je commençais à croire que tu ne viendrais pas.

—Ce matin, à la première heure, j'ai demandé à te voir, on m'a répondu que je pourrais le faire dans l'après-midi. Me voici donc. Comment te trouves-tu ?

—Fort bien.

—Tu ne ressens aucun trouble intérieur, au cerveau, par exemple ?

—Je n'ai jamais eu les idées plus nettes qu'en ce moment ; pour quoi me demandes-tu cela ?

—Parce que, d'après les dires de tout le quartier, tu avais l'air, hier soir, d'un véritable fou.

—J'ai toute ma raison.

—Ah ! ça, comment cette querelle s'est-elle élevée ?

—Question d'argent.

—Dois-tu quelque chose à Pierre ?

—C'est lui qui me doit et je te jure qu'il paiera.
 —Combien lui réclames-tu ?
 —Cinq cent mille francs.
 —Seigneur mon Dieu !...
 —C'est un million que je devrais exiger et dès maintenant je l'exige.

Mme Matrain leva les yeux au ciel avec désespoir. Son beau-frère avait raison, Jacques était fou.

—Voyons, mon ami, reprit doucement la brocanteuse, calme-toi, parlons sérieusement et en toute sincérité : As-tu jamais eu un million en ta possession ?

—Oui.

—Je n'en ai rien su.

—Je ne le savais pas moi-même.

Mme Matrain poussa un profond soupir ; le doute n'était plus possible son mari divaguait.

—Puisque tu ignores cette fortune par qui t'a-t-elle été révélée ?

—Par mon frère.

—Par Pierre ?

—Lui-même.

—Mais tes paroles sont insensées, puisque tu lui réclames cette somme.

—Il me l'a volée.

—Où ?

—Dans mon sac de voyage.

—Quel sac ?

—Celui que l'an dernier, le Prussien nous a laissé.

—Il y avait un million dans ce sac ?

—Certainement.

—Ah ! mon pauvre Jacques, tu as la tête plus malade que je ne pensais.

—Dis tout de suite que je déraisonne ?

—Certes oui, tu déraisonnes, et c'est ce qui me tourmente. Un million dans ce sac de voyage ! mais je l'ai ouvert et manié cent fois et n'y ai rien vu que les quelques loques que l'Allemand y avait mises.

—Il contenait un million, te dis-je.

—C'est faux.

—J'en suis sûr.

—L'as-tu vu, compté, palpé ?

—Non, c'est Pierre qui a mis la main dessus.

—Ah !

—Quand il a fait son voyage à Paris.

—Je défie âme humaine de te comprendre.

—Que m'importe !

—Depuis quand sais-tu que ce sac contenait un trésor ?

—Depuis dimanche. Vers la fin du dîner, mon frère était gris, et il m'a sans le vouloir, mis au courant de l'aventure.

—Comment tu t'en rapportes à un racontar d'ivrogne ?

—Certainement, parce que, sous l'empire du vin, l'homme dit la vérité.

—Et que vas-tu faire, maintenant ?

—Aussitôt sorti de ce bureau de police, je vais attaquer Pierre en procès ; nous verrons qui sera plus attrappé.

—Malheureux ! tu ne te doutes pas que tu es pour longtemps, peut-être, sous les verrous ?

—Qui t'a si bien renseigné ?

—Le commissaire.

—Pourquoi me garderait-on ?

—Parce que, dans ta fureur, tu as, non seulement fait rébellion aux agents, mais tu les as malmenés, déchirés, battus, accablés d'injures, et que ce brillant exploit, qui fait l'objet des gorges-chaudes de toute la ville, te coûtera cher.

—Je me moque bien bien d'eux s'écria Jacques Matrain, je vais être riche, voilà l'important.

—Te tairas-tu ?

—Non.

—C'est six mois de prison au moins.

—Ça m'est fort égal.

—Il y aura procès.

—Je compte sur lui pour me faire rendre mon million.

—Je t'en supplie, Jacques, écoute-moi.

—J'écoute.

—Ne va pas souffler mot de cet argent au Tribunal.

—Ne pas parler de mon million au Tribunal ! repartit le brocanteur en s'animant et en scandant chaque syllable, mais je viens de te dire que je fonde mon espoir sur lui pour entrer en possession de cette fortune.

—Est-tu assez dépourvu de bon sens pour croire que les juges ajouteront foi à ta réclamation ?

—Certainement.

—Tu ne vois donc pas qu'ils te prendront pour un toqué, que la cupidité fait déraisonner ?

—Non.

—Et qu'en fait de million ils te donneront un cabanon ?

—Assez, Madame Matrain ; on croirait vraiment que Pierre te paie pour plaider sa cause ; il en est bien capable, du reste.

—Allons, bon, autre histoire maintenant.

—Sous aucun prétexte, tu m'entends, je te défends de le recevoir chez moi, de le voir chez lui, ou de lui parler si tu le rencontres.

—Très bien.

—C'est un misérable, un voleur, il ne mérite plus que le profond mépris de ceux qui le connaissent.

—Assurément.

—Il va chercher à te corrompre, à t'amadouer, mais ne l'écoute pas.

—Sois tranquille.

—Tu ne connais pas sa scélératesse.

—Sa perfidie.

—Son astuce.

—Ses crimes.

Jacques Matrain s'arrêta net :

—Tu te moques de moi ! s'écria-t-il furieux.

—C'est ce que j'ai de mieux à faire, repartit la brocanteuse.

Le prisonnier, exaspéré, leva la main pour frapper sa femme. Celle-ci recula de deux pas.

—Je m'en vais, alors, reprit-elle, puisque c'est de la sorte que tu m'accueilles.

—Oui, va t-en, car je te briserais comme un verre ; dorénavant je te dispense de revenir.

—Soit.

Jacques Matrain ricana avec une sorte de rage et alla s'asseoir sur le siège en bois qui garnissait sa cellule : "Jusqu'à ma femme qui se met contre moi !..."

—Mais va-t-en donc, s'écria-t-il, furieux, ou je t'étrangle !...

Mme Matrain frappa deux coups sur le panneau de la porte ; un gardien, qui se promenait dans le couloir, l'ouvrit aussitôt et la referma lorsque la brocanteuse fut sortie.

—Eh bien, demanda-t-il, sa fureur ne veut donc pas l'abandonner ?

—Ne m'en parlez pas, je n'ai plus une goutte de sang dans les veines.

—Et son million ?

—Hélas ! c'est de la folie pure.

—Nul n'en doute, ajouta le gardien.

Mme Matrain, arrivée à la porte de la rue, salua et partit.

—Si je rendais compte à Pierre de mon entrevue, pensa-t-elle, ce serait autant de fait, puisque je le lui ai promis.

Au lieu de revenir directement vers sa demeure, la brocanteuse gagna la rue de la Vierge.

Pierre Matrain était absent, mais sa femme était là.

Les deux belles-sœurs se voyaient rarement ; je ne dirai pas qu'elles se détestaient, seulement elles avaient peu de sympathie l'une pour l'autre et ne faisaient rien pour lui donner de l'extension.

Herminie avait appris, le jour même de la querelle, la scène qui avait eu lieu entre les deux frères ; mais ce que son mari ne lui avait pas dit, c'était le motif réel de cette dispute suivie de pugilat. Il avait bien raconté la jalousie de Jacques à son égard et sa manie de vouloir devenir riche ; mais, du sac de voyage, il n'avait point parlé. Herminie, du reste, était à cent lieues de soupçonner la cause première de sa réussite dans ses affaires ; à quoi bon, alors, lui mettre en tête des idées qui pourraient troubler sa quiétude et la conduire sur le chemin de la vérité, eût été d'une maladresse impardonnable et Pierre Matrain n'était rien moins que maladroit.

—Pierre est-il ici, demanda Mme Jacques Matrain à sa belle-sœur ?

—Il vient de sortir, répondit Herminie ; attendez-le si vous avez quelque chose à lui dire, il ne saurait tarder.

—Je venais lui rendre compte de mon entretien avec Jacques.

—Ah ! vous l'avez vu.

—Je le quitte à l'instant.

—Il est charmant, votre mari ; il y a du plaisir, en vérité, à lui faire des visites.

—Parlons-en.

—Il insulte les gens, casse son mobilier, et rosse les gendarmes ; c'est superbe ; on va loin, avec ces façons d'agir.

—En prison, parbleu, et il y est.

—Que dit-il, maintenant qu'il a eu le temps de se calmer ?

—Se calmer, lui, mais il est plus exaspéré que jamais. Pierre a raison, il est fou, absolument fou, son million ne quitte plus sa pauvre tête, c'est cela qui m'effraye.

—Quel million ?

—Celui qu'il réclame à votre mari.

—Jacques réclame un million à Pierre ? demanda Herminie en ouvrant de grands yeux.

—Comment, vous l'ignorez ? Mon beau-frère ne vous a donc pas raconté l'histoire qui a causé la querelle ?

—Si, mais je n'ai pas très bien compris, répartit Herminie, qui flairait là une révélation piquante que son mari avait trouvé bon de lui cacher. Donnez-moi donc les détails de cette affaire.

—L'an dernier, lorsque Pierre est allé à Paris, il a, vous vous en souvenez, emprunté un sac de voyage à son frère.

—Oui.

—Jacques prétend qu'il y avait un million de caché entre le cuir et la doublure, en billets de banque de France, et que votre mari a mis la main dessus.

Herminie partit d'un grand éclat de rire :

—Elle est forte, celle-là ; quoi, un million dans ce sac de voyage ?

—Jacques l'affirme.

—Il ne l'a pas retiré avant de le prêter à son frère ?

—Il ne savait pas qu'il y fût.

—Comment, il ignorait sa propre fortune ?

—Il paraît.

La femme du serrurier ne s'arrêtait plus ; son hilarité prenait des proportions inaccoutumées.

—Quel galimatias ! reprit-elle ; Pierre à raison, en vérité, son frère n'a plus un grain de bon sens dans la cervelle.

—Malheureusement.

—Quand cette idée s'est-elle introduite dans la tête de Jacques ?

—Dimanche dernier.

—Tout à coup ?

—Non pas ; en dînant avec son frère.

—Tiens, j'ignorais que pendant mon absence ces messieurs eussent festoyé.

—Ils se sont rencontrés à La Hotoie ; Pierre a invité son frère ; ils ont mangé et bu sans retenue ; vers la fin du repas, votre mari, paraît-il, n'ayant plus conscience dans ses paroles, a révélé à Jacques que le sac du Prussien contenait un million ; l'autre qui, probablement, avait encore un éclair de raison, sans se posséder tout à fait, a cru son frère sur parole, et comme ce sac lui appartenait, il a profité de la première entrevue avec Pierre pour lui réclamer cinq cent mille francs ; comme vous le voyez, c'est un conte à dormir debout.

—Assurément, répartit Herminie, dont le rire avait cessé en écoutant les dernières paroles de sa belle-sœur ; ce pauvre Jacques a la berlue ; c'est bien triste pour vous.

—N'est-ce pas ?

—Espérons que toute chance n'est pas perdue.

—De rentrer en possession du million ?

—Non, de recouvrer sa raison.

—Plût à Dieu ! Je vous quitte, car depuis une heure ma maison est fermée, et en attendant la fortune, qu'il rêve, il faut travailler.

—C'est plus sûr. Vous reverrai-je demain ?

—Dans la soirée, peut-être ; s'il y avait du nouveau je vous en informerait auparavant.

—A bientôt donc.

Les deux belles-sœurs se séparèrent.

XVIII

Herminie, devenue toute songeuse, regarda s'éloigner la femme de Jacques jusqu'au détour de la rue ; plusieurs minutes s'écoulèrent encore avant qu'elle songeât à reprendre ses occupations ordinaires ; une pensée l'absorbait, la clouait sur place et la rendait indifférente à tout ce qui l'environnait : Jacques n'était pas aussi fou que sa femme le supposait.

C'était bien du voyage de Paris, en effet, que datait le changement de la situation de son mari, ses manières, sa fortune ; à peine était-il de retour qu'elle en avait fait la remarque ; d'ailleurs un point, passé jusqu'alors inaperçu, lui revint tout à coup à la mémoire : Pierre, parti avec des vêtements un peu défraîchis, était rentré au logis avec des habits neufs, achetés à Paris ; qui avait fourni l'argent pour les payer ?

En quittant Amiens, il n'avait que soixante francs dans sa poche ; ce n'était pas sa sœur, certainement, qui lui en avait prêté, puisqu'elle se trouvait elle-même dans une gêne très proche du dénûment ? Il y avait donc là un mystère à éclaircir.

Puis, ces entreprises successives, faites presque aussitôt, lui qui n'avait jamais voulu en entendre parler auparavant, prétendant que les risques sont trop grands quand on n'a pas d'avances ; il se trouvait donc avoir des fonds disponibles en ce moment ? Assurément, puisqu'il pouvait verser une caution.

Herminie commençait à voir clair dans cette ténébreuse affaire ; elle ne pouvait rien affirmer encore, mais elle sentait intérieurement et voyait avec les yeux de l'esprit que la prospérité si subite de son mari avait une autre cause que son travail et sa réussite dans les affaires.

Maintenant, en supposant que Pierre Matrain eût trouvé cette

fortune, qu'en avait-il fait ? La placer au dehors c'était éveiller l'attention et risquer de se perdre ; car, du jour au lendemain, un serrurier ne gagne pas un million. Un million !... c'était beaucoup dire, peut-être ; Jacques, peu versé dans l'art de la numération, aura compté un zéro de trop à la droite du nombre ! ou bien, Pierre, qui voyait double, après le festin de dimanche dernier, aura décuplé le total, histoire de faire enrager son frère.

Cent mille francs, à la bonne heure, cela se comprenait mieux ; très bien ! mais où étaient ces cent mille francs ? Herminie n'en savait rien. " Il y a du louche dans tout cela, répétait-elle, et mon cher époux a dû inventer mille combinaisons fort habiles pour se tirer d'affaire. Ah ! mon drôle, c'est de la sorte que tu agis, sans que je le sache, sans m'honorer de ta confiance ! attends un peu, je vais te le faire payer cher. Et puis il y avait là une question de droiture, de loyauté : Le sac appartenait à un Prussien, ce qu'il contenait était de bonne prise ; l'ennemi nous en a ravi bien d'autres ; mais ce que je n'admets pas, c'est qu'à son retour de Paris, Pierre n'ait pas dit à son frère, franchement, spontanément : " Il nous tombe du ciel une fortune, tant de mille francs ; partageons par moitié et ne t'occupes pas du reste ; l'honnêteté avant tout."

" C'est Pierre qui a trouvé ; mais le sac appartenait à Jacques ; cinquante mille francs à l'un, cinquante mille francs à l'autre et tout eût été dit. Ce que je ne puis admettre, c'est que mon cher époux ait gardé ce secret vis-à-vis de moi."

En songeant à ce parti pris de silence, Herminie sentait la colère bouillonner en elle-même. Ce manque de confiance était une grave injure, elle en sentait tout le poids, elle en dévorait toute l'amertume.

Pierre Matrain rentra à l'atelier ; sa femme l'aperçut à travers l'œil-de-bœuf qui permettait, de la cuisine, de surveiller la personne ! aux gages du serrurier ; elle se garda bien de se montrer ; l'heure du repas allait sonner, et le repas du soir, en tête-à-tête, lui fournirait l'occasion naturelle d'exprimer ses griefs ; du reste, elle voulait voir jusqu'où son mari était capable de pousser la dissimulation et la fourberie.

Une heure après, il se mettait à table. Quelques minutes s'écoulèrent sans qu'une parole fût échangée entre le mari et la femme ; l'appétit semblait commander en maître et, jusqu'à ce qu'il fût satisfait, la conversation fut reléguée au second plan.

—Eh bien, demanda tout à coup Pierre Matrain, ma belle-sœur a-t-elle fait un tour par ici ?

—Oui ; tu venais de sortir lorsque j'ai reçu de nouveau sa visite.

—A-t-elle vu Jacques ?

—Ils ont causé une demi-heure.

—Reprend-il enfin son bon sens ?

—Il t'accuse plus énergiquement que jamais.

—Ma parole d'honneur, cet animal-là n'a plus un grain de jugement. Je vous demande un peu quelle lubie lui a passé par la tête.

—Ce n'est pas une lubie, puisque c'est toi-même qui lui as raconté la trouvaille, dimanche dernier, au moment le plus pathétique de votre festin.

—Qui t'a dit cela ? s'écria le serrurier surpris.

—Mme Jacques Matrain. Tu as trouvé bon de ne m'en pas parler ; mais Jacques, qui n'a aucune raison, sans doute, de feindre ou de dissimuler ses actions, a dit le soir même à sa femme où il avait passé la soirée et le sujet de votre conversation.

—En tous cas, elle n'a pas cru, j'imagine, un mot de ces bêtises, inventées après boire ? Ainsi, comblez trop les gens que vous invitez, faites-leur déguster vos meilleurs vins, voilà la récompense qui vous attend. Ah ! mon frère Jacques, tu n'es pas prêt de t'enivrer chez moi.

—Mais il paraît que c'est toi qui étais ivre, et que lui, au contraire, avait su garder sa pleine raison.

—Mensonge !

—Ce million, cause de votre scène de pugilat, il n'a pu l'inventer, c'est par ton bavardage qu'il a appris son existence.

—Absurde.

—Crois-tu réellement que ce soit si absurde que cela ?

Pierre Matrain resta bouche bée à cette question que sa femme lui adressait d'une voix calme, mais en le regardant bien en face.

—Oh ! bien non, c'est par trop stupide, reprit-il en s'animant ; ces gens-là, en vérité, on juré de me pousser à bout.

—Ne fais pas l'innocent.

—Herminie !...

—Après ?...

—Comment, tu supposes que j'ai trouvé un trésor dans ce sac de voyage ?

—Je ne le suppose pas...

—Alors ?

—J'en suis certaine.

Pierre Matrain fit un bond sur sa chaise ; sa colère devenait menaçante.

—C'est faux, archi-faux ! cria-t-il.

—No te donne donc pas tant de peine, je t'en prie, pour me convaincre, tu ne réussiras pas.

Pierre Matrain trépigait.

—Oui, reprit sa femme, tu as trouvé une fortune dans ce sac de voyage ; j'en ignore le total, mais le fait est vrai ; d'ailleurs les preuves fourmillent.

—Des preuves ?...

—Assurément.

—Cite-m'en une ?

—Soit. Combien t'a coûté ton voyage à Paris ?

—Cinquante francs.

—Et tu en avais emporté ?

—Soixante.

—Pas davantage ?

—Rien de plus.

—Explique-moi comment tu as pu acheter un habillement complet avec dix francs ; ce n'est pas ta sœur, je suppose, qui t'en a fait cadeau ?

Le serrurier resta une minute comme médusé ; l'attaque était si imprévue et le coup si droit, qu'il ne retrouvait plus le fil de ses idées.

—Réponds donc, poursuivit Mme Matrain ; à toute demande il y a une réponse, si mauvaise soit-elle.

Le coup avait frappé si fort, que Pierre Matrain, suffoqué, ahuri ne trouvait pas une parole. Comprenant, enfin, le ridicule où il se plaçait, il se leva de sa chaise et, avec un geste qu'il essaya de rendre solennel :

—Je méprise de si basses attaques, dit-il.

—Méprise tant qu'il te plaira, répartit sa femme, mais mépriser ce n'est pas répondre. Oui ou non, as-tu trouvé des valeurs dans ce sac de voyage ?

—Non ; cent fois non ; mille fois non.

Mme Matrain, elle aussi, se leva de sur son siège, et, avançant le bras jusqu'à la hauteur du visage de son mari, elle poursuivit :

—Tu en as menti.

—Qu'en sais-tu ?

—Je le sais.

—Par qui ? Par quoi ?

—Par qui ? Par toi. Par quoi ? Par notre prospérité subite, étonnante, passe-moi le mot, fabuleuse.

—Est-il possible de divaguer de la sorte ! reprit le serrurier.

—Tu sais que j'ai ma raison pleine et entière, tu n'en as jamais douté ; je suis une honnête femme, n'est-ce pas ?

—Honnête femme ! voilà le grand mot lâché... mais doublée d'une imbécile.

—Je me moque de tes injures, elles ne m'atteignent pas. Eh ! bien, l'acte que tu as commis est malhonnête, pas une voix ne dira le contraire..

—Tu m'ennuies !

—Ce sac de voyage, tombé fortuitement entre les mains de Jacques est devenu sa propriété, jusqu'à preuve du contraire ; ce qu'il pouvait contenir était donc bien à lui et non à toi..

—Te tairas-tu, sempiternelle bavarde ?

—Non, je parlerai tant qu'il me plaira. Ayant trouvé le trésor la plus élémentaire probité voulait que tu en informasses ton frère, et il ne se fût pas refusé, peut-être, à partager par moitié avec toi ; j'en trouve même la preuve dans sa réclamation ; mais tu t'es bien gardé d'agir si loyalement ; ce n'est ni dans ton tempérament ni dans tes habitudes...

—Assez !...

—“Dissimulons soigneusement cette fortune” ; tel a été ton premier mouvement. Que ma femme elle-même l'ignore, aujourd'hui et toujours ; voilà ce que tu as pensé, voulu et fait. Seulement, tout n'a qu'un temps ; la discrétion, jusque-là contenue, s'est noyée au fond d'un verre, et ton secret est maintenant celui de Polichinelle. Voyons, Pierre, sois franc une fois dans ta vie ; combien as-tu trouvé dans ce sac ?

—Fiche-moi la paix.

—Est-ce cent mille ? Est-ce un million ? Jacques croit au million, d'après ton dire ; mais tu as dû lui faire bonne mesure. Maintenant où as-tu mis le trésor ? Voilà ce que je voudrais savoir. Allons mon cher époux, fais un effort généreux, renseigne-moi à cet égard.

Pierre Matrain marchait à pas précipités dans l'appartement, bouleversé, furieux, le regard hébété, les mains crispées dans les cheveux ; on eût dit d'un lion en cage, cherchant à recouvrer sa liberté. Tout à coup, il s'élança vers la porte et sortit ; une minute de plus, il eût étranglé sa femme.

XIX

Où allait-il, il n'en savait rien ; il marchait droit devant lui, pendant vingt minutes, ne voyant, ne reconnaissant personne de ceux qu'il rencontrait, entièrement absorbé par cette pensée trou-

blante : “ Mon secret n'en est plus un ; ma femme, elle-même, sait d'où vient ma fortune ; de là à trouver la cachette, il n'y a qu'un pas, et Herminie est capable de l'indiquer à Jacques. ” A cette idée, le serrurier frissonnait de la tête aux pieds ; un cri de rage, mal étouffé dans sa gorge, se faisait jour et déchirait l'air d'un son rauque et strident.

S'apercevant qu'il avait dépassé les dernières maisons de la ville, et qu'il se trouvait en pleine campagne, Pierre Matrain s'arrêta : la nuit était venue, la soirée s'annonçait magnifique ; le chant joyeux des moissonneurs, qu'on entendait à quelque distance, en rentrant à la ferme, calma un peu les nerfs surexcités du serrurier. Il s'assit sur un tas de pierres bordant un des côtés de la route, et se parlant à lui-même :

“ Voyons, dit-il, ne perdons pas la tête et avisons pour le mieux. J'ai commis une imprudence impardonnable en dinant avec mon frère ; c'est vrai, j'avais trop bu, et j'ai dû dire des énormités relativement à ma trouvaille ; mais personne ne m'a entendu, Jacques excepté ; donc pas de témoins pour affirmer que j'ai prononcé les paroles qu'il m'attribue. S'en fût-il trouvé j'aurais encore, pour me disculper, à dire que, dans les fumées du vin, je ne me rappelle plus rien et que j'ai fait à Jacques un conte à dormir debout. De ce côté, donc, rien à craindre ; la police elle-même, si jamais elle m'interrogeait à ce sujet, se déclarerait impuissante.

“ Mais du côté d'Herminie, c'est autre chose ; nier avec elle ne me sert de rien ; je l'ai bien vu tout à l'heure ; la rusée qu'elle est n'a pas été la dupe de mes dénégations, et le rappel de mon achat d'habits, au moment de mon voyage à Paris, m'a littéralement démonté. Oh ! ces femmes, elles ont une mémoire prodigieuse ; ainsi grâce à la sottise que j'ai faite d'acheter, là-bas, un vêtement, voilà tout l'échafaudage de ma prospérité présente brisé ; ma situation compromise sérieusement et un grand tourment intérieur à supporter pour de longues années.

“ Dans la disposition d'esprit où se trouve Herminie, il est certain qu'elle va essayer par tous les moyens imaginables de découvrir la cachette ; heureusement qu'il est impossible de l'apercevoir. Quand je songe que là, dormant, pour moi seul, neuf cent cinquante mille francs... Et j'irais, de gaieté de cœur, en donner cinq cent mille à Jacques ? Non, plutôt mourir ! Mourir ?... Je n'ai jamais, peut-être, autant ressenti le plaisir de vivre. Mourir ? Je n'y songe guère, vraiment ; meurt-on, quand on a en sa possession quarante mille francs de rente ?... Oui, mais le plus tard possible. J'ai bon pied, bon œil ; si les tables de Deparcieux sont faites consciencieusement, je vivrai cent ans.

“ Donc, quoi qu'en pense mon honorable moitié, je reste le maître de la situation et n'ai rien à redouter.

“ Maintenant, il me vient une idée ! Jacques ne s'attaquant qu'à moi, je pourrais, jusqu'à un certain point, demander à l'autorité de le mettre en liberté et de ne pas donner suite à l'affaire ; mais il a rossé le guet et déchiré l'habit des policiers ; c'est plus grave. Il y a procès, le guillard va être cité devant le Tribunal ; je serai appelé comme témoin, il faut bien m'y attendre. L'important, alors, c'est de savoir se tirer d'affaire, sans éveiller le moindre soupçon ?..

“ Bah ! ce me sera facile : en bon frère, j'implorerai la clémence du Tribunal pour le coupable ; je ferai valoir son passé sans reproche, sa gêne persistante, tandis que, par une chance bien inattendue, je suis arrivé à de meilleurs résultats ; sa jalousie, les songes creux et les insomnies que ma prospérité a dû, nécessairement lui causer. Je demanderai, enfin qu'il soit rendu à son foyer ou que, si son état mental inspire quelque inquiétude, au point de vue de la sécurité publique, il soit placé dans une maison de santé, dussé-je payer sa pension ; mon acte de générosité ne pourra que m'être favorable et prédisposer tout le monde en ma faveur.

“ Allons plus loi : Jacques absous ou condamné, la situation n'en reste pas moins fort ennuyeuse pour moi ; s'il rentre à son magasin de brocanteur, je l'aurai constamment sur le dos, revendiquant sa part du million, m'apostrophant à chaque rencontre, me rendant enfin, la vie plus insupportable que celle d'un galérien. S'il est condamné, ce sera une condamnation bénigne, un mois de prison, huit jours, peut-être, si son avocat n'est pas un imbécile ; et puis, après ?... Jacques rentrant chez lui, plus furieux encore, par suite du châtime subit, et son bon frère Pierre à la merci de ses coups. Est-ce vivre cela ? Nul n'oserait le soutenir. Il n'y a qu'un moyen d'éviter ces ennuis, c'est de passer tranquillement, soit en Belgique soit en Angleterre. S'il s'avisait de me poursuivre jusque-là, il y a au delà de l'Atlantique, certain pays qu'on appelle l'Amérique ; une fois là-bas, je jure bien qu'il perdrait ma piste.

“ Le plus pressé, c'est de voir, dès demain, où on est l'affaire, chez le juge d'instruction.”

Un peu réconforté par ces réflexions, Pierre Matrain esquissa un sourire.

“ Décidément, pensa-t-il, je voyais noir tout à l'heure, tandis qu'il n'y a rien de perdu. Si Herminie m'ennuie, je l'enverrai promener ; ses idées étroites, surannées, au point de vue de la pro-

priété, ne sont plus de ce siècle ; c'était bon dans l'ancien temps d'avoir de ces scrupules, aujourd'hui c'est simplement ridicule. Allons, allons, je suis riche et c'est pour longtemps !"

Se relevant du tas de pierres, où il s'était reposé un instant, le serrurier revint vers la ville, et, comme de coutume, entra au café où, chaque soir, il venait faire sa partie de piquet avec quelques habitués du lieu.

Son mari parti, Mme Pierre Matrain, elle aussi, de son côté, n'avait pas été sans se remémorer, point pour point, la conversation, le dialogue animé, dirai-je, qui venait de finir.

"Oui, c'est pour moi un fait acquis, certain, indiscutable : Pierre n'a trouvé de l'or, un trésor ; je serais encore dans le doute que ses dénégations, son emportement et sa pâleur, lorsque je l'ai mis au pied du mur, suffiraient pour me convaincre ; mais où a-t-il placé la somme retirée du sac de voyage ?..."

Mme Matrain resta bien dix minutes silencieuse, la tête appuyée dans sa main, le regard tourné vers le plafond, et les yeux plongés dans une demi-somnolence.

Tout à coup, elle releva la tête :

"C'est ici ; oui, je le sens, tout me l'indique ; ce trésor n'est pas sorti de cette maison ; il ne s'agit plus que de le trouver ; ce sera long, difficile, je le crains ; qu'importe, je mettrai la main dessus, je le jure !..."

"Très bien ; mais pour trouver, il faut chercher, et pour chercher, il faut avoir le temps ? — le temps je l'aurai quand Pierre sera absent. Ayant du flair ; femme intelligente en manqua-t-elle jamais ? — Je n'ai que mon gros bon sens de femme du peuple, c'est vrai ; mais j'ai la prétention, sans fausse modestie, de n'être pas plus sotte qu'une autre ; je ferai pour le mieux. Si je savais que Pierre dût rentrer tard au logis, je commencerais mes recherches dès ce soir ?... Non ! la nuit est venue ; je pourrais être surprise par lui dans le vif de mes opérations, et ce serait un échec certain. D'ailleurs, notre scène de tout à l'heure a dû le remuer profondément ; il va se tenir sur une réserve très grande et dresser ses batteries de manière à ce que la position qu'il occupe soit inexpugnable. N'ayons pas l'air de nous en apercevoir, mais surveillons-le, comme il va me surveiller moi-même ; au surplus, ce sera de bonne guerre, et le plus malin aura raison de l'autre."

Herminie, entendant sonner dix heures à la cathédrale, monta à sa chambre et se coucha, non avec l'intention de dormir, mais afin de songer davantage encore aux incidents de la soirée. Un peu avant minuit, son mari rentra et se mit au lit sans mot dire.

Son sommeil fut agité, fiévreux, et entrecoupé de soubresauts violents ; il semblait être sous l'empire d'un rêve pénible, d'un cauchemar écrasant ; ses lèvres balbutiaient des mots saccadés, sans suite, inintelligibles, pour ceux qui l'auraient entendu par hasard, mais très compréhensibles pour Mme Matrain ; aussi Herminie, quoique paraissant dormir, était-elle toute éveillée ?

— "Jacques... non... folie... mensonge... à moi... Ah !... il l'enlève !..." s'écriait-il.

Halebant, couvert de sueur, Pierre Matrain se soulevait d'un bond et regardait, les yeux hagards, la veilleuse de nuit projetant sa lumière douteuse dans l'appartement ; vaincu par le sommeil, sa tête retombait sur l'oreiller ; un ronflement sonore annonçait que l'être physique n'avait plus conscience de lui-même et que l'âme seule se lançait de nouveau vers le pays des songes, ou se repliait dans le monde des souvenirs.

Un instant après, les paroles incohérentes sortaient de ses lèvres :

"Cherchez... peine perdue... oui... imbécile... jamais !... Herminie... Va-t'en... oh ! là !... pas la cave... moi seul... sauvé !..."

Mme Matrain ne perdait pas un mot de ce monologue, et à mesure que Pierre égrenait le chapelet de ses confidences nocturnes, elle complétait les phrases :

"Cherchez, vous ne trouverez pas ma cachette, c'est peine perdue ; oui, elle défie vos efforts, et il faudrait être imbécile pour espérer de mettre jamais la main dessus ; Herminie, où vas-tu ? pas de ce côté ; va-t'en ; oh ! là ! n'approche pas de la cave ; non, pas de cave ; moi seul ai le droit d'y pénétrer... Elle s'éloigne, je suis sauvé !"

Il ressortait donc clairement, pour Herminie, que l'argent était dans la cave ; c'était un point important d'acquis. Dans quel coin se dérobaient-ils à la vue ? c'est ce qu'elle saurait bientôt.

Le lendemain, elle évita de ramener la conversation sur le trésor ; son mari ne fit rien lui-même pour la reprendre où il l'avait laissée la veille ; il n'en fut pas question ce jour-là. Après le repas de midi, Pierre Matrain endossa son paletot des dimanches et sortit sans dire où il allait ; il avait résolu de faire une visite au juge d'instruction et de prévenir, par ses déclarations au magistrat, toute supposition malveillante qui pourrait d'un moment à l'autre se produire à son égard.

À peine sorti de chez lui, et Mme Matrain, sachant par expérience qu'elle avait au moins une heure de répit devant elle, celle-

ci se dit que le moment était propice pour visiter la cave ; une bougie à la main, elle commença son inspection.

Ce n'était certes pas chose facile que de s'orienter, même sommairement, dans cette pièce souterraine ; il y régnait un fouillis dont rien ne peut rendre une idée exacte : des morceaux de vieille ferraille encombraient chaque angle ; d'étroites lames d'acier, d'une longueur démesurée, partaient du sol pour aller s'appuyer, à l'autre bout, sur les saillies de la pierre touchant le plafond ; on eût dit une toile d'araignée ferrée se croisant, en tous sens, au-dessus de la tête, et encore fallait-il que le visiteur se courbât pour pénétrer d'une profondeur à l'autre de cet antre obscur ; avec cela, du bois de chauffage à un endroit ; du charbon de terre à un autre ; des caisses vides en bois de sapin jetées çà et là ; une barrique de vin derrière la porte et des bouteilles en tas dans un coin. Non, ce n'était pas chose facile que de trouver une cachette dans un tel capharnaüm.

Mme Matrain ne se dissimulait pas les difficultés de la tâche.

"Ce sera long, pensait-elle ; je m'y reprendrai à cent fois peut-être ; qu'importe ! j'en aurai quand même le dernier mot.

Elle resta bien une demi-heure à cette besogne, mais sans succès. La cachette était-elle dans la terre, sous l'un de ces morceaux de vieille ferraille qui encombraient la cave ? mystère ; était-ce dans les murs que le trésor était déposé ? rien ne l'indiquait. Le déplacement de tout cet attirail ne pouvant se faire en un instant, et devant, nécessairement, éveiller les soupçons du serrurier, il n'y fallait pas songer, présentement du moins ; restaient les murs à examiner et à sonder ; si l'on ne trouvait rien, on aviserait.

Herminie se mit donc à l'œuvre, s'éclairant de sa bougie, elle examina la muraille avec soin, pierre par pierre, et frappant chacune d'elle d'un léger coup de marteau pour s'assurer qu'il n'y avait nulle sonorité à l'intérieur ; cette minutieuse besogne ne lui donna aucun résultat. Prévoyant la rentrée de son mari, elle remonta dans sa cuisine, se promettant de continuer ses recherches lorsque allait se présenter l'occasion favorable. Les jours suivants elle continua attentivement son examen, mais sans que le moindre indice lui fût révélé ; les pierres étaient muettes et toutes paraissaient solidement cimentées entre elles ; Mme Matrain, dépitée de ses vains efforts, en avait la fièvre.

"Allons, murmura-t-elle, il faut renoncer aux murs ; ce ne peut être là que Pierre a déposé l'argent, c'est plutôt sous terre. Maintenant, comment faire ? Si je touche à ces tas de ferraille, Matrain va jeter les haut cris, et voir aussitôt le but que je veux atteindre ; le comble de l'habileté serait de l'amener à me débarrasser lui-même cette cave, sans qu'il soupçonnât que j'y attache une extrême importance ; j'y vais réfléchir."

Le jour même, pendant le dîner, le serrurier, après avoir parlé sur plusieurs sujets, dit tout à coup :

— "J'ai acheté, ce matin, une pièce de vin de Bordeaux que nous allons recevoir dans la quinzaine ; il faudra se procurer des bouteilles ; le liquide vaut la peine d'être conservé."

Herminie eut un éclair de satisfaction dans le regard ; le moyen tant cherché était trouvé.

— "Tu as eu, en ce faisant, une excellente idée, répondit-elle, seulement je me demande où tu placeras ces trois cents bouteilles ?

— "Dans la cave, je suppose."

— "Encombrée comme elle est présentement, je crois la chose impossible ; tu peux toi-même t'en assurer."

— "Le fait est qu'elle contient mille chose encombrantes."

— "Et fort inutiles ; à quoi te servent tous ces vieux fers formant des tas partout, et bons, tout au plus, à aller à la fonderie ?

— "Il est facile de s'en débarrasser."

— "Cela nous donnerait un emplacement appréciable ; on hésite, en vérité, à descendre à la cave, tant l'accès en est devenu dangereux ; rebuts rouillés aux pieds, tringles de fer sur la tête ; c'est un véritable casse cou."

— "Dès demain, je vais faire enlever tout cela."

Quelques jours plus tard, en effet, la cave était vide ; Herminie dissimula, très habilement, la satisfaction qu'elle éprouvait.

Avec une tige de fer mince et effilée, ce n'était plus les murs qu'elle sondait, mais le sol, à une profondeur de plus de cinquante centimètres ; aucun corps dur n'arrêtait la pointe, rien ne révélait la présence du trésor ; c'était à n'y rien comprendre.

"C'est ici, dans cette cave, répétait-elle avec rage, que se trouve la cachette, Pierre l'a dit en dormant ; il n'y a pas à s'y tromper ; porter ses investigations ailleurs serait s'égarer bénévolement ; recommençons donc nos recherches, mais sérieusement cette fois."

Munie d'une lanterne à réflecteur, projetant une lumière claire sur les objets et un chiffon de toile grossière en main, elle recommença l'inspection des murs ; le marteau n'ayant rien révélé, le nettoyage des jointures allait peut-être fournir quelque indication précieuse.

Avec une patience incroyable, Herminie se remit à l'œuvre ; le filot de ciment qui entourait chaque pierre fut débarrassé de la

couche de poussière qui le recouvrait, et examiné attentivement. Le troisième jour, Mme Matrain jeta un cri de surprise, un cri de joie; elle venait de reconnaître un encadrement cimenté d'une teinte différente que celui du reste de la cave; ce dernier de forme rectangulaire, avait dû, un jour, livrer passage à un coffret de même dimension, et l'ouvrier malhabile qui s'était chargé de cette opération n'avait pas songé qu'en scellant les pierres, sans solution de continuité, ce filet devait fatalement attirer l'attention des curieux.

Il n'y avait plus à en douter, le million était là; quant à s'en emparer, Herminie n'y songeait guère; elle n'avait eu qu'un but: savoir où il se trouvait; maintenant que son désir était satisfait, que lui importait le reste! Une bouffée d'orgueil, cependant, lui monta au visage, car ce qui était un mystère pour tout le monde devenait une certitude pour elle; son mari était à sa merci à partir de cet instant, et elle l'amènerait, de par la force des choses, à transiger avec Jacques; il y en avait assez pour deux et l'obligé serait encore Pierre Matrain, puisque le sac de voyage était la propriété de son frère.

Sans perdre un instant, elle enfonça un clou à l'un des coins du rectangle cimenté afin de pouvoir reconnaître au besoin la place exacte qu'il occupait; puis ramassant la poussière tombée, elle fit de nouveau disparaître sous une couche épaisse l'endroit révélateur. Quelques instants plus tard, tout était remis en état; l'œil le plus exercé n'eût rien découvert d'anormal dans le sous-sol de cette maison.

XX

Ainsi qu'il l'avait dit, Pierre Matrain était allé faire une visite au juge d'instruction.

Le magistrat l'avait reçu avec empressement, pensant que les paroles du serrurier ne pouvaient qu'éclairer d'un nouveau jour quelques points encore obscurs de l'affaire.

—Eh bien, Monsieur Matrain, qu'avez-vous à m'apprendre au sujet de votre frère? lui demanda le juge en l'apercevant et lui désignant de la main un siège dans son cabinet.

—Rien que vous ne sachiez déjà, répondit Pierre Matrain; je venais simplement recommander Jacques à votre bienveillance.

—Celle-ci ne lui fera pas défaut, répartit le magistrat, quoi qu'il ait eu vis-à-vis des agents de l'autorité, des façons d'argir vraiment condamnables.

—Si mon frère eut été en pleine possession de son bon sens, il n'eût point mérité le reproche que vous lui adressez, Monsieur le juge; mais on vous l'a dit, depuis quelque temps ses idées sont confuses; il est sous le coup d'une monomanie délirante; le malheureux est à la veille de perdre complètement la raison.

—Eh! eh! il n'en est pas encore à ce point extrême; lorsque je l'ai interrogé, il m'a répondu, en vérité, avec une netteté d'esprit remarquable; j'en ai même été frappé.

—C'est qu'il était dans un de ses bons moments. Interrogez sa femme elle-même, et ma belle-sœur vous dira que parfois sa tête déménage et qu'il y a tout à craindre de sa part quand sa folie l'empoigne.

—Son million, continua en souriant le magistrat?

—C'est cela même, son million dans un sac de voyage, que j'ai trouvé dans la doublure, et dont je me suis emparé à son nez, à sa barbe; un conte à dormir debout, ni plus ni moins.

—Très drôle, en effet. Pourquoi a-t-il fixé ses regards sur ce sac de voyage plutôt que sur tout autre objet de son magasin?

—Parce qu'il m'a prêté ce sac pour aller à Paris, il y a un an.

—C'est un Prussien qui l'a abandonné chez lui, je crois.

—Et qui a été tué à Pont-Noyelle.

—Était-ce un officier allemand?

—Un simple soldat. Voyez vous un soldat voyageant avec un million dans un sac de voyage et le laissant traîner sans aucun soin parmi tous les bric-à-brac d'un brocanteur chez lequel il loge!

—Cela ne supporte pas l'examen, mais pourquoi a-t-il attendu jusqu'à ces derniers temps pour vous réclamer sa part du million, au lieu de l'avoir fait lors de votre retour de Paris?

—Parce qu'il y a un an, Jacques avait son esprit lucide comme vous et moi. S'apercevant par la suite que mon commerce prospérait, tandis que le sien restait stationnaire, la jalousie l'a mordu au cœur; il a inventé des causes insensées à la réussite de mes entreprises; il n'a pas voulu comprendre qu'avec un travail soutenu et quelques affaires heureuses, un homme qui n'avait été rien jusque-là pouvait devenir quelque chose; cette idée n'a plus quitté sa pauvre tête; son cerveau surchauffé n'a pu qu'éclater, et s'il recouvre sa liberté il faut s'attendre à un malheur dont l'un de nous sera la victime.

—Il y a du vrai dans votre supposition.

—Nous ne nous faisons aucune illusion à cet égard; pour ma part, je m'attends à tout.

—Je vais le faire examiner par des médecins spécialistes.

—Si ces messieurs, comme je le pense, concluent à un internement dans une maison de santé, je ne veux pas qu'il soit dit, Monsieur le juge, que mon malheureux frère reste à la charge du département, je m'offre à payer sa pension aussi longtemps que besoin sera.

—C'est bon à savoir, dans l'intérêt même de Jacques Matrain, et votre proposition généreuse ne pourra qu'augmenter, de la part de tous, l'estime et la sympathie de notre ville.

—Quand cette affaire viendra-t-elle au Tribunal?

—Dans trois semaines; si votre frère était dans un état d'esprit normal, on pourrait, en attendant, le remettre en liberté; mais sa fureur augmentant chaque jour, ce serait le comble de l'imprudence d'y songer; de plus, je tiens à ce qu'il soit visité sérieusement par une Commission médicale; le temps de convoquer ces docteurs demandera bien quinze jours; il faut donc compter trois semaines avant l'appel de l'affaire. Voulez-vous voir le prisonnier?

—Je n'en ai nulle envie, car ce serait peut-être augmenter sa surexcitation trop grande déjà.

—Il serait bon au contraire que je me rendisse compte par moi-même du degré de monomanie de ce garçon-là; venez, nous allons lui faire une visite.

—Je n'ai pas besoin de vous prier, Monsieur le juge, de traiter aussi bien que possible cet infortuné; ce n'est point un criminel, et s'il a maltraité vos agents, c'est que sa tête était sans dessus dessous; les sergents vous l'ont appris du reste.

—Votre frère est fort bien traité; j'ai donné des ordres en conséquence; à part la liberté qu'il n'a pas provisoirement, je ne vois point où il pourrait être mieux. Venez.

Passant par de longs couloirs, le juge d'instruction, suivi de Pierre Matrain, se dirigea vers la cellule du prisonnier, et la fit ouvrir aussitôt.

En apercevant les deux visiteurs, Jacques Matrain, qui était assis sur son escabeau, dans le fond de la cellule, se leva mit comme par un ressort.

—Eh bien, mon ami, lui dit d'une voix sympathique le juge d'instruction, comment allez-vous aujourd'hui?

—Comme hier, comme toujours, je vais bien, répondit le brocanteur.

—Reconnaissez-vous la personne qui m'accompagne?

—Pour mon malheur, hélas!... c'est mon misérable frère.

—Voyons, mon ami, soyez raisonnable, et n'injuriez pas le seul parent qui s'intéresse à vous.

Jacques Matrain regarda fixement le juge d'instruction, et, les bras croisés sur sa poitrine, il partit d'un bruyant éclat de rire.

—Oh! la bonne âme, ajouta-t-il en levant les yeux vers le plafond, qu'advient-il donc si ce plat coquin ne daignait s'intéresser à moi!

—Vous voyez, Monsieur le juge, dit le serrurier au magistrat, il n'y a rien à faire; le malheureux se croit persécuté, et c'est sur moi que retombe sa colère.

—Écoutez-moi, Jacques Matrain, dit le juge d'instruction en prenant un ton grave et sévère; je puis vous certifier que personne ne vous veut du mal, et que votre frère, en particulier, ne souhaite que vous voir heureux.

—Aveugles, murmura le brocanteur, dupes inconscientes, quand donc verrez-vous clair!...

—Savez-vous ce qu'est venu faire près de moi celui que vous poursuivez de votre haine étrange? vous recommander à mes soins, et, si faire se peut, réclamer votre élargissement.

—Idiots!... poursuivit à mi-voix le prisonnier, quand on pense que les plus malins s'y laissent prendre!...

—Restez calme, ne vous laissez pas aller à vos emportements habituels; c'est cette fureur, sans cesse renaissante, qui vous est le plus préjudiciable; sans elle vous ne seriez pas ici.

—Je suis fort calme, répartit Jacques Matrain, et je veux le rester dans mon propre intérêt; le mot d'ordre est de me faire passer pour un monomane, un lunatique, un fou; je prouverai que j'ai toute ma raison.

—Si vous en jouissiez vous n'auriez plus l'esprit hanté par ce million, entrevu dans votre imagination trop féconde, et qui vous tourne sotttement la tête.

—Monsieur le magistrat, permettez-moi de vous avertir que Pierre, intérieurement, doit bien rire de vous; lui qui sait, mieux que personne, que ce million existe.

—Vous m'insultez, je crois?

—Je n'en ai pas la volonté.

—Faites attention à vos paroles, car je représente ici la Justice...

—Humaine, c'est-à-dire faillible et se trompant quelquefois. Ah! la Justice ne croit pas à mon million; ah! elle donne gain de cause au voleur et persécute le volé; cela s'est vu déjà, la perfection n'étant pas de ce monde; mais l'heure sonne toujours où l'équité reprend ses droits, tout me dit qu'elle est proche cette heure, et que je ne l'attendrai pas longtemps.

Pierre Matrain regarda le magistrat en haussant les épaules ; ce dernier, tortillant d'une main fébrile ses longs favoris, commençait à n'avoir plus lui-même cette placidité d'esprit qu'il recommandait tant, tout à l'heure, au brocanteur,

—Alors, vous persistez à accuser votre frère de vous avoir volé un million ? reprit-il d'une voix saccadée.

—J'y mets la plus grande persistance.

—Trouvé par lui dans ce sac de voyage ?

—Que je lui avais prêté.

—Lequel avait été abandonné chez vous, pendant l'occupation allemande, par un soldat prussien.

—Comme vous le dites, par un soldat prussien.

—Eh bien, Jacques Matrain, le doute n'est plus possible : vous êtes fou à lier.

—Vraiment ?

—Les soldats prussiens, pas plus que ceux des autres nations, ne vont à la guerre avec des millions dans leurs poches ou dans leurs sacs ; soutenir une parçille énormité, c'est se déclarer candidat pour un cabanon dans un asile d'aliénés, et vous en êtes arrivé là. Sortons !

En disant ces mots, le juge d'instruction tourna le dos au prisonnier, ouvrit la porte de la cellule et sortit avec Pierre Matrain. Le gardien, qui se tenait au dehors, referma la porte et la verrouilla soigneusement.

—Qui possède ce sac de voyage, demanda le magistrat au serrurier.

—Ma belle-sœur.

—Priez-la de me l'apporter ce soir, que j'examine un peu cette cause de querelle et de folie.

—Votre commission sera faite. Que pensez-vous de mon frère ?

—Votre frère entre dans une période de folie raisonnante, c'est la plus difficile à guérir.

—Alors, vous concluez à son admission dans une maison de santé ?

—Sans hésiter.

—Je préfère cela à une condamnation.

—Cela vous coûtera plus cher.

—Peu importe ; les liens de famille ne sont pas un vain mot.

—Monsieur Pierre Matrain, vous êtes un sage et un philanthrope ; recevez mes compliments.

Le serrurier salua et sortit ; le soir même, le sac de voyage était entre les mains du magistrat.

XXI

Le mois qui suivit n'amena aucun fait saillant propre à modifier la tournure qu'avait pris ce qu'Amiens appelait "le procès Matrain". L'instruction, sans abandonner complètement la question : coups et blessures aux agents, dans l'exercice de leurs fonctions, faisait la part large aux désordres cérébraux du brocanteur, à ses revendications folles et aux actes qui résultaient de cet état d'esprit.

Si le juge d'instruction n'eût écouté que son propre sentiment, il eût abandonné l'affaire ; mais c'était impossible ; les agents de l'autorité avaient été insultés et maltraités publiquement ; de nombreux témoins étaient présents ; cette algarade avait fait du bruit dans la ville ; on ne comprendrait donc pas ce désistement inattendu ; les langues iraient leur train : c'est parce que Jacques Matrain a trouvé des protecteurs qu'une ordonnance de non-lieu est rendue en sa faveur ; son frère a dû payer un bon prix sa liberté ; si c'était un autre, qui n'eût pas le sou, les juges ne se montreraient pas si ac-

commodants ; ce serait une litanie de récriminations à n'en plus finir ; mieux valait donc que les choses suivissent leurs cours quel que fût le résultat ; l'opinion publique, du reste, recevrait un semblant de satisfaction, et les agents eux-mêmes se verraient protégés.

La femme du brocanteur avait continué son commerce, comme si son mari eût été présent, et la vente, loin d'avoir diminué, se chiffrait chaque semaine par un total plus élevé ; pour avoir des nouvelles, le client se présentait et achetait ; jamais la maison n'avait eu une telle vogue.

Pour Mme Jacques Matrain, son mari était malade du cerveau ; il était menacé de folie, et elle ne cachait ses impressions à personne. Son beau-frère lui faisait une visite chaque jour, et l'entretenait dans ces idées, comme bien on pense. Le lendemain de son entrevue avec le juge d'instruction, il vint dans l'après-midi comme de coutume, et raconta longuement à sa belle-sœur les incidents de la veille et surtout l'offre répétée qu'il avait faite au magistrat de payer la pension de son frère dans une maison de santé.

—Alors, il ne sera pas condamné pour avoir battu les agents ? demanda Mme Matrain.

—J'en ai la presque certitude, répondit le serrurier ; comment voulez-vous condamner un homme qui n'a plus sa tête à lui.

—Sur un point, soit ; mais sur le reste, il ne déraisonne nullement ; plus je le vois, plus je m'en rends compte.

—Très bien ; mais ce point lui causant de violentes fureurs et lui faisant perdre la raison, dans une crise prochaine il tuera quelqu'un, vous ou moi. Tenez-vous à mourir assassinée ?

—Cela n'a rien de séduisant.

—Donc, il faut faire taire tout sentiment, pour n'avoir en vue que sa conservation personnelle et la nôtre.

—Le temps amènera peut-être un heureux changement en lui.

—Souhaitons-le ; mais n'y comptons pas ; à l'âge de Jacques cette cure sera fort difficile.

—Vous avez, Pierre, une singulière façon de consoler les gens.

—A quoi bon s'illusionner ? Ne vaut-il pas cent fois mieux que vous sachiez ce qu'il en est, que de vous leurrer d'espoirs irréalisables ? Je vous l'ai dit et je vous le répète : je mets ma bourse à votre disposition ; quoi qu'il arrive, vous ne manquerez de rien ; je suis un bon frère, moi, je vous le prouverai en toutes circonstances.

—Merci, jusqu'ici, j'ai pu me suffire ; il en sera de même par la suite, je l'espère.

—Tranquillisez-vous donc et comptez sur moi.

Herminie, à laquelle Pierre racontait parfois ses entrevues avec sa belle-sœur, leur conversation et aussi sa démarche auprès des juges, écoutait en silence, ou répondait par quelques mots insignifiants. Tant d'astuce chez son mari la bouleversait intérieurement ; mais elle trouvait dans son énergique volonté la force de n'en rien laisser paraître au dehors ; d'ailleurs, elle avait un plan d'arrêté, et l'heure n'était pas venue de le mettre à exécution.

Depuis qu'elle savait où le million était caché, elle n'avait jamais reparlé de cet argent ; dans ses conversations journalières, s'il arrivait à Pierre Matrain d'entamer ce chapitre, et d'essayer de prouver que la réclamation de son frère était absurde, Herminie le laissait dire sans soulever de discussion comme auparavant. Tout madré qu'il était, Pierre s'y laissait prendre, croyant que sa femme était de son avis, et que ses préventions n'existaient plus.

Jamais, au contraire, Mme Matrain n'avait vu plus clair dans le jeu criminel de son mari. Non seulement il avait en sa possession une fortune mal acquise, mais, pour la garder, il ne reculait pas devant une séquestration arbitraire, inique, infâme, et manœuvrait de façon à la rendre possible un jour ou l'autre.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

V

(Suite)

La comtesse, cramponnée aux parois du traîneau, venait de faire le sacrifice de sa vie, de celle du cher petit être qu'elle portait dans son sein, lorsqu'un cahot plus brutal que tous les autres renversa le malheureux cocher de son siège.

Il poussait un hurlement d'agonie, lâchant les rênes.

Les loups, une meute féroce, le couvraient déjà, se disputant ses lambeaux.

Et les trois chevaux continuaient leur infernal galop, droit devant eux, suivant d'instinct la route, ramenant la comtesse évanouie aux portes de Lekno, où le comte Kylian la recevait dans ses bras à demi-morte d'horreur, d'épouvante !..

Prématurément, elle mettait au monde un fils qui coûtait la vie à sa mère.

Le comte pleurait sa femme qu'il aimait sincèrement.

La sévérité et la dureté impitoyables n'excluent pas, affirme-t-on, l'affection et la tendresse.

Toujours est-il que le comte Kylian ne se remaria pas et se consacra à l'éducation de cet enfant qu'il s'était mis à follement adorer et qui fut outrageusement gâté.

Excessivement intelligent, d'une précocité étonnante, le hasard voulut qu'il tombât sur un docteur polonais réfugié à Posen, que le comte Kylian attacha à sa maison pour instruire et élever son fils.

Le docteur Wilsky était un vieillard sceptique, égoïste et qui prenait plaisir à voir se développer les mauvais instincts de l'enfant.

—Vous ferez tout le mal que vous pourrez, vous, Frédéric, se plaisait-il à répéter, certain de tirer un véridique horoscope à son élève. . . Je ne verrai pas cela. . . et je le regrette, car ce sera réellement très curieux !!!

—Pourquoi ce sera-t-il curieux, ainsi que vous le dites, Grégoire Wilsky ? faisait le comte Frédéric avec hauteur.

—Parce que, Excellence, vous êtes le plus bel assemblage de vices et d'égoïsme qu'il m'a été donné de rencontrer dans ma longue carrière.

A vingt ans, l'éducation de Frédéric de Malthen était complètement terminée.

—Il en sait autant que moi, disait le vieux Grégoire Wilsky au comte Kylian, beaucoup plus même, parce qu'il voit de beaucoup plus loin. C'est un esprit de haut vol. Il fera tout ce qu'il voudra dans la vie. Et partout, sans prendre la moindre peine, il réussira.

—Comment l'entendez-vous, Grégoire Wilsky ? demanda le comte.

—De toutes les façons. Son Excellence peut prétendre aux plus hautes visées, dans les armes, dans les hautes charges de l'Etat, à la cour. . .

—Il fera ce qu'il voudra, c'est entendu !

—Il faut le consulter, monsieur le comte.

—Oui, vous avez raison, Grégoire Wilsky. Je lui parlerai. Il doit avoir une idée, des projets.

La vie du comte Kylian était loin d'être gaie. Il récoltait ce qu'il avait semé. Sans partage la tristesse régnait au château de Lekno. Cette princière demeure ressemblait maintenant à une véritable tombe.

Avant la vieillesse, les infirmités étaient venues ; perclus de rhumatismes, traînant péniblement cette horrible maladie des riches qui, si durement, leur fait payer par des tortures leur bien-être et leurs excès, — la goutte, — il demeurait impotent, à charge à lui-même et aux autres.

Son humeur était demeurée ce qu'elle était, atrabilaire et hautaine, excepté avec son fils, sur qui il avait concentré toute son affection et que follement il idolâtrait.

Sa volonté ne s'était manifestée que pour l'éducation de Frédéric, il avait tenu à ce qu'il suivit assidument les leçons de Grégoire Wilsky, le vieux docteur.

Du reste, la science, on le sait, intéressait fort le jeune homme, et, avec sa facilité merveilleuse, comme il apprenait toutes choses, même les plus ardues, en se jouant, la tâche du vieux Wilsky avait été des plus aisées.

Si la santé du comte Kylian lui infligeait de cruelles et de constantes douleurs, il souffrait moralement, peut-être plus encore.

Dans le cœur de son fils il ne sentait ni une affection, ni une tendresse. Chaque jour il pouvait constater le féroce égoïsme de Frédéric, qui, avec une glaciale froideur, odieuse surtout chez un être jeune, commençait la vie en rapportant tout à lui-même.

Un matin, après déjeuner, comme le jeune homme accompagnait son père dans la vaste pièce où celui-ci passait la plus grande partie de ses jours, étendu sur une chaise longue, le comte Kylian l'invita à s'asseoir auprès de lui et l'interrogea sur ses projets, sur ses visées.

—Mon cher Fred, débuta-t-il, votre très savant maître Grégoire Wilsky m'a prévenu, pas plus tard qu'hier, que votre éducation était complètement terminée.

—Ah ! il vous a dit cela, Grégoire Wilsky ! Eh bien ! mon père, il aurait pu vous prévenir plus tôt, car il y a beau temps qu'il ne m'apprend plus quoi que ce soit. . . Il baisse beaucoup, Grégoire Wilsky. . . Il rabâche et il radote, c'est ce que l'on nomme en français, je crois, *une vieille baderne*.

—Il a pris soin de vous, Fred. Il n'a épargné ni son temps, ni sa peine et s'est montré un précepteur parfait.

L'impassible visage du jeune comte prit une imperceptible expression d'étonnement :

—Mais, mon cher père, il était pour cela, ce me semble !

—Oui, certes. Mais enfin, il a noblement rempli son rôle.

—Donnez lui une gratification, mon père, et n'en parlons plus. Il n'est pas intéressant le moins du monde, il n'y voit goutte, il prise, il sent mauvais. . . Maintenant qu'il a reconnu lui-même son inutilité, qu'allez-vous en faire ?..

—Mais le garder ici. . .

—Ici, non. Il serait encombrant et gênant. . . Mais une bonne idée, après tout, à laquelle je n'avais pas songé. Donnez-lui ses invalides dans quelque coin. . . afin qu'il puisse attendre sa mort. . . Il chantera nos louanges, nous traitera de généreux et d'humains. . . Ça fait toujours bien dans un tableau.

Le comte Kylian réprima une contraction tant la révoltante indifférence de son héritier l'indignait.

Il reprit avec un soupir :

—Et maintenant, Fred, que votre éducation est terminée, avez-vous des idées arrêtées, des projets ?.. Que comptez-vous faire ?

Le jeune homme fronça les sourcils, et hochant la tête avec méchante humeur :

—Allons ! dit-il, c'est l'explication traditionnelle. . . Nous n'y échapperons pas. . . Ça va être rudement ennuyeux, mon cher père ; mais enfin, puisque vous y tenez, je veux bien vous faire cette concession. Ce que je veux faire ?.. mais vivre. . . Tout simplement !..

—Vous n'avez pas un goût particulier pour une carrière ?..

Le comte Kylian eût parlé sanscrit à son fils que celui-ci n'eût pas eu certainement l'air plus étonné.

—Une carrière ? répéta-t-il, je vous avoue que je n'y ai jamais songé. . . Vous avez, toute votre vie, sagement et économiquement administré votre très grande fortune. Nous possédons des revenus considérables qu'il est inutile d'augmenter et qui s'accroissent d'eux-mêmes. Cela me suffit amplement. . . Si j'ai travaillé, appris, étudié, c'est tout simplement, croyez-le, pour pouvoir élargir le cercle de mes idées et aussi de mes besoins et me mettre à même de savourer une plus grande somme de jouissances.

—Vous n'avez pas l'envie d'entrer dans l'armée, de servir votre pays ?

—Ah ça ! mon père, à qui en avez-vous ?.. Mon pays se soucie bien de moi !.. et tenez pour certain que je lui rends absolument la pareille. . . Il se passera parfaitement de mes services et ne s'apercevra nullement de mon abstention. . . Du reste, nous lui payons de très fortes redevances. . . et c'est très suffisant.

—Vous n'auriez pas désir d'une charge à la cour ?

—Ah ! pour le coup, mon père, je ne sais sur quelle herbe vous avez aujourd'hui marché, mais vous avez réellement des extravagances en tête !

Mais pourquoi diable voulez-vous que j'aie aliéné ma liberté, me plier au caprice d'un roi ou d'un prince, alors qu'ici même, si je le veux, nous pourrions mener un train royal, avoir une cour, des courtisans, tout ce que l'on peut se procurer dans cet ordre d'idées en semant l'or à pleines mains. . . Nos seuls revenus des mines de Yalka seraient plus que suffisants pour entretenir le plus somptueux des fastes et voir tous ceux qui nous entoureraient à nos pieds, il s'agirait simplement d'y mettre le prix.

—Mais que comptez-vous faire ?

—Voyager. Aller à Saint-Pétersbourg, à Paris, à Londres. . . Pas à Berlin, à coup sûr. Berlin est trop triste. Voir du pays. . .

—Seul ?

—Je ne pense pas que vous veuilliez m'accompagner ? Avec votre état de santé ça ne serait point drôle. . . Ah ! à propos. . . êtes-vous content d'Hermann Pluck, votre régisseur ?

Meres, les médecins vous diront que presque la moitié des maladies des enfants sont causées par les VERS et que les

CREMES CHOCOLAT DE DAWSON

sont le meilleur remède (Se vend partout. contre les **VERS**. 25c LA BOITE

—Mais il me semble...

—C'est un voleur, mais il est correct, il vole avec mesure, il emploie des formes... Moi, il me convient parfaitement. A mon avis on ne saurait trouver mieux. Très intelligent... Soyez convaincu, mon père, que je le garderai après vous...

Et sur ce mot, tout plein d'un affectueux respect, se termina l'entretien de Frédéric de Malthen et du comte Kylian.

Frédéric de Malthen quittait Lekno quelques jours plus tard et se jetait à travers l'Europe, — pour employer l'expression du duc de Morny, empruntée d'ailleurs par lui à notre génial Balzac, — comme un bœuf dans la boutique d'un faïencier.

Composé étrange, être hybride, pondérant ses plaisirs, mesurant sa débauche. Vieux par tempérament; et par calcul, mesuré, réfréné et ne dépassant jamais certaines bornes.

Il s'était fait le raisonnement ci-dessus.

—A cinquante ans, mon père est fini, usé, perdu... Si je me laisse aller à mes penchants, je n'irai même pas jusqu'à son âge.

Aussi, au milieu de l'orgie la plus échevelée, il demeurait froid, maître de lui-même, réfractaire à tout entraînement, à toute ivresse.

Naturellement, avec son nom, sa colossale fortune, tous les mondes s'étaient ouverts devant le comte Frédéric de Malthen.

Doté d'une excellente santé, d'une activité prodigieuse, de nerfs solides et bien trempés, il devait obtenir un très grand succès dans le monde où l'on s'amuse... et dans l'autre.

Des amitiés factices, des amours sans lendemains, où le cœur n'avait aucune part... Et ce fut tout.

Le jeu lui-même n'avait pas d'attrait pour lui. Avec son glacial sang-froid, ses calculs, sa réserve, ne finissait-il pas toujours par gagner?... Et dès lors le gain ne pouvait lui causer aucune joie, les plus grosses pertes aucune peine.

Un soir, il pouvait bien y avoir quatre années qu'il s'amusait ainsi, ménageant, économisant ses forces, à travers l'Europe, laissant partout après lui une renommée de grand seigneur, d'esprit et d'élégance.

Il était à Paris depuis quelques mois et s'y amusait fort.

Il se trouvait à l'Opéra, en compagnie de femmes charmantes.

On donnait les *Huguenots* et Mazini, dans le septuor du duel, s'était surpassé, enlevant les applaudissements frénétiques de toute la salle.

On commençait la *Bénédiction des poignards*, cette page magistrale où s'est surpassé le génie de Meyerbeer.

A cet instant, un léger coup fut frappé à la porte et une ouvrière se présenta, un télégramme à la main.

—Que le diable l'emporte! murmura le comte Frédéric, adressant un mouvement de tête impératif à cette femme.

Celle-ci ne pouvait comprendre et s'obstinait à tendre le papier bleu que le comte finissait par recevoir.

Et, sans briser le cachet, il attendit la fin de l'ensemble, tenant toujours la minuscule enveloppe entre les doigts.

Le cachet brisé, durant les applaudissements, il lut, sans que bronchât un muscle de son visage :

« Comte Kylian, toute extrémité. Appelle son fils. Très urgent.

« WILSKY ».

—C'est assommant, fit M. de Malthen encore entre ses dents, on ne peut avoir une seconde de tranquillité.

Le rideau baissé, en s'empressait.

—Une mauvaise nouvelle? cher comte.

—Très urgent?... Un chagrin?... Une perte?...

Les interrogations se croisaient.

—Non, répondit-il toujours glacial, ce n'est rien!

Il calculait... toujours et quand même.

Largement il avait le temps de se jeter dans une voiture, de courir chez lui, de prendre l'express de Cologne qui partait à minuit...

Avec sa colossale fortune, que pouvait être, en outre, la dépense d'un train express!

Oui, certes, tout cela était faisable. Mais aussi quel dérangement! quels ennuis!... quel tracass!

A la sortie de l'Opéra, il offrait un grand souper, une fête brillante, qui ne se terminerait que bien avant dans la nuit... Et tout cela serait perdu... Ces joies! ce plaisir manqués!... Allons donc!...

—Bah! fit-il, à demain les affaires sérieuses... L'express de Cologne demain à neuf heures du matin, et ce sera parfaitement bien!...

Le comte Frédéric arriva à Lekno... Le comte Kylian était mort depuis quelques heures à peine.

—Désespéré, disait Grégoire Wilsky, appelant son fils!... Une agonie terrible!...

—Grégoire Wilsky, lui dit durement le comte de Malthen, faites-moi grâce, je vous prie, de vos doléances... En quoi ma présence aurait-elle pu empêcher le comte de mourir!!!

Par exemple, les funérailles du chef de la maison furent splendides!

Toute la contrée y fut conviée et, devant le catafalque, le défilé dura plusieurs heures.

Puis Frédéric repartit aussitôt, reprenant sa vie de plaisirs et de fêtes.

Avant, il avait fait venir Hermann Pluck et lui avait tenu ce langage, l'accompagnant de son froid et mauvais sourire :

—Combien volais-tu à mon père par an, Hermann Pluck?

Le régisseur, un maigre, pâle, d'un blond fadasse avec de petits yeux de porc, tournait entre les mains son bonnet de feutre.

—Allons! réponds vite... Je suis pressé... Je n'ai pas de temps à perdre...

—Son Excellence veut plaisanter.

—Bien... Tu ne veux pas me dire ton chiffre... Je te garde... C'est entendu... Je l'avais promis à ton père.

—Ah! monsieur le comte!...

—Assez... Je ne crois pas à ta reconnaissance. Tu volais mon père... Vole m'en le double... Je ne dirai rien. Je fermerai les yeux... Seulement... vole-moi, mais seulement moi!... Ne fais crier ni les fermiers, ni les paysans, ni les mineurs... Tu m'entends bien. Autrement... je te chasse!... Tu m'as compris! Tourne-moi les talons que je ne voie plus ton horrible face... Tu es trop laid!...

Les chevaux étaient attelés à la berline de voyage et le comte précédé de son courrier, suivi de son secrétaire, de ses valets de chambre, se faisait conduire à la gare de Posen, où il reprenait le train.

Quatre années encore de plaisirs et de fêtes, et le comte Frédéric de Malthen recevait, en Italie, où il passait en ce moment la fin de la froide saison, une longue lettre d'Hermann Pluck.

—Que me veut ce gremlin? dit-il après avoir couru à la signature.

Le régisseur exposait à son maître toute une suite de condoléances.

Les ouvriers des mines de Yalka se montraient mécontents. Ils parlaient de se mettre en grève. On tenait dans le personnel des propos incendiaires. L'hiver avait été très dur, les pommes de terre étaient flétries par des gelées précoces!...

—Et patati, et patata! fit le comte... Que diable veut-il que ça me fasse que le houblon n'ait pas donné, que le tabac manque!... Mais il est idiot cet Herman Pluck! Je vais le flanquer à la porte!

Il réfléchit pendant quelques secondes.

—Au fait, dit-il tout haut, répondant à l'immédiat travail qui se faisait dans son esprit, c'est une idée, et elle n'est peut-être pas mauvaise!

Malgré ses infinies précautions et malgré une sévère surveillance, cette fête perpétuelle qu'il menait à travers le monde, sans temps d'arrêt ni repos, l'avait quelque peu fatigué. L'estomac le faisait souffrir. Il se sentait dyspeptique... Il devait enrayer, se ménager davantage...

—Je vais me mettre au vert et aller voir de près ce qui se passe.

Et quelques jours plus tard, sans crier gare, il tombait tout droit à Lekno.

A l'aspect de son maître, Hermann Pluck, de jaune qu'il était, devenait d'une affreuse verdeur et se prenait à trembler.

—Tu es une brute, Hermann Pluck, lui dit le comte Frédéric. Je t'avais bien prévenu cependant... Tu ne t'es pas contenté de me voler deux fois plus que mon père... Tu as voulu encore plumer les pigeons!... Et tu l'as fait de si près qu'ils ont crié et crient encore.

—Excellence!

—Tais-toi, surtout!... Tais-toi!... Où je te fais assommer sur place et je délivre ta femme de son horreur de mari, ce qui me donnera certainement droit à sa reconnaissance!

—Excellence!

—Je t'ai dit de te taire... Ce soir, après dîner, à dix heures... Tu viendras me trouver avec les comptes de mine. File! au trot!

A l'heure dite, le régisseur se présentait chez son maître, un volumineux dossier sous le bras.

Dans la haute cheminée de l'ancien cabinet de travail du comte Kylian, où se déroulait cette scène, un feu intense, composé d'énormes bûches amoncelées, flambait en un éclatant brasier.

—Ce sont tous les comptes? fit M. de Malthen.

—Oui, Excellence.

—Toutes les pièces y sont?

—Il n'en manque pas une.

—Bien.

Et M. de Malthen, s'emparant du dossier, le jeta dans la cheminée où, en une seconde, il se consuma en une énorme gerbée de flammes et d'étincelles!

L'intendant se demandait, la bouche ouverte, la mine effarée, si la démence ne s'était pas emparée de son maître!

—Non, Hermann Pluck, lui dit froidement le comte, je ne suis pas fou le moins du monde... Seulement, ferme la bouche, tu es réellement trop affreux. Maintenant, tâche de répondre à mes

questions, sans phrases, sans paroles inutiles. Oui, non, ou un chiffre. Pas un mot de plus.

—Bien, Excellence.

—C'est déjà de trop. Je ne te demande que des paroles utiles. A combien se montent les bénéfices de la mine de Yalka, avec les tarifs actuels ?

Le régisseur donna un total excessivement élevé.

—En doublant les salaires, quelle serait l'addition ?

L'instinct de la rapacité fut le plus fort.

—Mais, Son Excellence n'y songe pas... Mais...

M. de Malthen s'empara, dans la cheminée, d'un énorme tisonnier rougi à blanc, et :

—Un mot de plus, animal... et je te brûle la langue... Le chiffre... double brute !... Je ne te demande que le chiffre ?

Le chiffre fut instantanément fourni.

Les revenus nets de Yalka étaient diminués d'un large tiers.

—C'est bien, file.

Hermann Pluck se retirait, à reculons, saluant jusqu'à terre, alors que son maître ne l'honorait même pas d'un regard.

—Ah ! reprit le comte. Donne des ordres. Journée de chômage demain... Tous les ouvriers réunis sur la place de Yalka. J'aurai une communication à leur adresse. Mais... file !...

Et le comte, tout haut :

—Dieu, qu'il est laid, cet animal !... Il enlaidit tous les jours ! Jamais je ne pourrai m'habituer à sa hideur !...

Le lendemain, le comte de Malthen arrivait à cheval à Yalka et se rendait immédiatement à l'auberge du Chariot-d'Or, devant la porte de laquelle il mettait pied à terre.

Tous les hommes, suivis de leur famille, se trouvaient réunis sur la place.

L'arrivée de M. de Malthen fut accueillie par un silence de mort.

Au milieu de cette foule compacte, composée d'hommes, de femmes, d'enfants, le comte comprenait bien qu'il ne trouvait aucune sympathie.

Des visages farouches, des regards irrités, des poings fermés, des dents grinçantes... La haineuse misère !...

—Que l'on apporte une table, ordonna M. de Malthen au patron de l'auberge. Ce qui fut immédiatement fait.

Et le comte s'élança d'un bond sur cette tribune improvisée.

De la main il adressa à cette foule haineuse et houleuse et qui commençait à faire entendre de violents murmures, un geste pour obtenir le silence, et alors :

—Mes amis commencent-ils, j'ai appris que vous aviez, paraît-il, de violents sujets de mécontentement !... Je vous prie de me les faire connaître... A cet effet que l'ouvrier, le contremaître, qui possède le mieux votre confiance, s'avance ici et me présente tout au long ses griefs et les vôtres...

Et aussitôt un vieux, solide encore, mais courbé par le travail, sortait des rangs et, rouge, embarrassé tout d'abord, venait se placer bien en face du comte Frédéric.

Et il commença toute une litanie de doléances et de plaintes. Les ménagères ne pouvaient y tenir ; le pain était cher, les enfants criaient, tout le monde souffrait, les pommes de terre !...

—Que voulez-vous donc gagner en plus ? demanda le comte.

Alors ce furent des cris exaspérés, des voix aiguës, celles des femmes dominant le tumulte.

Le vieux contremaître finit par pouvoir se faire entendre.

—Monsieur le comte, dit-il à haute voix, nous demandons... oui, vraiment... Il n'y a pas moyens à moins... nous demandons 40 pfennings de plus par journée (10 centins).

Et il répétait, pour affirmer l'exorbitance du chiffre :

—Pas à moins ! Pas à moins !...

—Eh bien !... et M. de Malthen cria de sa voix la plus forte, désormais vous toucherez... C'est bien quarante pfennings que vous réclamez ?... Prenez-vous l'engagement d'honneur de vous montrer satisfaits d'un supplément de quarante pfennings ?...

—Oui ! oui ! hurlements prolongés. Pas un pfennig de moins !... Quarante !... Quarante !...

—Eh bien ! désormais vous toucherez... par chaque journée de travail, un supplément de soixante pfennings !... Je trouve que quarante ce n'est pas assez !...

D'abord, on n'avait pas compris.

Mais M. de Malthen cria une seconde fois le chiffre, l'indiquant en outre au moyen du mouvement répété de ses doigts... et il n'y eut plus de doute !...

Alors ce fut du délire ! on faillit renverser la table, voulant porter M. de Malthen en triomphe.

Energiquement il s'y refusait, ayant peine à se dépêtrer de ces manifestations affolées qui se prolongeaient à l'infini.

Les femmes pleuraient, les enfants criaient, quelques chiens même s'étaient mis à hurler.

M. de Malthen, au moyen de ses bras, se livra à une télégraphie énergique, expliquant ainsi qu'il n'avait pas fini de parler.

Le silence se rétablit peu à peu.

—J'ai encore quelque chose à dire, reprit-il. Vous avez raison d'être très mécontents d'un homme à mon service... Cet homme c'est mon régisseur, mon intendant, mon homme de confiance ! Il vous a indignement volés... Et moi aussi... Je le chasse... Vous pouvez le renvoyer vous-même chez lui, avec accompagnement de schlague.

Pour Hermann Pluck, dès les premiers mots, il avait pris ses jambes à son cou, et filait, tel un dard, dans la direction de Lekno.

Mais, bientôt rejoint, il eût été mis en pièces si le comte n'eût cru devoir interposer son autorité.

Non pour cette canaille d'Hermann Pluck... mais, ça aurait fait des histoires !...

Il ne put cependant regagner sa demeure qu'aux trois quarts assomés et son jaune visage mis en sang par les ongles des femmes.

Cependant la foule se reformait, joyeuse, bruyante, voulant à tout prix témoigner sa reconnaissance.

Et le vieux contremaître, à nouveau s'avança, cherchant à combiner le mieux tourné des compliments.

—Allons ! bon ! fit le comte en sourdine, un discours, maintenant... Oh ! mais non !...

Le contremaître débutait :

—Auguste seigneur !...

M. de Malthen lui coupa brusquement la parole.

—Mon brave ami, lui dit-il, je ne m'appelle pas "Auguste." Je me suis toujours nommé "Frédéric."

Les vivats recommençaient de plus belle.

Le comte ne trouva qu'un moyen de les faire cesser.

Regagnant son cheval, qu'un piqueur, monté lui-même, tenait en main, il s'adressa à l'aubergiste :

—Goliath Hausser, combien as-tu de pipes de bière dans ta cave ?

—Il y en a bien une dizaine, Excellence.

—Je te les prends... On te paiera à Lekno... Mais s'ils ne sont pas tous comme des Polonais avant une demi-heure, il n'y a rien de fait !...

Et M. de Malthen s'éloigna au galop, poursuivi par les clameurs ardentes des hommes, les bénédictions des femmes, et se disant à mi-voix :

—L'idole des foules !... Tout simplement !... Me voici pour longtemps tranquille !...

En chemin, il rencontra Hermann Pluck, qui goignait, goignait, se traînait, essuyant ses balafres et se frottant les reins.

—Hermann Pluck, — ordonna-t-il, — je n'ai pas encore fini avec toi. Et il s'en faut.

L'intendant se sentant repris d'une souleure intense, s'arrêtait tout tremblant.

Ça n'était donc pas terminé ?... Qu'allait-il donc subir encore ?... Un supplice plus cruel que le premier et auquel il ne s'attendait guère.

—Hermann Pluck, — lui dit M. de Malthen, — tu as été quinze années au service du comte Kylian, n'est-ce pas ?

—Oui, Excellence.

—Et cinq années au mien ?

—Oui, Excellence.

—Tu m'apporteras demain matin, à Lekno... Tu m'entends bien... quatre cent mille marks !

—Quatre cent mille marks ! — répéta d'une voix angoissée et étranglée l'ex-régisseur.

—C'est étonnant comme cet affreux homme est bavard. Oui quatre cent mille marks !

—Eh ! Seigneur ! Dieu bon ! Dieu juste ! Où Son Excellence veut-elle que je les prenne ?...

—Où tu voudras... Seulement, je te prévient d'une chose... C'est que si cette somme n'est pas déposée demain matin, au château, avant le dernier coup de la douzième heure... Je déposerai une plainte devant la cour de justice !... Et nous verrons ce qu'elle te fera cracher !...

—Son Excellence m'égorge !... C'est le pain de ma femme et de mes enfants !...

—Tu leur donneras des pommes de terre.

—Mais, je ne possède pas cette somme.

—Tu l'emprunteras.

Et le comte conclut, le menaçant du bout de sa cravache :

—Avant la douzième heure... Tu m'as entendu. J'ai brûlé le dossier des mines, Hermann Pluck, mais il reste au château les comptes des fermages et des bois.

Et M. de Malthen repartit au galop, sans voir Hermann Pluck, qui, tombé à genoux sur la route même, hurlait au perdu, lui montrant les deux poings.

On le comprendra du reste, la popularité du comte de Malthen, en quelques secondes, était devenue immense.

Pour tous les mineurs de Yalka, il était un bienfaiteur, un père. Il l'avait bien compris.

Aussi ne fut-il nullement étonné de recevoir le lendemain matin, à la première heure, une députation qui le conviait à se rendre à la mine, à y descendre pour y rencontrer une sorte de surprise que tous ces braves gens s'étaient entendus pour lui ménager.

A l'insistance respectueuse, mais têtue, de la députation, M. de Malthen comprit combien il serait impolitique de récuser l'invitation.

Ce refus pourrait être pris pour du dédain et lui faire perdre la meilleure partie de sa générosité.

Enfin, il n'était peut-être pas fâché, après tout, de revoir ces mines qu'il n'avait pas visitées depuis son enfance, alors qu'il accompagnait le comte Kylian dans les inspections que faisait celui-ci en ses souterrains et superbes domaines.

Il consentit donc à suivre les ambassadeurs et se rendit à Yalka en voiture.

Il y arrivait sur le coup de huit heures du matin.

La place du village, les fenêtres des maisons, tout était enguirlandé et pavoisé.

Un arc de triomphe avait été dressé avec de touchantes inscriptions :

« A notre bienfaiteur ! A notre maître bien-aimé ! »

— Tout cela pour soixante pfennings, se disait le sceptique que rien ne pouvait émouvoir.

Tout était calcul dans cette âme aussi dure que sèche.

Les quatre cent mille marks qu'il allait faire dégorger à Hermann Pluck compenseraient largement l'élévation de salaire durant l'espace de deux années.

— D'ici là, se disait le comte, on aura bien découvert un appareil, un perfectionnement simplifiant de beaucoup l'extraction et supprimant une partie de la main-d'œuvre... Je ne risque donc pas grand-chose.

Les mines de Yalka, du duché de Posen, similaires de celles de Wielickza et de Bocheria, en Pologne, sont les seules où se trouvent des gisements de sel absolument secs et où se creusent des galeries comme dans les gisements houillers et métallurgiques.

On y descend par des puits qui atteignent parfois une profondeur de deux cents mètres.

Une fois là, on se trouve en une véritable ville, percée de rues de variables largeurs, sous des voûtes souvent plus élevées que celles de nos cathédrales.

Ces rues, en tous sens, se croisent et vont aboutir à des places, former des carrefours.

Là vit tout un peuple de mineurs qui ont bâti des cabanes, creusé des chapelles et se sont ingénies de façon à se procurer toutes les commodités de la vie, avec une demeure où ne pénétrèrent jamais les rayons du soleil.

Plusieurs y passent leur existence, ne revenant à la surface de la terre qu'aux jours fériés. Un grand nombre y sont nés.

Ils y élèvent et y gardent des chevaux, d'autres animaux nécessaires à leurs travaux, à leur subsistance.

Surprenant et féérique, le spectacle de la lumière frappant les parois cristallines de ces rues et de ces voûtes !

La flamme des lampes, au lieu de prendre cette teinte rougeâtre qu'elle garde dans les autres mines, a un éblouissant effet et projette dans toutes les directions des embrasements fantastiques et des scintillements irisés.

Les ouvriers qui travaillent en ces galeries d'abord étroites taillent au ciseau des blocs de différentes grosseurs.

Ces blocs, à peine séparés de la muraille, sont ensuite transportés au dehors de la mine.

Le commerce s'en empare immédiatement, les égruge, les pulvérise, et, sans autre main-d'œuvre, les livre à la consommation.

Ceci décrit, nous revenons au comte de Malthen.

Les mineurs, pour reconnaître sa princière générosité, lui proposaient la suppression de l'emploi d'Herman Pluck.

Un syndicat surveillerait et administrerait la mine au mieux des intérêts du propriétaire, du maître. Et il pouvait être certain qu'il ne serait en aucun point lésé.

Il acceptait, sachant qu'on lui disait vrai, et comprenant tout l'avantage que lui présentait une combinaison pareille.

Et maintenant, après avoir trempé ses lèvres dans un vidercome de bière rempli en son honneur, il en avait assez de cette petite fête et ne demandait qu'à retourner au plus tôt à la lumière du soleil.

On le comprendra, afin de fêter la venue de Son Excellence au fond des puits, tout le personnel de la mine était descendu, personne ne demeurait au dehors pour garder et surveiller les orifices.

Le comte et plusieurs mineurs remontaient par le même ascenseur, une cage glissant entre des coulisses et mue au moyen d'une chaîne sans fin.

Et voilà que tout à coup un craquement se faisait entendre ! ..

La cage, brusquement arrêtée en son mouvement ascensionnel,

retombait d'une hauteur de soixante à quatre-vingt mètres avec une rapidité vertigineuse ! ..

C'était un fracas horrible, un effondrement épouvantable ! ..

Les deux contremaitres et les ouvriers étaient broyés du coup.

Le comte qui, grâce à son incroyable présence d'esprit, avait tenté de sauter en l'air pour amortir le choc, retombait sur ces cadavres en bouillie et demeurait là, au fond de la cage sans connaissance ! ..

On accourait ! ..

Et le corps de Frédéric de Malthen était remonté par un autre puits.

On le conduisait à Lekno, et des médecins, aussitôt, étaient mandés auprès de lui en toute hâte. ..

On le rappelait à la vie.

Était-ce bien la vie, cet état dans lequel il reprenait le sentiment de la souffrance ? ..

Était-ce l'existence à laquelle revenait ce corps inerte et comme distendu, dont tous les nerfs étirés semblaient à tout jamais condamnés à l'atonie et à l'impuissance ? ..

La langue elle-même était paralysée, les yeux n'avaient plus de regards ! Le cœur seul battait toujours, encore était-ce par soubresauts et par heurts, qui faisaient craindre à tout instant un dernier et suprême arrêt.

Alors commençait, pour le malheureux, une longue suite d'atroces tortures.

Tous les maîtres, toutes les célébrités étaient appelés auprès de son lit de douleur.

Et les traitements demeuraient impuissants, la science se bornait à prolonger cette précaire existence, qui semblait ne plus tenir qu'à un souffle.

Puis enfin, au bout de douze mois qui s'étaient traînés, éternels, la nature, en partie, reprenait le dessus, devenait maîtresse souveraine, chassant au loin la mort, et le comte Frédéric de Malthen se trouvait sur pied.

Mais combien changé ! ..

Ce n'était plus le même être ! .. C'était un tout autre lui-même.

Les centres nerveux distendus n'avaient pu retrouver leur élasticité première et leur force.

Frédéric de Malthen avait perdu le goût, l'odorat, et toutes les facultés maîtresses.

Rien de ses plaisirs, de ses joies d'autrefois ne pouvaient plus être siens.

Des forces relatives lui revenaient, c'est-à-dire qu'il se remettait à marcher, à manger, à dormir. ..

Mais tout, pour lui, devenait insipide et fade, et pour employer le mot typique de l'Écriture, il n'était plus lui-même qu'un sépulcre blanchi !

La rage qui s'empara de lui, lorsque l'un des grands maîtres, auquel deux illustres collègues s'étaient réunis, et après un très long et très minutieux examen, lui eurent signifié qu'il fallait se résigner à ce rôle négatif et passif, qu'il devait à jamais renoncer à toutes les sensations agréables qui, en somme, constituent la seule raison de supporter la vie, ne saurait se décrire ! ..

Lorsqu'il se trouva seul, en face de lui-même, qu'il n'y eut plus auprès de lui de témoin de sa misère et de sa douleur, il se roula, criant, hurlant, en une épouvantable crise de nerfs. ..

Contre les murs il cherchait à se briser la tête, voulant la mort, et de toutes ses forces l'appelant à son secours. ..

— Je voudrais que le peuple romain n'eût qu'une tête ! disait l'odieux Néron, pour pouvoir la trancher d'un seul coup."

Lui ! C'était le monde entier qu'il englobait en une inapaisable haine, le monde entier qu'il eût voulu voir s'effondrer en une incommensurable et titanique catastrophe !

— Vous devez renoncer à tout, lui avait dit le docteur D. . . , l'illustre maître dont il a été parlé plus haut. . . Vos forces reviendront comme devant ; je suis même convaincu que vous vivrez très longtemps sans infirmités et sans souffrances ; mais le goût, l'odorat, toutes vos facultés sont à jamais atrophiées. Je ne m'explique même pas comment la vue et la parole ne vous ont pas été également ravies !

La résignation ne pouvait pénétrer dans le cœur de Frédéric ; il tenta de lutter, de recommencer à mener la vie joyeuse des anciens jours.

Bien vite il dut se convaincre que les médecins ne l'avaient nullement trompé ! ..

L'arrêt rendu était définitif et sans appel ! ..

En deux années, un radical changement s'opérait également dans sa personne. Ses cheveux tombaient et dégarnissaient son crâne, sa barbe également.

Il engraissait, épaississait et ses traits jadis anguleux, empâtés maintenant, lui donnaient comme le faux air de l'un des derniers tyrans de l'ancienne Rome. ..

Alors, il s'était, à corps perdu, jeté en quelque sorte dans la

science avec fureur, avec rage, mais non la science noble et haute, ayant pour but de rendre service à l'humanité... la science en ce qu'elle peut mal faire, pernicieuse, destructive !

En lui, existait positivement quelque chose de satanique !...

Quelque chose comme cet épouvantable, cet horrible Gille de Rez, mais à son en-contre, froid, condensé, raisonné et privé de toute passion...

Pour beaucoup de natures foncièrement mauvaises et perverses, le malheur des autres fait le bonheur de ceux qui ne peuvent plus être heureux.

On comprendra parfaitement dès lors, qu'un être ainsi métamorphosé, ayant à ses ordres l'arme la plus puissante de toutes, l'or, mais l'or fantastique, pouvant à pleines mains, se semer et se répandre, oui, on comprendra que le baron de Malthen ne reculât devant rien pour satisfaire l'idée fixe du monomane, l'obsédante idée qui s'était incrustée dans son cerveau !...

Vivant retiré, ne faisant parler de lui que dans le monde des savants, où il s'était taillé large place, il séjournait à Lekno durant de long mois, en Danemark, où le château de Kronsberg lui servait de résidence, à Hétrie, et aussi à bord de l'*Erèbe*, un yacht à vapeur et à voiles, merveilleusement aménagé, où, tout à côté de son appartement, il avait fait installer un laboratoire superbement agencé, dans lequel il continuait ses recherches, ses expériences, alors qu'il voyageait à travers le monde, prenant l'univers entier pour champ d'études.

Toujours poursuivi de la hantise de l'inconnu, de l'expérience sur l'être vivant, il avait, à diverses reprises, essayé de se procurer des sujets.

Mais, par une sorte de malchance, il se l'expliquait ainsi, elles avaient toujours, jusqu'alors, tourné contre lui, le menaçant de se terminer en de terribles mésaventures.

C'est ainsi que dans les réserves du Canada, il s'était entendu avec deux Bois-Brûlés, et, leur versant une forte somme, réussissait à s'emparer d'une jeune indienne.

Mais, rejoint par la tribu, la jeune fille était délivrée, et lui, fait prisonnier et attaché au poteau de guerre.

Enfin, les Bois-Brûlés, prisonniers comme lui, donnaient à entendre que leurs trois cadavres ne rapporteraient rien, tandis que le prisonnier pouvait payer un très grosse rançon, laquelle permettait à toute la tribu de se procurer de nombreuses tonnes de whisky et d'eau-de-vie, au moyen desquelles tous ses membres, sans exception, pourraient se livrer à des beuveries sans limite et sans fin.

D'où délivrance !

Au Gabon, l'aventure avait été tout aussi dramatique.

Il avait fait enlever un jeune Pahouin, et le ramenait en pirogue le long du fleuve.

Et voilà que l'une des canonnières de la station lui avait donné la chasse.

Si bien qu'il avait dû, non seulement abandonner son captif, mais encore se jeter dans le fleuve, où il avait eu la chance inouïe de ne pas être dévoré par les caïmans.

En Amérique, tout à fait au Sud, il avait armé une expédition. Il parvenait à enlever une mère et sa fille...

Et, patatras ! avant de gagner Pisaga, où se trouvait ancré l'*Erèbe*, Frédéric de Malthen était encore surpris, et cette fois, après deux jours passés en prison, le troisième en chapelle, on lui mettait la corde au cou.

Heureusement pour lui veillait Conrad, son âme damnée.

Conrad, avec de l'or, embauchait toute la fripouille du pays et délivrait son maître, que la justice allait tout droit envoyer dans un monde meilleur.

Un type que ce Conrad.

L'on se souvient sans doute, gourmé, rasé, impassible et must, de l'avoir vu apparaître à la suite du comte au château de la Blanche-Carde.

Où M. de Malthen l'avait-il déniché ?...

Ni le maître ni le valet ne se livraient sur ce point, ni bien d'autres, à la plus légère confiance.

Le comte avait dû tirer ce bandit correct de quelque mauvais pas.

Conrad avait dix ans de moins que son maître. Il parlait l'allemand, le russe, le polonais, le français, l'anglais et l'italien avec la même incorrection.

Ou plutôt, comme il parlait peu ou point, il entendait toutes ces langues et par monosyllabes savait parfaitement se faire comprendre.

Dévoué à son maître plus qu'un chien de Terre-Neuve, attaché à lui comme le lierre à l'ormeau.

Oh ! ce dévouement et cet attachement avaient leur raison d'être. Ils étaient tangibles et palpables, payés en bonnes monnaies trébuchantes et sonnantes.

Le comte de Malthen, qui prétendait connaître les hommes, avait rivié Conrad à sa personne par une solide chaîne d'or.

Après un essai prolongé, durant lequel il avait pu se rendre

compte des services signalés qu'il pouvait tirer d'un tel gremlin, il lui avait tenu ce langage :

— Conrad, je crois te connaître maintenant à fond, mon garçon. Tu es, comme collection de défauts et de vices, tout ce que j'ai rencontré jusqu'à présent, de par le monde, de plus complet.

— Monsieur le comte est bien bon ! répliquait le drôle, monsieur le comte me flatte !...

— Non ! absolument non, je suis juste.

— Comme monsieur le comte voudra.

— Tu es attaché à mon service, et je ne crois pas que tu te trouves malheureux !

— Oh ! monsieur le comte !

— Pas de paroles inutiles, — on se souvient que M. de Malthen les avait en horreur, — et fais-moi le plaisir de m'écouter.

Cette fois, le valet répondit par un simple signe de tête.

Après un temps, le comte reprit :

— Tu es trop intelligent pour croire un seul instant que je puis avoir de l'affection pour toi... Quant à ton dévouement... à ta dévotion, je connais ton cœur... inutile de jouer une comédie indigne de nous deux n'est-ce pas ?...

Signe énergiquement négatif de Conrad.

— Très bien ! Tu es ce que je t'ai jugé, un garçon très intelligent... Et tu vas immédiatement me comprendre.

Le comte de Malthen prit sur le bureau placé devant lui une feuille de papier largement écrite et reprit :

--- Je viens de faire mon testament, je n'ai pas d'héritier direct, je n'aurai jamais d'enfant... Mes biens, après moi, iront à des cousins, rapprochés, il est vrai, mais que je ne connais même pas de vue... Tu penses si j'en ai souci... Je puis donc m'occuper de toi... Tu peux voir... Sur le dit testament je te lègue six mille livres de rentes.

Conrad joignit les mains, et son glabre visage tonta vainement d'exprimer une touchante reconnaissance.

— Pas de simagrées !... ou je te mets à la porte... Je reprends... Six mille livres de rentes, à y additionner le double que tu te mets de côté par an, cela constitue déjà une assez jolie somme... Seulement, comme un jour ou l'autre tu pourrais, l'occasion se présentant, être tenté de me trahir, de vendre mes secrets... si d'aventure l'on t'en offrait une forte somme, je crois... je puis me tromper, mais enfin, je crois avoir trouvé le moyen de parer à cette éventualité.

Cette fois une nuance de sincère étonnement se lut dans les yeux glauques du valet de chambre.

Au vol, le comte saisit cette impression et y répliqua par ce seul mot :

— Tu vas voir... A la suite de ton nom j'ai ajouté cette clause qui fait que tu veilleras constamment sur moi avec la plus touchante des sollicitudes.

“ A partir de ce présent jour, le nommé Conrad, mon domestique, touchera la somme de mille francs de rentes en sus des six mille déjà énoncés, par chaque année que je vivrai dans l'avenir.”

— As-tu compris ?

— Oh ! parfaitement, monsieur le comte. Et il ne faut pas être bien malin. Ça veut dire que je suis intéressé à ce que vous deveniez centenaire afin de pouvoir jouir d'une honnête aisance sur mes vieux jours.

— Parfaitement.

— Il n'y a que si monsieur le comte changeait d'idée et faisait un autre testament annulant celui-ci... Alors... je serais volé comme dans un bois.

— Coquin ! Tu as ma parole !... J'ai tout intérêt à être servi par toi comme je l'entends !... Et que ferai-je de mon argent lorsque je serai sous terre !...

Conrad devait se rendre à ces raisons.

Aussi, le contrat passé entre le maître et le valet tenait-il toujours... Ce dernier aurait offert des lanières de sa peau à son maître si celui-ci en avait eu besoin pour se tirer d'un mauvais pas.

Conrad, on doit l'ajouter, trouvait d'ailleurs un délectable plaisir à faire le mal.

Sûr de l'impunité, et il se disait avec assez juste raison que les seuls imbéciles se font prendre, il aurait aidé son maître à commettre le plus épouvantable des crimes.

Et cela, par plaisir, par dilettantisme, pour la simple joie de commettre le mal.

Comme bien on pense, une fois revenu en Europe, le comte de Malthen ne renonçait nullement à son rêve qui se précisait de plus en plus et devenait, avec le temps une monomanie obsédante.

On ne fait pas sa destinée, on la subit.

Il y avait un an de cela, l'*Erèbe*, croisant dans la mer du Nord, était descendu dans la Manche.

Puis, en face de Dieppe, par une très violente tempête, il avait été obligé d'entrer au port, perdant l'une des branches de son hélice, qu'accompagnaient d'autres avaries majeures.

Le lendemain, l'ouragan s'était calmé et le soleil régnait de nouveau en maître dans un ciel azuré.

On était en été, et M. et Mme Chaligny passaient la saison des bains de mer avec Fabienne.

Quelques jours plus tard, les avaries et l'hélice du yacht étaient réparées et le merveilleux bateau mouillait en grande rade pour se faire donner le dernier coup de vernis et de peinture.

Fabienne, qui nageait comme un dauphin, avait l'habitude de se livrer à d'incommensurables pleines-eaux durant lesquelles elle fendait la vague salée avec la vigueur et la grâce d'une incomparable naïade.

L'*Erèbe* mouillé à quelque distance de la côte attira ses regards.

Il était impossible, en effet, d'être plus élané, plus gracieux que cet adorable navire qui avait l'air d'un immense alcyon reposant mollement sur la houle aplanie, après avoir replié ses grandes ailes. L'*Erèbe* paraissait endormi.

Personne ne se montrait à bord.

Et plusieurs fois Fabienne en fit le tour, admirant le superbe yacht, ses courbes gracieuses, ses membrures et ses admirables formes.

Elle ne se doutait certainement pas que son sort se décidait à l'instant même.

Etendu sous la dunette, dans un vaste rocking-chair, le comte de Malthen cherchait à ce moment la solution d'un difficile problème.

Des éclats de rire perlés détournèrent son attention.

Fabienne et deux de ses amies, aussi supérieures nageuses qu'elle-même, riaient en se jouant et en coupant le flot amer qui semblait tout fier de les porter.

M. de Malthen, se laissant aller à une vague curiosité qui ne lui était point habituelle, avait avancé la main pour prendre une jumelle placée sur une table à portée et regardait le trio des sirènes qui prenaient leurs ébats dans les eaux de l'*Erèbe*.

Et il laissa échapper une exclamation sourde !

Un cri étouffé d'admiration !

C'est qu'il était impossible de rêver une créature plus idéale que Fabienne !

C'était dans toute sa force, la forme rêvée par le sculpteur ; son léger maillot mouillait son beau corps, que laissait deviner la claire transparence de l'eau. Son cou, ses épaules, si suavement modelés, apparaissaient à chacun de ses mouvements si naturellement gracieux. L'immaculée pureté du sang se devinait sous cette peau d'un satin poli par la main des anges.

Créature adorable, nous l'avons dit, créée par le ciel un jour où il était en joie !..

Et aussitôt, le comte de Malthen fut mordu au cœur par un sentiment indéfinissable.

C'était là, oh ! oui ! c'étaient bien là ce sujet rêvé qui fournirait un sang merveilleux et pur à ses diaboliques expériences !

C'était la perfection des perfections, la merveille des merveilles, une gemme sans pair qu'il eût voulu cent fois, mille fois payer son poids d'or.

Chez les gens habitués à immédiatement solder toutes leurs fantaisies, à les satisfaire de façon immédiate, rien n'irrite comme la résistance et l'obstacle.

L'aiguillon du désir sans cesse les arde et transforme le caprice inassouvi en véritable mâle rage.

C'est ce qui explique et donne le mot d'explicables folies.

En se jouant, Fabienne et ses compagnes regagnaient le rivage.

Et le comte de Malthen faisait immédiatement armer la baleinière et descendait à terre, emmenant avec lui Conrad.

Le soir même, le valet de chambre rapportait de précis renseignements.

Mlle Fabienne Chaligny se trouvait à Dieppe accompagnée de son père et de sa mère.

Fille unique très gâtée. Le père, un ancien maître de forges retiré des affaires après fortune faite.

Et cette canaille de Conrad, qui avait pris l'habitude de penser tout haut et de parler franc devant son maître, conclut :

— Rien à faire.

C'était l'avis du comte, mais néanmoins il s'obstinait.

Figaro dit bien : — " La difficulté que l'on éprouve à réussir ne fait qu'augmenter la nécessité d'entreprendre. "

— Je veux d'autres détails, — ordonna le comte, sans s'arrêter à la triviale opinion émise par son valet.

Et comme celui-ci, étonné, le regardait, bouche bée :

— Drôle ! je te paie !.. l'ais-moi le plaisir de ne pas te permettre de discuter mes ordres.

Et Conrad, aussitôt, de repartir.

Offrant des politesses aux vieux domestiques de M. et Mme Chaligny, il apprenait promptement tout ce qu'il avait intérêt à savoir.

Fabienne et ses parents retourneraient bientôt à la Blancarde, après un court séjour à Paris.

Puis, des Vosges, tout ce monde partirait pour Nice où M. et Mme Chaligny et leur fille passeraient entièrement l'hiver.

Le comte de Malthen ne prononça pas un mot. Son front contracté s'éclaircit,

Il savait où retrouver Fabienne.

Dans le cœur gangréné de cet homme venait de naître une épouvantable passion. . .

Passion, hors nature s'il en fut !

Ce n'était pas, à coup sûr, de l'amour, le comte ne pouvait en éprouver, et le seul être qu'il pût aimer au monde, c'était lui-même ; et il ne s'en faisait point faute, car il eût détruit la terre entière pour satisfaire l'une de ses étranges fantaisies.

Non ! c'était pire !..

Ce qu'il rêvait c'était d'avoir en son pouvoir cette créature superbe ! d'analyser cette chair palpitante, de puiser sans trêve à la source vive de ce sang royalement riche et idéalement pur !

Ce qu'il voulait, c'était la claustration, la séquestration de cet être idéalement beau, créé pour toutes les gloires de la vie !

C'était l'accaparement à son profit de cet incomparable trésor ; rayer Fabienne du nombre des vivants et la torturer tout à l'aise.

Et ce rêve, d'abord imprécis, s'incrétait dans sa pensée et y régnait bientôt en maître !

Le réaliser lui sembla tout d'abord impossible.

Puis il s'y entêta, y mit un invincible acharnement.

Puis un jour, tout haut, sentant son centuplé désir parler plus haut que toutes les raisons admissibles :

— Pourquoi pas ? — dit-il.

Et il ajouta cet *ultima ratio rerum*, que singulièrement il affectionnait :

— Bah ! en y mettant le prix. . . Avec de l'argent on peut prétendre à tout !..

Ce parti pris, cette disposition bien arrêtée, il se trouva plus tranquille.

— C'est de la folie, — se répétait-il, — mais je le veux et ce sera !

Avec de la patience, du temps, de l'intelligence et de l'or sans compter, on doit arriver à tout.

Et, avec acharnement, il se remit au travail.

L'*Erèbe*, sitôt le départ de Dieppe de la famille Chaligny, longeait les côtes de France, du Portugal et de l'Espagne, pénétrait par le détroit de Gibraltar dans la Méditerranée et allait prendre son mouillage d'hiver à Nice.

Là, le comte de Malthen louait un appartement à terre, confortable, mais sans faste, et se mettait à mener le train modeste d'un rentier retiré et paisible.

On sait qu'il avait le monde en horreur, et qu'il ne pouvait y rencontrer aucun plaisir.

Néanmoins, il commençait à s'y montrer, se faisait, entre temps, présenter à M. et Mme Chaligny et à Fabienne, et aussi en de nombreux cercles où il se créait de très aimables relations. Tout cela conduit avec un terre à terre affecté, un bourgeoisisme voulu et écartant toute idée de fantaisies ruineuses et de luxe de grand seigneur.

Son seul faste, c'était l'*Erèbe*, mais le yacht n'était jamais amarré à son wharf, mais bien mouillé au large, quand il ne se trouvait pas aux îles d'Hyères, à Antibes, à Monaco ou à Menton.

Et le comte de se frotter les mains en se répétant :

— Quel est celui de ces gens-là à qui il pourrait venir à l'idée que je médite, que je prépare le plus romanesque des rapt ?

C'est à ce moment précis que, aiguillonné par la folie de son désir, il tentait de discrètes ouvertures auprès de M. Edouard Chaligny, et lui donnait à entendre qu'il était tout disposé à épouser Fabienne.

M. et Mme Chaligny n'en touchaient mot à leur fille, par cette raison qu'ils connaissaient l'impression que le comte de Malthen avait produite sur elle, et qu'elle le trouvait antipathique et désagréable.

C'est sur ces entrefaites que le capitaine Maurice de Prévannes venait passer un congé d'un mois à Monaco et à Nico et que, présenté à Mlle Chaligny, il en devenait passionnément amoureux.

M. de Malthen se rendait parfaitement compte des complications que cet amour allait amener en ses desseins.

Il suivait les rapides progrès de cette passion, voyait bien que l'amour du beau capitaine était très promptement partagé.

Aussitôt, guettant l'occasion, la saisissant de façon adroite, il rendait service à Maurice, lui imposait une inéluctable reconnaissance et se liait avec lui de façon assez intime pour que le fiancé de Mlle Chaligny songeât à le prendre comme premier témoin de son mariage.

M. de Malthen, cependant, ne perdait pas de temps.

Conrad avait fort à faire pour obéir aux ordres multipliés de son maître.

(A suivre.)

Always Faithful Waltzes

BY EMILE WALDTEUFEL

SS Con anima. p

cres.

cres.

1mo. 2mo. leggero. p

cres.

1mo. 2mo. p

Fine.

SS con fuoco. p

Fine.

con anima p

p

p

p

SS

LE SAMEDI

The first system of the musical score consists of six staves. The top staff is the vocal line, starting with a piano (*p*) dynamic. The piano accompaniment includes a *2mo* (second) part. Performance markings include *schierzando* and *grazioso*. The system concludes with a *1mo* (first) ending bracket.

The second system of the musical score consists of six staves. It continues the vocal and piano parts from the first system. Performance markings include *Imo* (first ending) and *2mo. Fine* (second ending). The system concludes with a *2mo. Fine* marking.

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

La mer se présenta d'abord sous un aspect favorable. Bien qu'elle parût couverte de glaces sur presque toute son étendue, à l'est le passage était libre en suivant la côte ; dans cette direction le ciel était bleu ; — c'est là, dans les mers arctiques, un précieux indice pour les navigateurs, qui reconnaissent presque avec certitude, à de grandes distances, si la mer est libre ou non rien qu'à l'examen du ciel, blanc au dessus des espaces glacés, bleu ou noir au dessus des eaux libres.

Le ciel ne fut pas bleu longtemps au-dessus de la mer Kara.

LA LUTTE CONTRE LES GLACES DE LA MER DE KARA

Nansen, un jour que le *Fram* était immobilisé dans les brouillards et les glaces de la mer de Kara, écrivit dans son journal cette phrase sentencieuse : "La patience est un des médicaments dont toute expédition polaire doit être le plus abondamment pourvue." A bord du *Fram* on n'usa guère que de celui-là, pendant trois années, mais on en usa largement, et surtout au début.

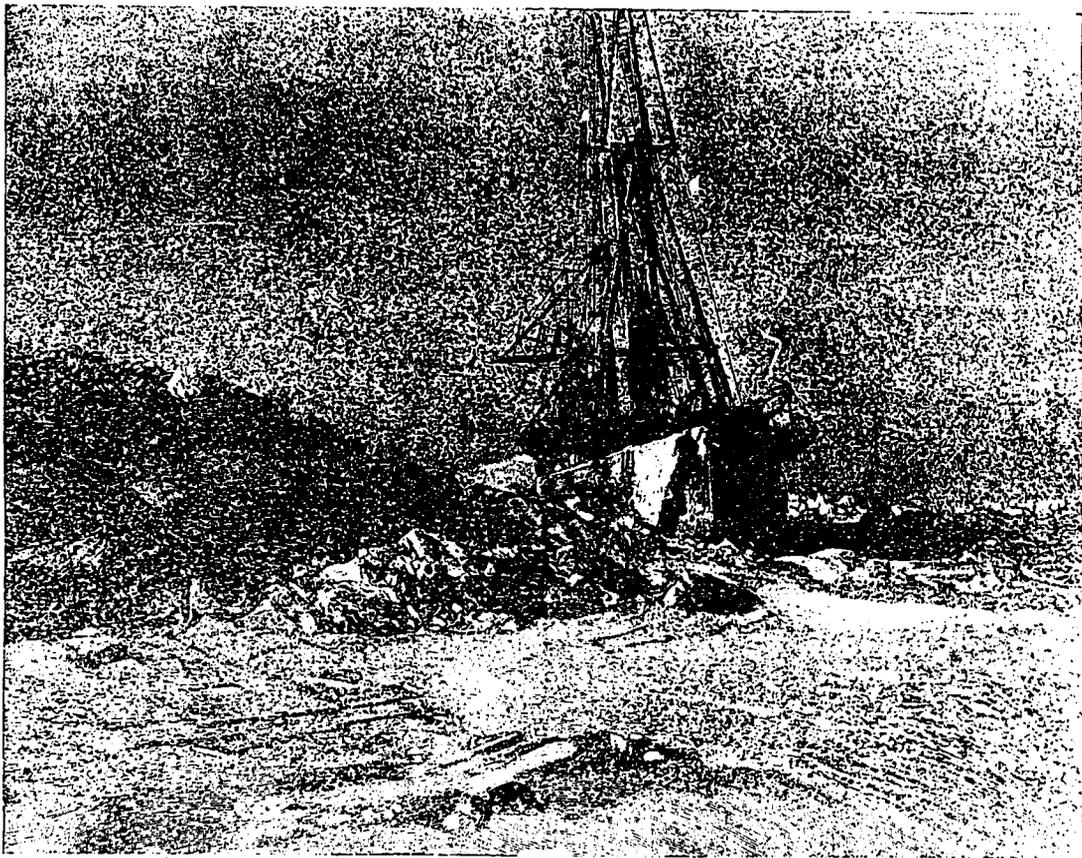
Le 4 août 1893, le détroit de Yougor était franchi ; le 10 septembre seulement le cap Tcheliousskine fut doublé. Trente sept jours d'un temps

navire vers le sud et même vers le sud ouest, était tombé. Trop de temps avait été perdu déjà. Pour profiter de l'accalmie, Nansen et ses compagnons sacrifièrent cette suprême occasion de donner de leurs nouvelles à ceux qui leur étaient chers ; ils brûlèrent, dans la hâte de leur course reprise vers l'est, le bureau de poste de l'île Dickson.

Aux îles Kjellmann, semblables à des rochers qui auraient été polis par les glaciers quaternaires, il fut au contraire nécessaire de relâcher pour une réparation à la chaudière. La mer était bleue, le soleil brillant, la brise légère, et Jacobsen, le second du bord, juché dans le nid-de corbeau, avait aperçu des rennes. Une partie de chasse s'imposait. Elle fut accidentée et pénible ; quand vint l'heure du retour, la tempête s'était élevée ; les chasseurs ne purent regagner le navire qu'après plusieurs heures d'efforts. Ils avaient tué deux rennes et deux ours : mais ce n'était pas gibier commode à mettre en une gibecière, ni même à charger sur une embarcation dansant sur les vagues : ils les avaient abandonnés.

C'était le 22 août. Dans le chenal étroit ouvert le long des rivages, le courant était rapide comme une rivière, et le *Fram* l'avait contre lui. Ce fut bien lentement, — d'autant plus lentement que l'eau était peu profonde et que la plus élémentaire prudence obligeait à des sondages répétés, — ce fut lentement et péniblement que le navire de Nansen fit route vers le nord est, au milieu d'un véritable archipel d'îlots inconnus. Il y aurait eu fort à faire dans ces parages pour un navigateur ayant le loisir de s'adonner à la rectification de la carte : mais le *Fram* voguait vers un autre but.

Voici l'hiver ; la neige est tombée abondamment : sur la laideur de cette région de brouillards, elle a répandu le charme de son étincelante blan



LE "FRAM" AU MILIEU DES GLACES.

précieux avaient été consacrés à cette traversée de 840 milles marins (1,555 kilomètres) à vol d'oiseau... A vol d'oiseau ! Imaginez un oiseau qui a pénétré dans une serre : dans son vol éperdu, à chaque élan vers l'air libre, il rencontre dans tous les sens l'obstacle de sa prison de verre. Dans la mer de Kara, le *Fram* était dans une situation semblable... il se heurtait aux limites de sa prison de glace à chaque tentative pour s'évader vers l'eau libre.

Du détroit de Yougor au cap Tcheliousskine, que de zigzags, que de détours, que d'allées et venues !

...Le lendemain même du départ de Khabarova, après vingt-quatre heures de navigation entre la côte et la banquise, il fallut s'arrêter une première fois : la terre à l'est, au nord, la banquise, et, enveloppant tout, un brouillard épais. Pendant quatre jours, le *Fram* fut ainsi bloqué près du rivage de la presqu'île Ialmal, morne et désolée. Des Samoyèdes étaient campés aux environs et l'expédition reçut la visite de deux d'entre eux : ce furent les derniers êtres humains qu'elle rencontra sur sa route.

Le 9 août, le *Fram* put enfin mettre le cap au nord. Malgré le vent contraire et les glaces flottantes, il cingla ensuite vers l'est, après avoir doublé le cap Skaratof et l'île Blanche. Chemin faisant, Nansen et Sverdrup purent reconnaître un certain nombre d'îles non relevées par Nordenskiöld, tandis que d'autres terres, portées sur la carte de l'illustre navigateur des mers sibériennes, leur échappaient : détail qui prouve combien la géographie de ces régions est incomplète et imparfaite encore.

Le *Fram* devait relâcher à l'île Dickson pour permettre aux membres de l'expédition d'y laisser des lettres sous un cairn ; le capitaine Wiggins avait promis de faire la levée de la boîte en se rendant à l'embouchure de l'Yéniséi. Mais le vent, qui avait depuis quelques jours fait dériver le

cheur... Pour la réalisation du plan de Nansen, n'est-il pas inquiétant que ce soit l'hiver déjà, et qu'il surprenne le *Fram* en deçà du cap Tcheliousskine, si loin de la longitude qui vit la perte de la *Jeanette* et qui doit voir le départ du *Fram* pour son glorieux voyage de dérive vers le nord ?

Cette côte sibérienne, bordée d'îles, découpée en presqu'îles, est aussi peu propice que possible à la navigation : la pleine mer n'existe pas puisque la glace la couvre, et il faut serrer de près le rivage déchiqueté, tâtonner à la recherche des détroits. Celui de Taimyr fut introuvable pendant dix jours (du 27 août au 6 septembre). Là, Nansen put croire que son voyage allait être interrompu, pour une année au moins : "J'essaie, écrit-il le 5 septembre, de me faire à l'idée d'hiverner sur cette côte... Assez de problèmes sont à résoudre ici : ce ne serait pas une année perdue pour la géographie et la géologie... Mais non, je ne puis accepter cette éventualité. Une année de la vie d'un homme est une année, et notre expédition promet d'être assez longue !..."

L'itinéraire du *Fram* à l'ouest de l'île de Taimyr et de l'archipel de Nordenskiöld est embrouillé comme un griffonnage d'enfant. Quo d'efforts, quelle somme d'énergie représentent pourtant ces traits confus s'entrecroisant sur la carte ! A ce cul-de-sac formé par des terres inexactement reconnues et par les glaces amoncelées, il y avait pourtant des issues : celle du nord-est finit par s'entr'ouvrir.

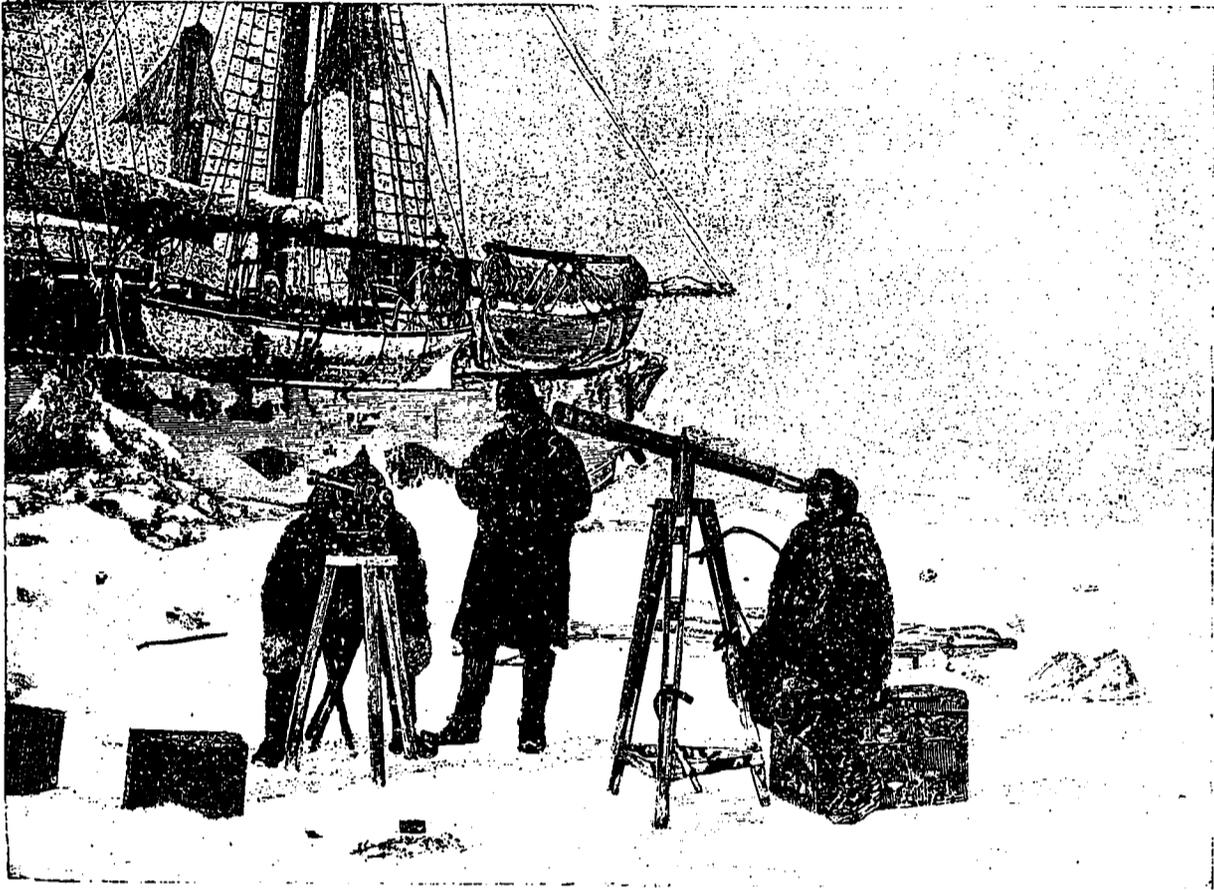
Le 10 septembre, le cap Tcheliousskine était vaincu.

... "Le soleil était depuis longtemps descendu derrière la mer, et le ciel crépusculaire était jaune et or. On ne voyait qu'une étoile. Juste au-dessus du cap Tcheliousskine, sa lueur mélancolique brillait dans le ciel pâle. Bien que, par suite de nos manœuvres, l'orientation du cap se modifiât par rapport à nous, l'astre était toujours exactement au-dessus de

lui... Était ce mon étoile? Était ce l'âme du pays et du foyer qui me suivait et me souriait maintenant? Que de pensées elle éveillait en moi, tandis que le *Fram* traçait son sillage dans la nuit, au delà du point le plus septentrional du vieux monde."

À 4 heures du matin, les pavillons furent hissés et trois coups de canon saluèrent le cap Tcheliousskine, doublé après tant de tribulations.

dans l'après midi le soleil brillait; et, la nuit, Nansen et ses compagnons, voguant, aussi vite que la vapeur et la voile pouvaient les emporter, vers des régions inconnues, sur une immense mer houleuse que n'avait jamais sillonnée avant eux aucun navire, pouvaient se croire, à plusieurs centaines de milles plus au sud, tant l'air était doux et tant la banquise semblait lointaine.



UNE OBSERVATION D'ÉCLIPSE DE SOLEIL, LE 6 AVRIL 1894.

L'EMPRISONNEMENT DU "FRAM" DANS LA BANQUISE

Dès lors il sembla que, comme l'avait annoncé Nansen, "le plus difficile était fait." Si la mer de Nordenskiöld n'était pas assez libre de glaces pour permettre au *Fram* de couper au plus court, du moins la navigation était-elle aisée en suivant le rivage. Après avoir barbonné en passant quelques morscs, sur la côte orientale de la presqu'île de Taïmyr, Nansen conduisit rapidement son navire vers l'endroit où il pouvait s'attendre à trouver et où il trouva en effet la mer à peu près libre : au nord du delta de la Lona, dont l'énorme débit d'eau, relativement chaude, repoussait en quelque sorte la banquise, peut être en donnant naissance à un courant et, certainement, en élevant la température de la mer dans un rayon assez étendu.

On n'a pas oublié qu'à l'embouchure de l'Olenek il était convenu que Nansen trouverait une seconde meute de chiens sibériens. A la date du 15 septembre était-il prudent de faire encore ce détour? Le *Fram* pour-

"Combien de temps cette heureuse navigation durera-t-elle? L'œil se tourne toujours vers le nord quand on arpente la passerelle. C'est regarder dans l'avenir. Toujours à l'horizon le même ciel sombre, qui veut dire mer libre... Nous avons presque atteint 77° de latitude. Jusqu'où irons-nous ainsi? J'ai toujours dit que je serais satisfait de parvenir à 78°. Mais Sverdrup est plus difficile : il parle de 80°, peut être 84°, 85°. Il parle même sérieusement de la mer libre du Pôle, dont il était question dans les livres qu'il a lus ; et il y revient sans cesse en dépit de mes railleries."

Cependant, le 20 septembre, par un matin de brouillard, le *Fram* se trouva brusquement face à face avec la banquise. La glace était compacte, et, quand le soleil parut, Nansen put constater qu'elle s'étendait, à l'est et à l'ouest, à perte de vue. Il aurait désiré pousser plus à l'est, jusqu'à la longitude de la terre de Bennet. Mais c'eût été en même temps redescendre vers le sud.

Le *Fram* avait rencontré la banquise par 77° 44'. Le lendemain et le surlendemain il en suivit le bord, qui se relevait vers le nord-ouest. Le 22 septembre il parvint, ayant gagné encore un degré, à l'extrême limite septentrionale de la mer libre. De loin en loin seulement une étroite crevasse ou un petit bassin faisant une brèche dans la glace ; une sonde de 305 mètres ne trouva pas le fond. Nansen qui, à l'encontre des anciens explorateurs arctiques, inquiet dès qu'ils abandonnaient la côte, ne souhaitait rien tant que d'être environné de toutes parts par la banquise, jugea que le meilleur parti à prendre était de s'abandonner à elle au point où le *Fram* était parvenu. Le navire s'arrima à un énorme glaçon. "Nous flottions encore librement, écrivit ce jour-là Nansen : mais j'ai le pressentiment que nous hivernerons dans la glace qui nous entoure."

Le jeudi 22 septembre 1893, l'expédition polaire du Dr Nansen entre donc dans sa seconde phase. La date est d'importance ; mais, comme tout est contraste en ce monde, l'équipage du *Fram* consacra l'après midi de cette journée capitale à la plus vulgaire des besognes... à une guerre d'extermination contre les punaises qui avaient, depuis quelques jours envahi le navire.

LE PREMIER HIVERNAGE

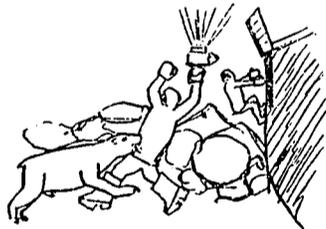
Selon toute apparence, le *Fram*, derrière qui la mer libre qu'il venait de parcourir s'était subitement congelée, était bloqué pour longtemps. Nansen comprit bien qu'il ne sortirait pas de la glace avant d'avoir été entraîné avec elle de l'autre côté du pôle, vers l'océan Atlantique. Chaque jour le soleil déclinait dans le ciel, la température s'abaissait constamment. C'était réellement l'hiver, cette fois, qui approchait à grands pas : l'hiver arctique, la longue nuit polaire — la nuit redoutée. L'expédition n'avait plus rien de mieux à faire que de s'y préparer.

(A suivre)

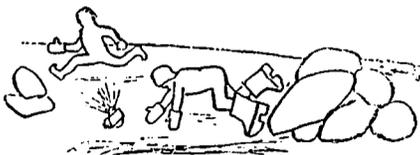
CARICATURES TIRÉES DU "FRAMSJAA"



Promenade en temps de paix avec les chaussures patentées Sverdrup.



Les compagnons du "Fram" sont encore sur le sentier de la guerre.



Les compagnons du "Fram" sur le sentier de la guerre : différence entre la chaussure Sverdrup et la chaussure laponne.

rait-il parvenir jusque-là sans risquer un échouage désastreux? Nansen ne le pensa pas. Quelque regret qu'il eût de renoncer au supplément promis de chiens de trait, il se dirigea résolument vers l'est.

Le 18 septembre, à l'ouest de l'île Belkov, la plus orientale de l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, le *Fram* trouva au nord la mer libre et la route ouverte. C'était un enchantement : de l'hiver il n'était plus question ;

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES

Linda DaCosta
(O-Mimosa San)

Charles Swain
(Wun-Li)

Chronique Théâtrale

ACADÉMIE DE MUSIQUE

"The Geisha" avec ses jolies actrices, ses brillants costumes, ses décors merveilleux, vient de nouveau, à Montréal, à l'Académie de Musique, pour un second engagement. C'est Mr Augustus Doly qui dirige la belle compagnie que nous avons le plaisir de compter à Montréal et ce sera encore l'événement de la saison.

Mlle Linda DaCosta, remplace Mlle Morton, c'est une charmante jeune femme, au très souple talent et qui recevra, à Montréal, le même chaleureux accueil qu'elle a eu à New York.

"Geisha" c'est la vie japonaise des "maisons de thé," avec des airs de musique absolument typiques et entraînants.

Et les charmantes "geisha," qui chantent, dansent et amusent les visiteurs dans les "maisons de thé," sont admirablement représentées par les gracieuses jeunes filles qui sont le plaisir des yeux pour les spectateurs de l'Académie de Musique.

Somme toute, régal exquis pour les amateurs avec les gracieuses Linda DaCosta et Violet Lloyd, les plus intelligentes actrices qui se puissent voir et entendre.

Van R. Wheeler
(Lieut Fairfax)

Mark Smith
(Marquis Imari)

PARC SOHMER

C'est le 21 mai qu'a lieu l'ouverture de la saison au Parc Sohmer et on dit merveille des numéros spécialement engagés à New York, par Mr Lajoie de retour à Montréal le 12 seulement.

Notre populaire lieu d'amusement aura, nous l'espérons, tout le succès qu'il mérite.

On a hâte de reprendre la douce habitude de la promenade journalière, sur la terrasse, en écoutant la délicieuse musique de Lavigne, et, le 21, la vaste-enceinte du Parc ne sera pas assez grande pour contenir tous les admirateurs de ce superbe établissement.

PALLADIO.

IL A ECHOUÉ

Monsieur Roublardin, agent pour une branche canadienne d'assurances sur la vie, venait de faire couler inutilement des flots d'éloquence au numéro 311 de la rue X... ; il descendait mélancoliquement les marches du susdit immeuble, n'ayant qu'une seule fiche de consolation : c'est qu'au numéro 313 une dame, de même nom que les locataires du 311, habitait.

"Je vais me rattrapper sur ceux-là, so dit-il et, résolument, il grimpa les degrés du 313 et sonna à la porte.

—Que désirez vous, Monsieur ?

—Madame Johnson, vraisemblablement ?

—Oui, Monsieur ; que désirez vous ?

—Monsieur Johnson n'a probablement pas de police d'assurance sur la vie ?

—Non, Monsieur, et il serait bien difficile de lui en faire prendre une.

—Difficile, peut-être, mais pas impossible.

—Oh, Monsieur, si vous...

—Voyons, Madame, ne seriez-vous pas bien aise d'avoir, à la mort de votre mari, une jolie somme qui vous mette à l'abri du besoin ? Personne n'est assez

ennemi de lui-même pour ne pas souhaiter l'aisance quand il est si facile de se la procurer.

—Certainement, Monsieur ; mais M. Johnson...

—Il n'a pas d'excuses à invoquer, car ma Compagnie est la moins cher, celle qui donne les bénéfices les plus élevés, dans le moindre temps et qui offre la plus grande sécurité entre toutes celles de la place.

—Je n'en doute pas, Monsieur ; mais, cependant...

—Rien ! Rien ! Un homme n'a pas d'excuses, aussi pauvre soit-il, de ne pas assurer, pour une faible prime mensuelle, le repos et la sécurité des siens. N'ai-je pas raison, Madame ?

—Bien raison ; mais M. Johnson...

—M. Johnson devra s'exécuter. Je suppose bien qu'il est paisible ?

—Oh, pour cela, très paisible ; mais il est dans l'impossibilité de payer une prime, car...

—Comment, dans l'impossibilité ! Je le répète : la somme est insignifiante, à la portée du plus petit ouvrier et...

—Enfin, Monsieur, je suis sûre que vous comprendrez que M. Johnson ne peut payer cette prime...

—Pourquoi cela, Madame ?

—Il est mort depuis quatorze ans !

TANT QUE ÇA !

Elle (rougissante). — Oh ! monsieur, ceci est bien soudain et vous me prenez absolument par surprise. Donnez-moi le temps de réfléchir. Une semaine au moins pour que je puisse vous répondre.

Lui (qui la connaît dans les coins). — Oh ! certainement, mademoiselle. Même si vous acceptiez, ce soir, mes propositions, il faudrait bien une semaine pour que je puisse faire fabriquer le jonc d'engagement.

Elle. — Tant que ça ? Peut-être ferez vous bien alors de prendre la mesure de mon doigt, mon cher Alfred.

TERRIBLE MESURE

Monsieur. — Tu sais, Emilie, ne m'achète pas de cigares pour mon cadeau de naissance.

Madame (surprise). — Et pourquoi cela, mon chéri ?

Monsieur. — Car si tu le fais c'est moi qui pour ton anniversaire, t'achèterai un chapeau de mon choix.

THÉÂTRE ROYAL

Nous avons cette semaine une attraction toute spéciale dans la pièce de Dion Boucicault, "The Colleen Bawn", mélodrame irlandais.

La compagnie est très forte et plusieurs des artistes la composant sont avantageusement connus à Montréal.

Décors et costumes entièrement neufs et le tout arrivant directement de Boston où les représentations ont eu lieu devant des salles archicomblées et au milieu des applaudissements les moins méaagés.

Il y aura affluence au Royal cette semaine pour entendre "The Colleen Bawn".





En faites vous usage?

C'est la meilleure chose pour la chevelure à tous égards. De même qu'aucun homme en y réfléchissant ne peut ajouter un pouce à sa taille, nulle préparation ne peut produire un cheveu. Tout ce qu'on peut faire, c'est de provoquer des conditions favorables à la pousse. Cela s'obtient avec la Vigueur des Cheveux d'Ayer. Elle enlève les pellicules, assainit le cuir chevelu, nourrit le terrain dans lequel les cheveux poussent, et, de même qu'un désert reverdit sous la pluie, ainsi les cheveux repoussent sur une tête chauve quand on en nourrit les racines. Mais il doit y avoir des racines. Si vous désirez que vos cheveux conservent leur couleur primitive, ou bien que vous vouliez rendre ce qu'ont perdu les cheveux gris, faites usage de la

Vigueur des Cheveux d'Ayer.

Petite scène de ménage :

Madame.—J'ai une envie folle d'aller passer huit jours chez ma mère, mais j'ai peur que tu ne t'ennuies pendant mon absence.

Monsieur.—Mais non, mais non. D'ailleurs huit jours sont bientôt passés.

—Alors, tu ne languiras pas trop ?
—Non te dis-je ; tu peux partir.
—Ah ! alors, je n'y vais pas.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .
. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Edition Quotidienne		Edition Hebdomadaire	
Un an	\$2 00	Un an	50 cents
Six mois	1 00	Six mois	25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonces hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS :

NO 76 RUE ST-JACQUES

Une Recette par Semaine

Il est fort désagréable, quand on écrit avec des plumes de fer, de voir sa plume toujours empâtée, et malgré l'habitude d'essuyer la plume après s'en être servi, toujours oxydée.

Il existe un moyen bien simple d'éviter ce désagrément : se servir, comme essuie-plumes, d'une éponge imbibée d'eau additionnée de carbonate de potasse. Cette solution entretient parfaitement la netteté des plumes et neutralise l'effet caustique de l'encre sur le fer.

B. DE S.

Calinaux, traversant la place Lakanal, dans son prolongement récemment ouvert à la circulation :

—Evidemment, cette voie sera superbe une fois bâtie : mais en attendant, le coup d'œil est désastreux... C'est bien cela le caractère français : nous commençons par tout jeter bas, au lieu d'édifier d'abord !

TRIO DE PROVERBES

Avec peu de paroles on va bien loin.

x

Comme l'huile, la vérité vient au dessus.

x

On endure tout, même le trop.
SANCHO PANÇA.

Répétition générale :

—Que faisiez-vous, à deux heures du matin, assis sur un pliant, au milieu du pont Saint-Symphorien ?

—Je m'apprenais à faire l'aveugle !

**

D'actualité.

Entendu dernièrement dans les couloirs de la Chambre, à propos de l'interminable question des sucres :

—J'aurais s'imaginait donc que son amendement allait être accepté?... Quelle illusion!... Quelle naïveté!...

—Que voulez vous!... Ce pauvre Jaurès!... il a le sucre candide!...

LE CRIME MODERNE



Le philanthrope (en visite). — Il me semble bien que le No 1003 n'est pas un criminel endurci. Pourquoi donc est-il ici ?
Le gardien. — Pourquoi ? C'est pour n'avoir pas eu un bon avocat.

Entendu au bureau de poste :

Une brave paysanne se présente au guichet et demande un timbre pour Québec. On lui donne un timbre de 3 sous, qu'elle considère avec une certaine méfiance. Puis, s'adressant à la dame :

—C'est y bi-n pour Québec, au moins ?

—Parbleu !

—Ah ! c'est que, voyez vous, j'en ai acheté un hier pour Ottawa, et il était de la même couleur.

**

—Garçon, enlevez ce roquefort, je ne puis le sentir !

—Il faut que vous ayez le nez rudement bouché !

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Voici les beaux jours revenus. Enfin ! Et les longues soirées que beaucoup emploient à s'aller promener, et d'autres, en plus petit nombre, à compléter leur instruction par tous moyens en leur pouvoir. De ce nombre sont les élèves qui fréquentent les cours du Conservatoire National de Musique et ils sont nombreux et assidus, chacun a pu s'en convaincre par les résultats du charmant concert du Windsor, entièrement fourni par ces élèves, mais il ne faut jamais s'endormir sur des lauriers aussi glorieux fussent-ils, et la Société Artistique Canadienne le comprend bien ainsi, car elle continue comme par le passé à faire travailler ferme ses élèves.

Public ! Encouragez-la dans la mesure de vos forces, en apportant votre obole à l'œuvre du Conservatoire National de Musique. Pour cela prenez des billets chaque semaine, vous ferez œuvre de bon Canadien en même temps que vous courez la chance de gagner un joli lot.

Réflexion amère :

—Si l'on mettait un impôt sur le sucre que les gens se cassent sur le dos, l'équilibre du budget deviendrait un jeu d'enfants.



Prostration Nerveuse, Insomnie, Faiblesse.

WEST BROOKFIELD, QUE., Oct. 1, 1890.

Le Tonic Nerveux du Dr. Koenig que j'avais commandé était pour une jeune femme de ma famille. — La prostration nerveuse, l'insomnie, la faiblesse, etc., dont elle souffrait, la rendaient inutile à elle-même et aux autres. Il y a grand changement aujourd'hui. Cette jeune personne est beaucoup mieux, plus forte et moins nerveuse. Elle va continuer à prendre votre remède ; je le crois très efficace.

F. SARVIE, Prêtre Catholique.

A Fini Ses Études.

BRIDGEPORT, CONN., Août, 1893.

J'ai eu une première attaque d'Épilepsie il y a à peu près trois ans ; plusieurs médecins m'ont soigné sans succès, mais m'ont conseillé d'abandonner mes études théologiques. Le Tonic Nerveux du Père Koenig ne m'a pas failli ; après en avoir fait usage j'ai complété mes études, et je suis maintenant assistant. Je connais aussi un membre de ma congrégation qui a été guéri par son emploi.

TH. WIEBEL, Pasteur, 357 Central Av.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades qui recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROCHE & CIE, — — Québec.

Il a rendu son âme à Dieu
Le médecin, Monsieur Mathieu,
Qui rendait la ville déserte...
La mort fait une grande perte.

**

Un avocat parlant d'un de ses "chers confrères" :
—Oui, il décroche assez bien une affaire, mais il n'a jamais su en faire reluire une seule !

NOUS L'ENVOYONS

GRATUITEMENT A TOUS LES HOMMES

NOUS VOUS ENVERRONS PAR LA MAILLE, en un simple paquet, GRATIS ET FRANCO, les délicieuses PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITE, DU DR HOFFMAN, avec la garantie absolue de guérison de la VITALITE PERDUE, FAIBLESSE, VARICOCELE. Arrête pour jamais toute circulation anormale dans la canalisation humaine. Rétablit de suite la santé et la parfaite vitalité.

Nous avons foi dans notre traitement et, si nous n'étions pas sûrs de vous guérir, nous ne vous enverrions certes pas notre remède, payable à votre convenance et après complète satisfaction seulement.

WESTER MEDICINE CO. (Incorporated), 153 Bullard Block, KALAMAZOO, MICH.

La mère d'un jeune étudiant de cinq ou six ans lui fait épeler les noms des principales îles de la Méditerranée : la Sicile, la Corse et la Sardaigne, et lui dit ensuite de les lui répéter :

Le jeune homme, après s'être recueilli :

La Cécile, l'Ecorce et la Sardine !

**

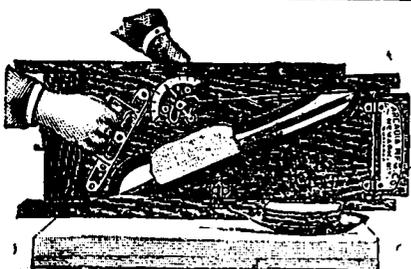
Calino raconte qu'il a été victime d'une attaque nocturne et qu'il a éprouvé une grande frayeur.

—Vous manquez de sang froid ? lui demande-t-on.

—Oh ! non, Dieu merci, seulement, le sang froid ne me vient que lorsque le danger est passé.

TEABERRY FOR THE TEETH CLEANSSES FROM ALL IMPURITIES

ARRESTS DECAY - PLEASANT TO USE ABSOLUTELY HARMLESS - ALL 25c. DRUGGISTS - SELL IT - ZOPES-CHIEM CO. TORONTO



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincailleur
 6 Rue St-Laurent.

—Jean Baptiste, il me semble que vous ne faites plus votre service avec autant de soin qu'autrefois. Vous êtes moins propre, moins zélé!
 —Je vais vous dire, Madame: c'est que j'ai pensé que si je venais à quitter la maison, Madame me regretterait trop!

* * *
 —Vous êtes souffrant?
 —L'influenza... ce n'est rien...
 —Rien?... Mais vous savez qu'on en meurt dans les vingt-quatre heures..

CALME L'IRRITATION

L'unique moyen de guérir la toux est de faire usage du *Baume Rhumal* qui, en même temps, fortifie les bronches, les poumons, la gorge, en calmant l'irritation. Seulement 25 cents la bouteille.

Solidarité filiale.
 —De tes deux grand'mères, demande-t-on au jeune et précoce Toto, laquelle préfères-tu?
 —Ma grand'mère paternelle, répond-il sans hésitation.
 —Pourquoi?
 —Parce que l'autre est la belle mère de papa.

* * *
 Au Palais de Justice:
 —C'est bien invraisemblable cette accusation contre Goirand! Riche comme il est, à la tête d'une importante étude d'avoué...
 —En tout cas, péché d'avoué est à moitié pardonné!

The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.

1887 RUE NOTRE-DAME, - - - MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire:
 Un Prix Capital de la valeur de \$1000 00
 Un Prix de la valeur de 400 00
 Un Prix de la valeur de 150 00
 Deux Prix de la valeur de \$50 chacun 100 00
 Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun 100 00
 Huit Prix de la valeur de \$10 chacun 80 00
 Trente Prix de la valeur de \$5 chacun 150 00
 Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun 300 00
 Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun 500 00

PRIX APPROXIMATIFS:
 100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun... \$100 00
 100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun... 100 00
 999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun 999 00
 999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun 999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.
Prix du Billet, - - 10c
 On demande des agents.
 Valeurs rachetées sans escompte.

CITATIONS

L'homme s'agite et Dieu le mène.
FÉNELON.—Sermon sur l'Épiphanie.
 ×
 Le cœur de l'homme dispose sa voie, et Dieu conduit ses pas.
SALOMON.—*Proverbes.*

×
Homo proponit, sed Deus disponit.
 L'homme propose et Dieu dispose.
Imitation de Jésus-Christ.

×
 Il y a loin de la coupe au lèvres.
Multa cadunt inter calicem supremaque labra.
 Beaucoup de choses tombent entre la coupe et les lèvres.—**AULU GELLE.**

×
 Les maximes des hommes décèlent leur cœur.—**VAUVENARGUES.**

×
Doctrinâ suâ noscetur vir.
 L'homme sera connu par sa doctrine.
SALOMON.—*Proverbes.*

×
 Les grandes pensées viennent du cœur.—**VAUVENARGUES.**
 Si les grandes pensées viennent du cœur, les grandes et légitimes affections viennent de la raison.

CARDINAL DE BONALD
Pectus est: quod disertum facit.
QUINTILIEN.

×
Vir bonus dicendi peritus.
 L'homme honnête, habile dans l'art de bien dire.

CATON.—*De l'Eloquence.*

La Rhétorique est l'art de bien dire, définition qui comprend d'un mot toutes les qualités, et ensemble les mœurs mêmes de l'orateur; car il lui est impossible de bien dire s'il n'est homme de bien.—**QUINTILIEN.**

LE VIEUX BIBLIOPHILE.

Boulevard Saint Michel, un manchot plus ou moins authentique sollicite la charité en répétant d'un ton lamentable:

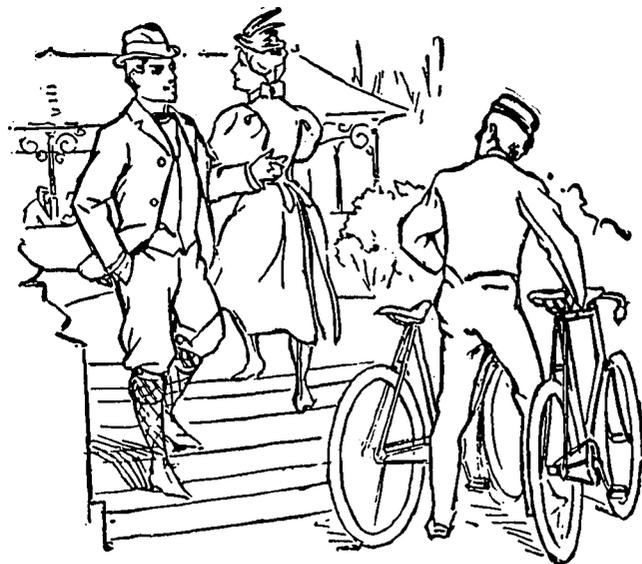
—Ayez pitié d'une pauvre victime de la guerre d'Orient!
 —Déjà!... dit un passant stupéfait, et s'arrêtant.
 —Je vais vous expliquer, Monsieur. Mes meilleurs clients étaient des étudiants grecs, et ils sont partis pour la Crète!

QU'EST-CE QUE LA TEMPÉRANCE?



—Qu'est-ce que la tempérance, maman? demandait un petit garçon à sa maman.
 —La tempérance, mon enfant, c'est l'action de n'user qu'avec modération, sinon s'abstenir complètement, des boissons alcooliques.
 Tu connais Mr X... il s'enivrait; il s'est mis sous les soins de MM. docteur Sylvestre, 1425 rue St-Denis, et J. H. Chasles, 513 Avenue Laval, et il est guéri.

DANS LE PARC



Quand une personne ne connaît rien en fait de bicyclettes et qu'elle désire s'en procurer une, le plus sûr moyen c'est de prendre conseil d'amis en possédant.

Tout cycliste jure habituellement par sa machine, mais approfondissez la question afin de savoir s'il dit vrai ou si ce qu'il dit n'est que pour justifier son choix.

Demandez à qui vous voudrez: bicyclistes, mécaniciens, vendeurs, tous vous diront la même chose: Les bicyclettes Stearns sont au-dessus de tout, possèdent l'élégance, la grâce, la forme, la perfection, la légèreté et la force; ils roulent plus facilement que n'importe quel autre.

Tous les possesseurs de ces merveilleuses machines sont des enthousiastes de Stearns.

Demandez le catalogue illustré de Stearns, ce sera pour vous le plus aimable compagnon.

E. C. STEARNS & CO., MANUFACTURIERS, TORONTO.

SYRACUSE, N.-Y.

BUFFALO, N.-Y.

PARIS, FRANCE.

SAN FRANCISCO, CAL.

AMERICAN RATTAN CO., AGENTS CANADIENS POUR LA VENTE, TORONTO.

MACPHEIL & LOYD, AGENTS, 2118 rue Ste-Catherine, Montréal.

DEVINETTE



Voilà bien le troupeau, mais c'est le berger qu'il faut trouver!

Nos enfants:
Le professeur.—Tommy, je suppose que vous donniez à votre petit frère neuf dragées et que vous lui en repreniez huit, qu'est-ce que ça lui fera?
Tommy.—Pardi! ça le fera crier!..

Dr BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
 22 PRIX MODÉRÉS

A la correctionnelle:
 —Prévenu, le billet de cent francs que vous aviez vu tomber du portefeuille de votre plaignant, pourquoi ne l'avez-vous pas rendu?
 —Mais, mon président, je l'ai rendu... à la circulation.

Votre docteur a-t-il failli de vous guérir? Je suis une Sage Femme d'expérience, et je connais un **Traitement Dometique** qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai **GRATIS** gratuitement tous les conseils et descriptions sur réception de l'adresse, accompagnée d'un timbre-poste. Les femmes qui ont besoin d'assistance sont celles que je veux atteindre, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. **Mad.**
E. Dumois, 578 Rue St. Paul, Montréal.
Malades

A la correctionnelle:
 Un jeune substitut requiert éloquentement contre un vagabond surpris en flagrant délit de mendicité:
 —Malheureux! s'écriait-il, vous seriez peut-être excusable de tendre la main, si vous n'aviez pas de bras.

Concerning **Newspaper Advertising**
 Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**
JOHN E. SUTCLIFFE H. E. STEPHENSON
 EUROPEAN OFFICE, AMERICAN OFFICE,
 60 Watling St., London, Eng. 28 King St. E., Toronto, Can.
 5 Rue De La Bourne, Paris. Carter Bldg., Boston, U. S. A.

THEATRE ROYAL
SPARROW & JACOBS Gérants

Prix Matinée: **10c** et **20c**
Pas plus haut.
Soir. Sièges Réservés: **10c** EXTRA.

Une Semaine commençant le **Lundi, 17 Mai**
Après-midi et soir
La grande production scénique de Dion Boucicault
"The Colleen Bawn"
Bureau des billets au théâtre ouvert de 9 hrs du matin à 10 hrs du soir.
La semaine prochaine: "LITTLE TRINIE CO."

Un vrai pochard pleure à chaudes larmes en suivant le convoi de sa femme.
— Voyons, voyons, lui dit un copain, ne te désoles pas comme ça, tu ressembles à une borne fontaine.
— O mon pauvre vieux! figure-toi que c'est la première fois que nous sortons sans nous disputer!

MAISON DU PEUPLE!

J. A. OUIMET
Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des . . .
Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les
FAMEUSES CHAUSSURES A 50 CTS

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Grus et Détail. Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO
Maison privée: 1105 RUE ONTARIO



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 **20 Rue St-Laurent**

On n'arrive dans l'art à un résultat honorable qu'en pleurant.—INGRES.

ACADEMIE DE MUSIQUE
SPARROW & JACOBS, . . Gérants

Une semaine commençant le **lundi, Mai 17**
Avec **Matinée Samedi.**

Retour du joyeux bijou japonais:
The Geisha
Avec la même troupe d'Artistes

PRIX — 25c, 50c, 75c, \$1. et \$1.50
Téléphone 5018.

La semaine prochaine:
Margaret Mathew dans "Cymbeline"

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

Annonce Speciale pour les Dames!

Ne vous décidez pas sur l'achat d'une toilette d'été avant d'avoir visité l'assortiment du

MAGASIN "DEPARTEMENTAL" DUPUIS

Nous venons de recevoir directement de Paris 4 caisses d' **ETOFFES A ROBES** . . importées spécialement pour toilettes d'été. Nous n'énumérons que les articles suivants:

- | | |
|--|--|
| CACHEMIRES de couleur, dans les nuances les plus recherchées, valant 60c pour 25c | 200 pièces de CHIFFON , plis accordéon, dans toutes les nuances. |
| SOIES de fantaisie, pour blouses et garnitures à 21c, 25c, 29c, 33c, 35c, 40c, 45c et 50c | DENTELLE en gaze de soie, toutes les nuances, valant \$1.25 pour 75c |
| 1,000 pièces de RUBANS dans les nuances les plus nouvelles. | MOUSSELINE de soie, 54 pouces de largeur, dans toutes les nuances. |
| DENTELLE scotch noire, 10 à 15 pouces de largeur, valant de \$3.50 à \$5.00 réduite à \$1.50 | BOI.EROS en dentelle noirs, couleur <i>beurre</i> , crème, ivoire, etc. |
| CHIFFON uni, dans les largeurs suivantes: 4, 6, 10, 27 et 54 pouces, aussi dans toutes les nuances. | BOL.EROS perlés, dans toutes les couleurs. |
| | MIRETS perlés, dans les nuances les plus fashionables, à partir de 5c la verge. |

En venant au magasin, les dames sont invitées à visiter notre immense Département de Meubles, au dernier étage, et notre riche Département de Tapis, Rideaux, Portières, etc., au troisième. Elles y trouveront des **Bargains** extraordinaires.

DUPUIS FRERES

Coin des Rues Sainte-Catherine et Saint-André

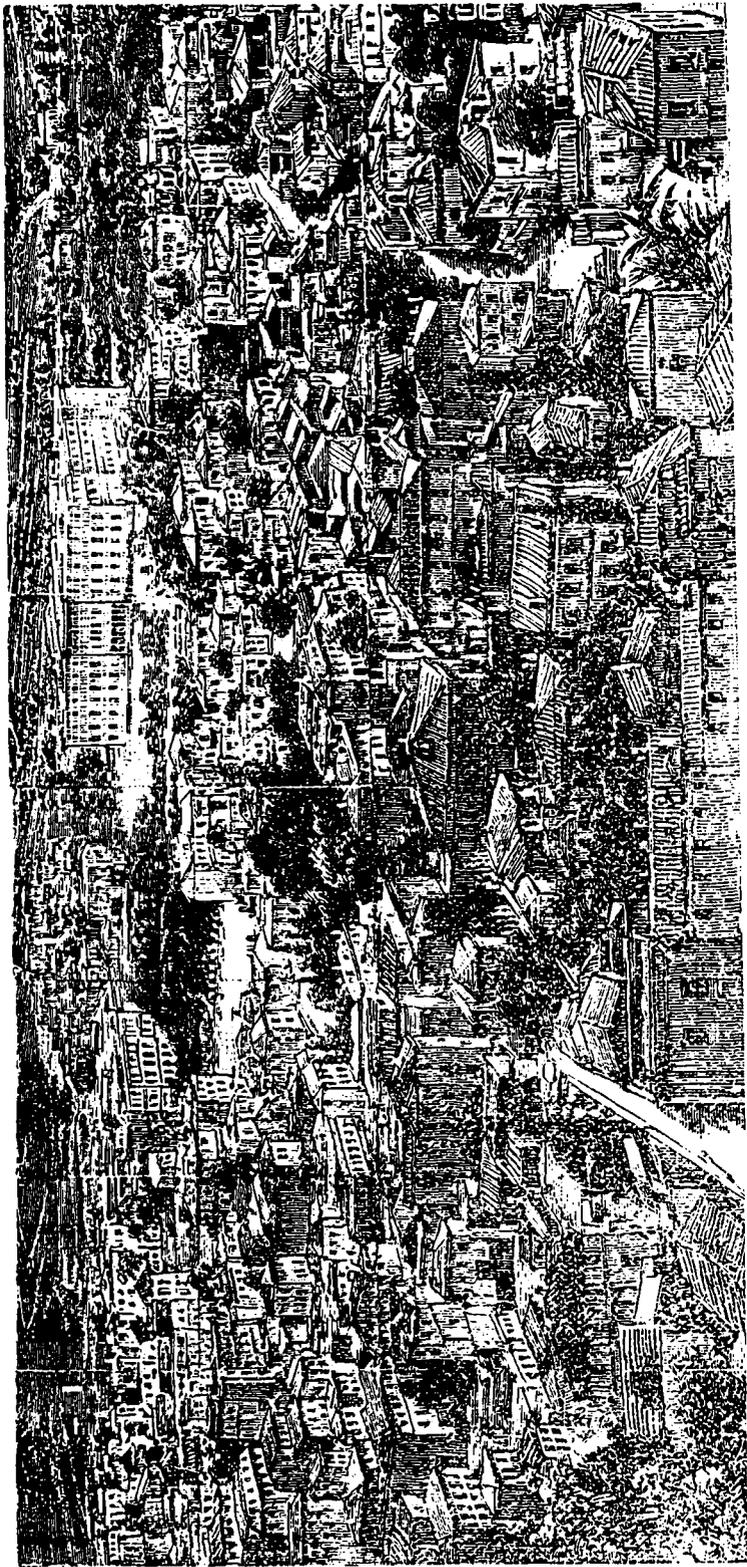
DEMEAGEMENT

"The Promotive Art Association" a changé de domicile et transporté ses bureaux du No 1687 rue Notre-Dame au No 1674, en face.

Rappelons que chaque tirage ordinaire comprend, outre un prix capital de \$1,000, un prix de la valeur de \$400; un de la valeur de \$150; deux de la valeur de \$50 cha-

cun; huit de la valeur de \$10 chacun; trente de la valeur de \$5 chacun; cent cinquante de la valeur de \$2 chacun. Plus: 2198 prix approximatifs de la valeur de \$1 chacun. Le prix du billet est de 10 centins seulement. Un tirage par semaine, tous les vendredis à midi.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 77



Ont trouvé la solution juste: Mde Romeo E Bourret, Mde Art Roy, Mde H Savoie, Mlle Ida Allard, Mlle Georgianna Berthiaume, Mlle Antoinette Desaulniers, Mlle A Champagne, Mlle Jobin, Mlle Georgette Yachoncourt, J Dussault, Mlle Lévesque, J A Looze, Arthur Payette (Montréal), Mlle Antoinette Raymond Edmousson, N B), Joseph A Bessette (Farnham, Qué), Mlle Anna Perras (Hull, Qué), Raymond N Belleau, Alfred Bouchard (Lévis, Qué), Jos Campeau (Mie Est, Qué), Donat Guay St George (Notre Dame de Lévis, Qué), Mlle Eugénie Brunet, Mlle Rosanna Paquet, Elzéar Montreuil, Jos G Trudel (Québec, Qué), A Maurice Phaneuf (Rigaudi, Qué), Luc P Paradis (Rimouski, Qué), Joseph Lapierre, Dr E St Jacques (St Antoine Verchères, Qué), Alexandre Brossier (St Hubert, Qué), M E B (St Hyacinthe, Qué), J E Bergeron, Adolphe Morency (St Roch de Québec), J P Pelletier (St Séverien d'Asbestos, Qué), Mlle E Beaussé (Terrebonne, Qué), Mlle Angeline Girard (Trois Rivières, Qué), Arthur Bélanger (Autour, Me), Chs Bélanger (Augusta, Me), Mde Adolphe Fournier, Mlle Alphonsine Desrosiers, Elzéar Desrosiers, J Auguste Fortin, Henri A Girard (5 ans) (Brunswick, Me), Henri Gibeau (Cohoes, N.Y), Mde Henry Moreau (Duluth, Minn), Silvia Masse, Jos B Thibault (Fall River, Mass), Mlle Zenéide Aubin, Mlle Emma Dumas, Mlle Clara Labelle, Joseph Goulet, J Mag Roy (Holyok, Mass), Thomas Hebert, Alfred Jondin (Lawrence, Mass), Mlle Justine Garneau, Alexandre Aprille, Joseph Giguère, Frank Savary (Leicester, Me), Mlle Josephine McEish, Mlle

Cécile Cinq-Mars, Mlle Maria Durand, Mlle Cordelia Morneau, Mlle Josephine Motard, Arsène Blais, Arthur Chouinard, Arthur Simard, Napoléon St Pierre (Lowell, Mass), Mlle Zénaïde Boivin, Mlle Josephine Lavigne, L O Simard (Manchester, N H), Alex Dubois, François Gustave Lecluc, Henri Wolmann (Nouvelle Orléans, La), Mlle Josephine Bellefleur, Mlle Carmélia Lesieur (Pawtucket, R I), Archille Gosselin (Somerset, N.H), Julien Desnoyers, Henry (Hickory (Waitefield, Vt), Mlle Arthemise Girard (Winoski, Vt), Hortensius Préfontaine (Voorosok t, R I).

Mlle R H (Montréal), A Lapointe, A St Denis (Ottawa, Ont), J T Morency (St Roch de Québec), Léon Trépanier (Fall River, Mass), Mlle Rose-Anna McTigue (Leicester, Me), Mlle F X Berger (Lowell, Mass), C Biran (Manchester, N H), Joseph Derbes (Nouvelle Orléans, La), Inconnu.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Ida Allard, 196 Amherst, Mlle Maude Jobin, 510 Sanguinet (Montréal), Mlle Emma Dumas, 101 Lyman (Holyoke, Mass), Henry Hickory, Waitefield, Vt, Mme F X Berger, 4 Race (Lowell, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précédent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épingle à cheveux pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

OH! SI LES MORTS PARLAIENT!

Combien ont été victimes de leur négligence! Lectrices, n'imitiez pas leur exemple.

PRENEZ LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Oh! si les morts pouvaient parler! Si du fond de leurs tombeaux il nous était permis de les entendre, combien de jeunes filles et de femmes diraient à leurs compagnes sur terre qu'elles ont eu une mort prématurée. La mort les a moissonnées parce qu'elles se sont livrées sans la combattre. Elles ont commencé par n'avoir que de légers maux de tête, quelques irrégularités; Elles n'en ont fait aucun cas. Puis la maladie s'est aggravée. Elles ont eu des douleurs dans les jambes. Elles ont perdu l'ap-

agée de 33 ans. Sa vie était devenue un long et douloureux martyre. Elle souffrait horriblement de la maladie des reins, du mal de reins, etc. Elle avait continuellement mal à la tête, et était si pâle, nerveuse et faible, que tout le monde ne lui donnait que peu de temps à vivre.

Après avoir essayé plusieurs médecins, dépensé beaucoup d'argent sans pouvoir en retirer aucun soulagement, elle était en proie à de profonds excès de découragement. Enfin, après avoir pris une quantité de remèdes, qui ne lui firent aucun bien, elle lut un jour dans un journal le récit de la guérison d'une maladie semblable à la sienne obtenue par l'emploi des Pilules Rouges du Dr Coderre, et prit la résolution d'en faire l'essai. Après en avoir pris régulièrement pendant un mois, elle éprouva un mieux sensible et au bout de trois mois elle fut complètement guérie. Arrachée à la mort et rendue à la vie du bonheur et de la santé. Son bébé, qui est âgé de 7 mois, est en parfaite santé, grâce aux nouvelles forces de sa mère. La jeune sœur de Mme Ouellette, âgée de 16 ans, s'est guérie complètement d'irrégularités douloureuses par l'emploi des Pilules Rouges du Dr Coderre.



Mme A. OUELLETTE.

Les témoignages que nous donnons sont vrais et sincères; nous donnons les noms, l'adresse et le portrait des femmes reconnaissantes qui disent à leur sœur aînée: Faites comme nous, guérissez-vous par l'emploi de la plus merveilleuse découverte du siècle, les Pilules Rouges du Dr Coderre. Des milliers en ont fait l'heureuse expérience; il vous est facile d'en faire l'essai.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont faites exprès pour guérir les maladies des femmes, le beau mal, la faiblesse, la pâleur, "les irrégularités", elles sont souveraines et guérissent toujours.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne sont pas offertes pour guérir toutes les maladies, mais seulement pour les maladies des femmes, et pour cela elles sont sans égales.

Écrivez-nous avec confiance, si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement, notre médecin vous répondra pour rien. Notre médecin spécialiste pour les maladies des femmes est entièrement à votre disposition, écrivez-lui, il vous indiquera le régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle. Ne craignez pas d'écrire.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent en boîte seulement, jamais autrement. Décrivez-nous des imitateurs. Elles se vendent partout à 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50; nous les expédions par la poste sur réception du montant.

Adressez votre lettre comme suit:
Cie Chimique Franco-Américaine,
Département médical,
Boîte Postale 2306, MONTREAL, Qué.

LA
Société Artistique Canadienne

A transporté ses Bureaux au
N° 1597 RUE NOTRE-DAME

PROCHAIN TIRAGE
26 MAI '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION	Le Numéro	21,382	a gagné le prix de	\$1,000.
DU	do	56,726	do	400.
12 MAI	do	64,848	do	150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fluoré Blanches, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Vapeurs, Énervements, Hystérie, Vertige, Idées Fixes, Scrupules, Migraine, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation douloureuse ou supprimée, Beau Mal, Fatigue ou Épuisement Cérébral — chez l'enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; et contre les affections de la Moëlle Epinière.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

FACILE A PARER

Le commis. — Voyez-vous, patron, le public est absolument fatigué de cette sorte de thé, il n'en veut plus, même pour rien.

Le marchand. — N'est ce que cela? Changez en le nom sur les étiquettes.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 79



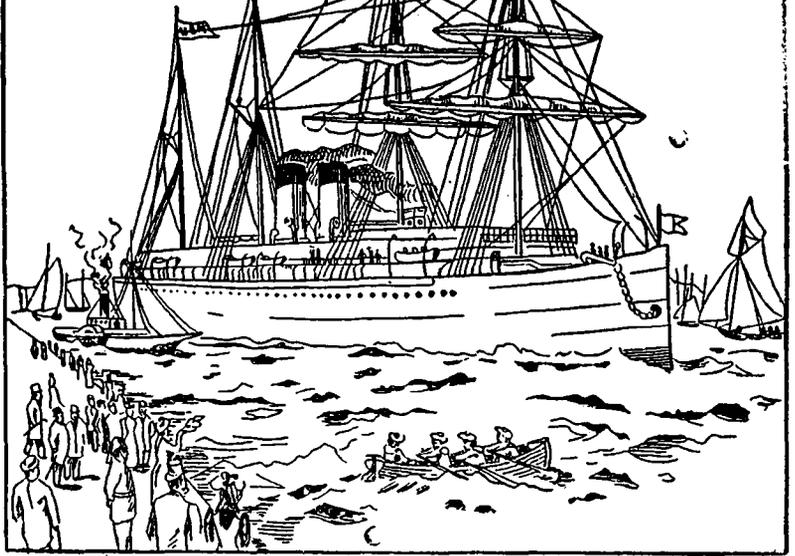
INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LE PANORAMA DE CONSTANTINOPLE (PARTIE SUD).

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 27 mai, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m.,
et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
23 J 8

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
D^R CODERRE



POUR
GUERISON
CERTAINE
DE TOUTES
Affections
bilieuses,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-84

Nouvelle Manière de Poser
les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électrolyse et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Bains

Turco-Russes,
De Natation et
Bains Privés.

—AUX—

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG
ET BEAUDRY

Jours réservés aux dames: le lundi avant-midi et le mercredi après-midi.

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets
de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.